ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE,
AVEC FIGURES.

TOME QUINZIÈME.

ŒUVRES
CHOISIES
DE LE SAGE.
AVEC FIGURES.

TOME QUINZIÈME.

LE THÉATRE DE LA FOIRE,

OU

L'OPÉRA COMIQUE.

PAR LE SAGE.

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIÈME.

A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE

M. DCC. LXXXIII.

PIÈCES

Contenues dans ce quatrième Volume.

LA PENELOPE MODERNE.
LES SPECTACLES MALADES.
LE CORSAIRE DE SALÉ.
LES COUPLETS EN PROCÈS.
LA REINE DU BAROSTAN.
L'INDUSTRIE.
ZÉMINE ET ALMANZOR.
LES ROUTES DU MONDE.
L'ESPÉRANCE.
LES DÉSESPÉRÉS.
SOPHIE ET SIGISMOND.
LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.
LES MARIAGES DU CANADA.

LA PENELOPE MODERNE.

PIÈCE EN DEUX ACTES;

PAR MM. LE S***, F**. ET D'OR***.

Représentée à la Foire Saint-Laurent 1728.

ACTEURS.

M. LE COMTE DE LONGBOIS.
MADAME LA COMTESSE, sa Femme.
ANGÉLIQUE, leur Fille.
DORANTE, Amant d'Angélique.
LE BARON DE LA GELINOTIERE, Mezzetin.
LE MARQUIS DE LA POULARDIERE, Arlequin.
OLIVETTE, Suivante de la Comtesse.
PIERROT, Valet de la Comtesse.
GROSCOLAS, Jardinier du Château.
SCARAMOUCHE, Mari d'Olivette & Valet-de-Chambre du Comte.
TROUPE DE FILEUSES ET DE PAYSANS.
TROUPE DE BOHÉMIENS ET DE BOHÉMIENNES.
TROUPE DE PÉLERINS ET DE PÉLERINES.

La Scene eſt devant un Château en Anjou.

LA PENELOPE MODERNE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente dans l'enfoncement un vieux Château, & une avenue dans les aîles.

SCENE PREMIERE.

PIERROT, OLIVETTE.

PIERROT.

SUR L'AIR : (*A deux genoux près de Sylvie.*)

OUI, Pierrot vous aime.

OLIVETTE.

De grace,
Quittez ce diſcours ennuyeux.
Votre amour eſt fort mal en place.

PIERROT.

Hé, palſangué ! (*bis*) placez-le mieux.

OLIVETTE.

Votre amour eſt fort mal en place.

PIERROT.

Hé, palſangué ! placez le mieux.

Oh-dame ! mademoiſelle Olivette, je ne ſais plus par quel bout vous prendre : & ſi je ne ſuis pas un mal-adroit, non. Depuis quinze jours que j'ai l'honneur d'être écuyer de madame la comteſſe de Longbois, j'ai déjà gagné ſa confiance.

AIR : (*Grimaudin*).

Pour votre cœur, je n'y vois goute;
Je perds enfin,
Pour en vouloir trouver la route,
Tout mon Latin :
J'ai beau me montrer gaillardin,
Votre air eſt toujours grimaudin.

OLIVETTE.

Vraiment, vraiment, je n'ai pas envie de rire.

PIERROT.

Pourquoi cela ?

OLIVETTE.

Je vois bien, monſieur l'écuyer, que vous n'êtes pas encore parfaitement inſtruit de nos affaires.

PIERROT.

Mieux que vous ne penſez. Je ſais, par

exemple, que vous êtes la confidente des amours de monsieur Dorante, & de mademoiselle Angélique notre jeune maîtresse.

OLIVETTE, *à part.*

Le coquin ! Qui diantre lui a dit cela ?

PIERROT.

Je sais encore que monsieur le comte de Longbois partit de ce château il y a dix ans, pour aller à certain pélerinage au-delà des monts ; & que, depuis ce temps-là, madame la comtesse n'en a point reçu de nouvelles.

OLIVETTE.

Ne vous a-t-on pas dit aussi que Scaramouche mon mari l'a suivi dans ce maudit voyage ?

PIERROT.

Oui. Hé bien ?

OLIVETTE.

Hé bien,

AIR : (*Monsieur la Paliſſe eſt mort*).

Le doute de leur trépas
Sans cesse agite nos ames :
Pierrot, cela n'est-il pas
Bien chagrinant pour des femmes ?

PIERROT.

Assurément, & sur-tout pour des femmes qui ne seroient pas fâchées d'être veuves.

OLIVETTE.

Oh ! il ne tient qu'à nous de nous donner

pour telles; & de nous remarier, ma maîtresse & moi, sans choquer les bienséances. Nous avons en main des certificats de la mort de nos maris, & des galans à choisir.

PIERROT.

Que ne profitez-vous donc de l'occasion?

AIR : (*Je ne veux plus aller de jour*).

Pourquoi toutes deux sottement
Vouloir vous montrer si féroces,
Quand vous pouvez honnêtement
Convoler en secondes nôces?
Convoler (*bis*) en secondes nôces.

OLIVETTE.

Nous ne sommes pas pressées. D'ailleurs, je t'avouerai de bonne foi que nous avons trouvé les certificats un peu verreux.

PIERROT.

Comment donc?

OLIVETTE.

Nous les soupçonnons d'être l'ouvrage de quelques-uns de nos amans, qui vouloient lever par-là tout obstacle.

PIERROT.

Oh, pardi! à votre place, je ne soupçonnerois personne : je me servirois bonnement des certificats; & j'en chargerois la conscience des faussaires.

OLIVETTE.

Pour moi, je n'en suis point tentée; mais je

ne ferois pas fâchée que madame voulût prendre les certificats du bon côté. Cela pourroit me valoir une poignée de piſtoles.

PIERROT.

Et à moi auſſi.

OLIVETTE.

AIR : (*Comme un Coucou que l'amour preſſe*).

Certain Seigneur du voiſinage
Près d'elle implore mon appui.

PIERROT.

Un autre Seigneur de village
M'a prié de parler pour lui.

OLIVETTE.

Le galant à qui j'ai promis mes bons offices ; eſt un capitaine réformé. Il ſe nomme le marquis de la Poulardiére.

PIERROT.

L'amoureux qui eſt ſous ma protection, a auſſi porté les armes. Il s'appelle le baron de la Gelinotiére.

OLIVETTE.

Mon marquis eſt très-riche ; mais il n'eſt pas fort avenant.

PIERROT.

Mon baron eſt fort à ſon aiſe, mais il n'eſt pas non plus de trop bonne défaite.

AIR : (*Du Cap de Bonne-Eſpérance*).

Sa mine eſt peu gracieuſe.
Du ciel il n'a pas reçu

Une taille avantageuse,
Il est manchot & bossu :
Mais à sa bosse effroyable
Il donne un nom favorable ;
Et de lui-même entiché,
Dit que c'est un air panché.

OLIVETTE.

(*Même air*).

Mon marquis a, par nature,
Le visage moricaud,
Les yeux de ronde figure,
Le nez en pied de réchaud :
Et quoiqu'il n'ait qu'une jambe,
Il fait le vif & l'ingambe ;
Dit que sa jambe de bois
Lui donne un air de grivois.

PIERROT.

Comme nous ne savons pas qui de nous deux réussira dans sa négociation, voulez-vous que nous soyons de moitié ?

OLIVETTE.

Très-volontiers.

PIERROT.

Mais, avant que je négocie pour les autres, trouvez bon que mon amour vous présente encore une requête.

OLIVETTE.

AIR : (*Un jour Pierrot voyant Margot*).

Sur ta requête, mon enfant,
Olivette écrira : néant.

Rien ne peut me rendre infidelle.
Je veux toujours, dans ce château,
Gémir en chaſte tourterelle,
En attendant (*bis.*) mon tourtereau,
En attendant mon tourtereau.

PIERROT

Oh, tête bille! je ne ſuis point la dupe de cette tourterelle-là. Je la vois un peu trop ſouvent prendre ſon vol du côté du jardin, où Groſcolas notre jardinier.....

OLIVETTE, *l'interrompant.*

Que veux-tu dire, mauvais eſprit? Ne ſais-tu pas que je ſuis obligée de le voir tous les jours? madame aime les fleurs.

AIR : (*Je ne ſuis né, ni Roi, ni Prince*).
Si-tôt qu'elle en veut de nouvelles,
(Groſcolas connoît les plus belles),
Nous allons enſemble au jardin
En cueillir tous deux, pour lui plaire :
C'eſt un bouquet chaque matin.

PIERROT.

Vous êtes long-tems à le faire.

OLIVETTE.

Tais-toi, babillard.

PIERROT.

Et quand vous vous promenez le ſoir dans cette avenue avec le tabellion. ... Hem?

OLIVETTE.

Tais-toi donc; te dis-je. Je vois le marquis de la Poulardiére qui me cherche.

SCENE II.

PIERROT, OLIVETTE, LE MARQUIS DE LA POULARDIERE, Arlequin.

LE MARQUIS, *à Olivette.*

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris*).

Du beau feu dont je ſuis brûlé,
Dis-moi, chere Olivette,
A ta maîtreſſe as-tu parlé?
Eſt-ce une affaire faite?

OLIVETTE.

Non. Je n'ai pu trouver encore le moment favorable..... Mais chut! voici un de vos rivaux.

LE MARQUIS.

Il n'eſt pas poſſible!

PIERROT.

C'eſt monſieur le baron de la Gelinotiére qui vient me demander audience.

SCENE III.

PIERROT, OLIVETTE, LE MARQUIS, LE BARON DE LA GELINOTIERE, Mezzetin.

LE BARON, *appelant Pierrot.*

ST, ſt!

AIR : (*La Mirtanplain*).

As-tu dit un petit mot
A ma raviſſante?
De ma flamme, cher Pierrot,
La mirtanplain lantire larigot,
Eſt-elle contente? *bis.*

PIERROT, *bas au Baron.*

Paix! bouche couſue! Vous voyez un amoureux de la comteſſe.

LE BARON, *bas.*

Qui? le marquis?

PIERROT, *bas.*

Oui, vraiment.

LE BARON, *bas à Pierrot.*

AIR : (*Ah! que Colin l'autre jour me fit rire*).

Quoi! pour rival j'aurois ce perſonnage?

LE MARQUIS, *bas à Olivette.*

Pour concurrent j'ai ce plaiſant viſage!

TOUS DEUX, *bas l'un à Pierrot & l'autre à Olivette.*

Le joli galant que voilà!

TOUS QUATRE.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha,
Ha, ha, ha, ha!

LE MARQUIS, *au Baron le saluant comiquement.*

AIR : (*Serviteur à M. Vivien*).

Serviteur au baron charmant
De la Gelinotiére.

LE BARON, *au Marquis.*

Je vois avec raviſſement
Mons de la Poulardiére.

TOUS DEUX.

Serviteur au { baron / marquis } charmant
{ De la Gelinotiére. / Sieur de la Poulardiére.

LE MARQUIS, *bas à Olivette.*

AIR : (*Place au Régiment de la Calotte.*

Admire cet original.

LE BARON, *bas à Pierrot.*

Que dis-tu de cet animal?

LE MARQUIS, *bas à Olivette.*

Il vient traverſer ma tendreſſe.

LE BARON, *bas à Pierrot.*

Il vient me ſouffler la comteſſe.

OLIVETTE, *bas au marquis.*

Monſieur, on ne ſe connoît pas.

PIERROT, *bas au baron.*

Il croit avoir tous vos appas.

LE MARQUIS, *bas à Olivette.*

La plaiſante marotte!

PIERROT ET OLIVETTE, *bas l'un à l'autre.*

Hé, plan, plan, plan!
Place au Régiment
De la Calotte!

LE BARON, *haut au marquis, d'un ton railleur.*

J'apprends, monsieur, que nous venons tous deux ici dans le même dessein. Je vous demande pardon, si j'ai l'audace d'aller sur vos brisées.

LE MARQUIS, *au baron, du même ton.*

Oh! c'est moi qui suis un téméraire de coucher en joue un lievre que vous poursuivez.

LE BARON.

AIR: (*O Turlutaine*).

Sur moi, mon beau capitaine,
Auprès de l'objet chéri,
Vous l'emporterez sans peine:
O turlutaine!

LE MARQUIS.

Non, vous êtes trop genti:
Turlutu, tantaleri.

LE BARON.

Ne plaisantons point, monsieur le marquis. Vous savez que j'ai bec & ongles.

LE MARQUIS.

Vous savez que je ne suis pas manchot.

LE BARON.

Je suis fort bien sur mes jambes.

LE MARQUIS.

Oui, vous êtes un brave. Vous n'aimez point à montrer le dos à perſonne.

OLIVETTE.

Eh ! meſſieurs, ne vous échauffez point !

PIERROT.

Laiſſez-là les complimens.

LE BARON.

AIR : (*J'ai fait ſouvent réſonner ma muſette*).

Vous aurez beau galoper la comteſſe,
Pauvre boiteux, vous ne l'atteindrez pas.

LE MARQUIS.

Pauvre manchot, quelqu'ardeur qui vous preſſe,
Vous ne l'aurez jamais entre vos bras.

OLIVETTE.

Trève d'invectives, Meſſieurs. Voulez-vous bien vous en rapporter à moi ?

LE BARON.

Très-volontiers.

LE MARQUIS.

Soit.

OLIVETTE.

Il faut vous conduire en rivaux raiſonnables ; laiſſer prononcer entre vous madame la comteſſe.

AIR : (*Sans dire mot*).

Celui des deux qui lui plaira,
Près de la dame reſtera ;
Et l'autre ſe retirera ;

Sans dire mot,
Sans sonner mot.

PIERROT.

Et sa chaumiere gagnera,
Au grand galop.

LE MARQUIS.

Tope.

LE BARON.

J'y consens.

OLIVETTE.

Ce n'est que par des soins, des empressemens, des fêtes galantes; ce n'est que par ces paisibles combats que vous devez vous disputer une si précieuse conquête.

LE MARQUIS.

Par des fêtes galantes! Hé, ventrebleu! c'est où je brille!

LE BARON.

C'est mon fort.

AIR: (*La Curiosité*).

De mon esprit galant je vais faire connoître
La beauté.
Je m'en vais préparer une fête champêtre.

LE MARQUIS, *se moquant.*

La rareté!

LE BARON.

Et vous, marquis railleur, que ferez-vous paroître?

LE MARQUIS.

La curiosité.

(*Ils s'en vont en se raillant l'un l'autre*).

SCENE IV.

PIERROT, OLIVETTE.

PIERROT, *riant.*

HA, ha, ha! les drôles d'amoureux! Propoſons-les toujours à bon compte.

OLIVETTE.

Ce n'eſt pas une petite affaire que d'entreprendre le bonheur de pareils ſoupirans.

AIR : (*Vaudeville des amans ignorans*).

Notre Vulcain & notre Eſope,
Aux yeux de notre Penelope,
Auront je crois fort peu d'appas.

PIERROT.

Ne les propoſons pas.

OLIVETTE.

Mais aſſez ſouvent, par caprice,
La femme prend pour Narciſſe
Une figure du Japon.

PIERROT.

Hé, propoſons-les donc.

OLIVETTE.

AIR : (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).

Taiſons-nous, j'apperçois madame la comteſſe.
Quelque fâcheux avis cauſe-t-il ſa triſteſſe?
Je crois ſon mari mort à cet air ſi dolent.

PIERROT.

Et moi, c'eſt à cet air que je le crois vivant.

SCENE

SCENE V.

PIERROT, OLIVETTE, LA COMTESSE, *travaillant à un morceau de tapiſſerie.*

LA COMTESSE.

AIR : (*Si-tôt qu'à table on veut chanter*).

QUE mon état eſt languiſſant !
Cher époux, que ma peine eſt rude !
T'ai-je perdu ? N'es-tu qu'abſent ?
Viens finir mon incertitude.

PIERROT.

Monſieur le comte a très-grand tort,
De ne pas mander s'il eſt mort.

LA COMTESSE, *ſoupirant.*

Ahi !

OLIVETTE.

AIR : (*Paſſerons-nous ſans amours*).

Vous paſſez dans les tourmens
Vos plus beaux ans.
Vous avez ſoutenu
Déjà dix ans d'abſence :
Dix ans de patience !
Ah ! que de tems perdu !

LA COMTESSE, *continuant de ſoupirer.*

Ouf ?

OLIVETTE.

Craignez de vous repentir trop tard d'avoir dédaigné les hommages de tant d'amans.

PIERROT.

Au lieu de pleurer votre mari, vous devriez plutôt ſonger à le remplacer.

LA COMTESSE.

AIR : (*On dit que vos parens*).

Oui ; mais s'il n'eſt pas mort ?

PIERROT.

Il eſt encore en vie.
En ce cas à vos yeux que ne s'eſt-il offert ;
De vous il ſe ſoucie
Comme de Jean de Vert.
Qui quitte la partie,
La perd.

OLIVETTE.

Si Madame trouvoit à propos de ſe conſoler, monſieur le marquis de la Poulardiére feroit noblement les frais de la conſolation.

PIERROT.

M. le baron de la Gelinotiére ne demanderoit pas mieux non plus que de faire une accolade de ſes armoiries avec celles de madame la comteſſe.

LA COMTESSE, *à Olivette.*

Le marquis de la Poulardiére ? (*à Pierrot*). Le baron de la Gélinotiére ? Ces meſſieurs me font trop d'honneur.

OLIVETTE.

Peut-être ne les trouverez-vous pas tous deux aſſez aimables, pour.....

LA COMTESSE.

Je les estime l'un & l'autre ; & le triste fruit de leurs travaux guerriers ne mettroit point d'obstacle à leur bonheur. Mais dans la situation où je suis, il ne m'est pas permis de les flatter de la moindre espérance.

PIERROT, *à part, s'en allant.*

Bon ! Je m'en vais porter cette nouvelle à mon baron.

SCENE VI.

LA COMTESSE, OLIVETTE.

LA COMTESSE.

A PRESENT que nous voilà seules, ne me cachez rien, Olivette. Convenez que la demande du marquis n'est pas l'unique commission dont vous soyez chargée.

OLIVETTE.

Moi, madame ! (*à part*). Que veut-elle dire ?

LA COMTESSE.

Vous-même.

AIR : (*Réveillez-vous belle endormie*).

Vous ne parlez point de Dorante.

OLIVETTE, *à part, troublée.*

Elle devine, apparemment,
Que c'eſt moi qui ſuis confidente
D'Angélique & de ſon amant.

LA COMTESSE, *à part.*

Elle eſt interdite. Je vois bien que mon ſoupçon n'eſt pas mal fondé. (*haut*). Allons, Olivette, je vous permets de me parler ſincérement ſur le chapitre de Dorante.

OLIVETTE.

Hé, que voulez-vous que je vous en diſe ?

LA COMTESSE.

AIR : (*Ho-ho ! ha-ha !*)

Malgré votre air diſcret,
Allez, je le vois bien,
Vous ſavez mon ſecret ;
Vous ne m'en dites rien :
Ho-ho ! ha-ha !
Hé, comment donc ? Pourquoi cela ?

OLIVETTE, *à part.*

Pierrot auroit-il jaſé ?

LA COMTESSE, *ſouriant.*

Je ne vois que trop le motif des viſites que me rend le paſſionné Dorante.

OLIVETTE.

AIR : (*Il eſt vrai que j'aime en deux lieux*).

A votre air, vous ne blâmez pas
Sa ſecrete tendreſſe.

LA COMTESSE.

Olivette il faut bien, hélas !
Excuſer la jeuneſſe !

OLIVETTE.

J'en ſuis charmée, vraiment. Ho-ho ! vous avez donc découvert le myſtere ?

AIR : (*Ton himeur eſt Cathereine*).

Je n'oſois pas vous le dire.

LA COMTESSE.

Vous ſavez pourtant parler.

OLIVETTE.

Dorante, il eſt vrai, ſoupire.

LA COMTESSE.

Pourquoi le diſſimuler ?

OLIVETTE.

Il vous demande la grace,
Si vous approuvez ſon choix. . . .

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

De remplir bientôt la place
Du feu comte de Longbois.

OLIVETTE, *à part.*

Je ne m'attendois pas à cette chute-là. Malepeſte ! Le ſecret de nos jeunes amans l'a échappé belle !

LA COMTESSE.

Mais, écoute. Oublie la confidence qu'il t'a faite.

AIR : (*Ce n'eſt point par effort qu'on aime*).

Ne me parle point de Dorante,

Si tu redoutes mon courroux,
Je ne puis remplir ſon attente ;
Je ne penſe qu'à mon époux.
Ne me parle point de Dorante.

OLIVETTE.

Je vais m'en taire comme vous.

LA COMTESSE.

Ceſſons de nous entretenir de lui.

OLIVETTE.

Soit.

LA COMTESSE.

Mais, attendez. Je ſuis obligé d'en parler encore une fois, malgré moi. Je le vois de tems en tems avec Angélique.

OLIVETTE.

Et moi auſſi. Je voudrois de tout mon cœur qu'il pût s'attacher à elle, & vous épargner par-là les importunités dont vous êtes menacée.

LA COMTESSE.

C'eſt être trop obligeante.

OLIVETTE.

Oh ! je lis dans votre penſée.

AIR : (*Qu'on apporte bouteille*).

Vous ſouhaitez qu'il l'aime,
Afin de l'écarter.

LA COMTESSE.

Laiſſez-moi ſouhaiter moi-même.

OLIVETTE.

Je sais mieux que vous souhaiter.

LA COMTESSE.

Voici ma fille. Laissez-nous ensemble.

SCENE VII.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

LA COMTESSE, *à part.*

Les discours de cette créature-là me font soupçonner que Dorante aime Angélique. (*haut*). Venez, ma fille.

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts*).

Je veux enfin combler vos vœux.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Sa douceur passe mon attente.

LA COMTESSE.

Je veux vous faire un sort heureux.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Veut-elle me donner Dorante?

LA COMTESSE.

Je sais ce qui vous conviendra.

ANGÉLIQUE, *haut.*

Je ferai ce qu'il vous plaira.

LA COMTESSE.

AIR : (*Mon Pere, je viens devant vous*).

Vous savez que, depuis dix ans,
Votre pere a quitté la France.

Comment ai-je pu ſi long-tems
Supporter ſa cruelle abſence ?
Puis-je vivre encore aujourd'hui !

ANGÉLIQUE.

Je conçois bien tout votre ennui.

LA COMTESSE.

Non, non, vous ne le concevez pas. Il faut avoir été mariée : il faut avoir aimé un mari, pour concevoir toute la douleur, toute l'inquiétude que cauſe ſon éloignement.

ANGÉLIQUE.

Je ne connois que trop vos peines.

AIR : (*Pour paſſer doucement la vie*).

Je les apprends par la triſteſſe,
Qu'en votre cœur je vois régner.

LA COMTESSE.

Et moi, j'apprends, par ma tendreſſe,
Que je dois vous les épargner.

ANGÉLIQUE.

AIR : (*Ne m'entendez-vous pas*)

Non, ne m'épargnez pas !

LA COMTESSE.

Une fille, à votre âge,
Sous le faix du ménage
Succomberoit, hélas !

ANGÉLIQUE.

Non, ne m'épargnez pas.

LA COMTESSE.

Avouez, ma fille, que les gens mariés ſont les plus malheureux de tous les mortels.

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux*).

Dites que l'hymen le plus doux
A très-peu de beaux jours pour nous :
Qu'il eſt le bourreau d'une femme :
Que c'eſt un funeſte lien.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi le dirois-je, madame?
En vérité je n'en ſais rien.

LA COMTESSE.

Si vous l'ignorez, rapportez-vous-en à votre mère. Mon mari cauſe tout le malheur de ma vie.

AIR : (*Comme un coucou, &c.*)

Depuis que je l'ai, je ſoupire :
Pour moi les plaiſirs ſont perdus.

ANGÉLIQUE

Apparemment, vous voulez dire,
Depuis que vous ne l'avez plus.

LA COMTESSE.

Que de tourmens ont agité mon cœur !

AIR : (*J'entends déjà le bruit des armes.*)

Soins inquiets, trop vive flamme,
Cruels ſoupçons, tranſports jaloux,
Que d'affreux tyrans de notre ame !
Je veux vous ſauver de leurs coups.

ANGÉLIQUE.

Je ne mérite pas, madame,
D'être plus heureuſe que vous.

LA COMTESSE.

Vous le ſerez pourtant.

AIR : (*Branle de Mets*).

Au tumulte du ménage,
Ah, que n'ai-je préféré
Cet aſyle révéré,
Que cherche une fille ſage?
Le couvent, rien n'eſt ſi doux,
C'eſt un port loin du naufrage;
Le couvent, rien n'eſt ſi doux.

ANGÉLIQUE.

Eh! comment le ſavez-vous?
Vous n'y avez jamais été.

LA COMTESSE.

D'accord; mais je le ſais, & vous le ſaurez auſſi bientôt.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi, madame, de vous avouer que j'ai une répugnance invincible pour le parti que vous me propoſez.

LA COMTESSE.

Allez, allez, vous vaincrez votre répugnance. Vous ferez comme votre tante.

AIR : (*Je ne ſuis né, ni Roi, ni Prince*).

Quand on la fit religieuſe,
Elle fut d'abord furieuſe;

C'étoit un franc petit dragon,
Qui maudiſſoit les deſtinées :
Mais elle devint un mouton,
Au bout de quinze ou vingt années.

Je vous laiſſe faire vos réflexions là-deſſus. Mais diſpoſez-vous à m'obéir de bonne grace.

(*Elle s'en va.*)

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE *ſeule.*

AIR : (*Folies d'Eſpagne*).

AH ! quel revers ! infortuné Dorante,
Pour moi, pour vous, quel ſujet de douleur !
On va bientôt vous ravir votre amante ;
Mais on ne peut vous enlever ſon cœur.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, OLIVETTE.

OLIVETTE.

HE bien, comment vous trouvez-vous de la compagnie de madame votre mere ?

ANGÉLIQUE.

AIR : (*Il n'eſt rien de plus tendre.*)

Ah ! ma chere Olivette,
Plains mon cruel tourment !

Ma mère inceſſamment
Me met dans la retraite,
Et m'ôte mon amant.
Ah ! ma chere Olivette,
Plains mon cruel tourment.

OLIVETTE.

Vraiment, je n'en ſuis point ſurpriſe. Je viens de voir le fond de ſon cœur. Elle ne veut pas que Dorante ſoit à vous.

ANGÉLIQUE.

AIR : (*Vous m'entendez bien*).

Elle n'en veut point ! Hé, pourquoi
N'en vouloir pas !

OLIVETTE.

Pardonnez-moi !
Elle veut bien le prendre :

ANGÉLIQUE.

Hé bien ?

OLIVETTE.

Mais non pas pour ſon gendre,
Vous m'entendez-bien.

ANGÉLIQUE.

O Ciel ! que m'apprends-tu !

OLIVETTE.

Je vous apprends la vérité.

AIR : (*Adieu, ma chere maîtreſſe*).

De Dorante elle eſt charmée.

ANGÉLIQUE.

A qui puis-je avoir recours !

Je vais donc être enfermée
Pour le reſte de mes jours!

OLIVETTE.

AIR : (*Je me ris de qui fait le brave*).

Non, non, conſolez-vous, ma fille;
Au couvent vous n'irez jamais.
Pour regarder par une grille,
Ces yeux fripons ne ſont pas faits.
Non, non, conſolez-vous, ma fille,
Au couvent vous n'irez jamais.

ANGÉLIQUE.

Pourras-tu bien détourner ce malheur ?

OLIVETTE.

Je l'eſpere, je veux engager Dorante à feindre de l'amour pour madame la comteſſe.

ANGÉLIQUE.

Le remede ſera peut-être pire que le mal.

OLIVETTE.

Ne craignez rien.

AIR : (*Vaudeville du Procès des Théatres*).

Par-là, Madame votre mère
Sur vous ſe tranquiliſera;
Et, croyant plaire,
Laire, lanlaire,
O gué lonla;
Et, croyant plaire,
Bien moins ſévere
Vous ſera.

ANGÉLIQUE.

Cela nous menera bien loin.

OLIVETTE.

Oh ! s'il vous plaît, ne ſongeons qu'à remédier au mal préſent. Abandonnez-vous à ma prudence.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Je te laiſſe faire.

SCENE X.

OLIVETTE, *ſeule.*

LA fâcheuſe conjoncture pour la pauvre Angélique !... Ha ! voici Groſcolas qui vient à moi ! Ce drôle-là me ſuit par-tout. Je lui ai trop laiſſé voir ma tendreſſe. Affectons de la ſévérité : ou plutôt, évitons ſon entretien.

AIR : (*Un de nos Bergers l'autre jour*).

C'eſt ce que me dit la raiſon : *bis.*
Mais à m'éloigner du frippon
Ma lenteur eſt extrême.
On a des jambes de coton,
Quand on fuit ce qu'on aime.

SCENE XI.

OLIVETTE, GROSCOLAS.

GROSCOLAS.

AIR : (*Mirlababibobette*).

Vous voyez toujours sur vos pas,
Mirlababibobette,
Groscolas.
Il viant savoir quand Olivette,
Mirlababi, Sarlababo, Mirlababibobette,
Sarlababorita,
L'épousera.

OLIVETTE.

Vous êtes bien pressant, monsieur Groscolas. Vous devenez importun.

GROSCOLAS.

Morgué ! je vois bian pourquoi vous lantibornez. C'est que monsieu Faux-Seing, le tabellion de ce village, vous a promis qu'ous seraiz sa minagere. Vous aimez mieux être notaresse que jardiniere : mais prenez-y garde, je vous en avartis.

AIR : (*Quand le péril est agréable*).

Ne vous barcez pas de chimeres,
Laissez-là ce grate-papier :
En minage un bon jardignier
Vaut mieux que trois notaires.

OLIVETTE.

M. Faux-Seing ne doit point vous faire ombrage ; je l'ai congédié ce matin.

GROSCOLAS.

Et ça pour l'amour de moi ?

OLIVETTE, *souriant.*

C'eſt ce que je ne ſuis point obligée de vous dire.

GROSCOLAS.

Non ; mais ça eſt vrai, car vous riez.

AIR : (*Voyelles anciennes*).

Je ſis donc ſût, mon petit cœur,
Du défructu de Scaramouche.

OLIVETTE.

Ce nom réveille ma douleur,
Et ma vertu s'en effarouche.

GROSCOLAS.

Vous pleurez depuis ſon départ.

OLIVETTE.

Ma douleur n'eſt point épuiſé, é, é, é, é, é, e,

GROSCOLAS.

Depuis dix ans qu'alle vous ſart,
Alle doit être bian uſé, é, é, é, é, é, e,

OLIVETTE.

Une fois pour toutes, laiſſez-moi en repos. J'ai un mari.

GROSCOLAS.

Pouf ! Attendez-le ſous l'orme. Allez, je vous le çartifie bien trépaſſé.

OLIVETTE.

OLIVETTE.

Je n'en ai point de certitude.

GROSCOLAS.

N'importe. Regardons-le comme un homme mort.

AIR : (*Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe*).

Marions-nous, ne vous déplaiſe.

OLIVETTE.

Vraiment, (*bis*) je ne ſuis pas ſi niaiſe,
Je ne veux point faire un faux pas.

GROSCOLAS.

Pour mari vous pouvez me prendre.

OLIVETTE.

Si l'autre revient?

GROSCOLAS.

En ce cas,
J'en ſerai quitte pour vous rendre.

OLIVETTE.

Ce n'eſt pas-là mon compte. Tout ce que je puis vous accorder, c'eſt la ſurvivance de Scaramouche. Vous lui ſuccéderez, quand je ſerai bien aſſurée de ſa mort.

GROSCOLAS.

C'eſt queuque choſe que ça : mais

AIR : (*Eh, pourquoi donc deſſus l'herbette*).

Il faut, en attendant la preuve
De ce joyeux trépaſſement,
Que vous boutiez mon enjouement

Tous les jours à l'épreuve :
Je savons radicalement
Consoler une veuve.

OLIVETTE.

A la bonne heure. Mais j'ai un petit avis à vous donner. Ne vous livrez pas à de folles espérances. Vous m'entendez.

GROSCOLAS.

AIR : (*Tian, Pierrot, veux-tu savoir*).
Ah! que sart-il d'être aimé,
Pour n'être heureux qu'en peinture?
Un amant bian affamé,
Veut avoir de la pâture.
Ho, paisangué! ne laissez pas
L'amour du pauvre Groscolas
Languir sans nourriture.

OLIVETTE.

Ouidà.

AIR : (*Quand je vous ai donné mon cœur*).
Traiter un amant en mari!
Je sais ce qu'il en coûte.
Quand l'amour est trop bien nourri,
Le fripon se dégoûte :
Pour le voir toujours vif & sain,
Il faut qu'il meure un peu de faim.

GROSCOLAS.

Sarpedié! Mademoiselle Olivette, n'y aura pas de presse à votre Aubarge. Si vous régalez comme ça les amours, vous les feriez tomber en chartre.

OLIVETTE.

Oh, que non!

GROSCOLAS.

Le mian aime la bonne chere.

OLIVETTE.

AIR : (*Ma raiſon s'en va beau train*).

L'eſpoir d'un bonheur charmant,
Doit nourrir un tendre amant.
Les droits d'un époux
Ne ſont pas ſi doux.

GROSCOLAS.

Je vois bian, barguigneuſe,
Qu'il ne faut attendre de vous
Que de la viande creuſe,
Lonla,
Que de la viande creuſe.

SCENE XII.

OLIVETTE, GROSCOLAS, LE BARON.

OLIVETTE.

QUE cherche monſieur le baron?

LE BARON.

Je cherchois Pierrot, pour lui dire que je viens de raſſembler les filenſes du village & leurs amans, pour donner une petite fête à madame la comteſſe. Je venois le prier de la lui faire agréer.

OLIVETTE.

C'eſt un ſoin dont je veux bien me charger pour lui. Que nous allons nous réjouir !

AIR : (*Changement pique l'appétit*).

Groſcolas & ſa douloureuſe
Vont à cette bande joyeuſe
Se joindre tous deux.

GROSCOLAS.

C'eſt bian dit :
Plus on eſt de foux, plus on rit.

LE BARON, *à la Cantonnade.*

Avancez, mes enfans.

SCENE XIII.

OLIVETTE, GROSCOLAS, LE BARON, TROUPE DE FILEUSES ET DE PAYSANS.

(*Marche pour les Fileuſes & les Payſans.*)

UNE FILEUSE.

AIR : (*Muſette de M. Gillier.*)

Je ne veux aimer que Colin,
Car il m'amuſe en filant mon lin.
C'eſt un amant badin,
Qui rit ſans ceſſe ſous l'ombrage :
Du chagrin
Il fuit juſqu'à l'image.

Je ne veux aimer que Colin;
Car il m'amuſe en filant mon lin.
Il eſt preſſant, vif & mutin,
Quelquefois même il n'eſt pas ſage.
Pour corriger ce lutin,
Il faut quitter mon ouvrage.
Je ne veux aimer que Colin,
Car il m'amuſe en filant mon lin.

(*On danſe. La danſe eſt coupée par l'air ſuivant.*)

UN PAYSAN.

AIR : (*de M. Gillier*).

Je ne connoiſſions pas autrefois dans nos champs
Ce que c'étoit qu'une coquette;
Nos grands-papas avec nos gran-mamans
S'aimiont tretous à la franquette;
Mais, morguienne, queu changement piteux,
Dans nos affaires amoureuſes!
Nos bargeres ſont des changeuſes,
Et nos bargers ſont des tricheux.

(*On reprend la danſe, après quoi on chante le Vaudeville.*)

VAUDEVILLE.

AIR : (*de M. Gillier*).

Premier Couplet.

Quand d'une belle on croit devoir ſe plaindre,
Loin de ſes yeux on ne peut ſe contraindre,
On laiſſe éclater ſon courroux:
Mais, dès qu'on revoit ce qu'on aime,
Il reprend ſon pouvoir ſuprême,
On file doux.

Second Couplet.

Avant l'hymen, l'amant toujours ſoupire,
Toujours il preſſe, il demande, il deſire,
Il meurt, s'il ne devient époux :
Après l'hymen, mari facile,
Il laiſſe ſa moitié tranquile,
Il file doux.

Troiſieme Couplet.

Si, par haſard, on trouve une cruelle
Dans l'opéra, verra-t-on la rébelle
D'amour braver long-tems les coups?
Non, les déeſſes de ce temple
Lui donneront bientôt l'exemple
De filer doux.

Quatrieme Couplet.

Dans ſes diſcours un barbon téméraire
Fait le cadet, s'empreſſe de nous plaire,
Et d'obtenir un rendez-vous :
Mais accordons-nous ſa requête,
Au beau milieu du tête-à-tête,
Il file doux.

Cinquieme Couplet, Payſan.

Quand les mamans ſont trop régulieres,
Et qu'alles ont des filles garçonnieres,
Elles les aſſommont de coups :
Mais les mamans qui ſont gaillardes,
Avec leurs filles égrillardes,
Filont bian doux.

Sixieme Couplet.

Certains maris ſongent à la vengeance,
Lorſqu'un galant ne peut, par la finance,

Appaiſer leurs tranſports jaloux :
Mais, dès que chez eux l'opulence
Plante la corne d'abondance,
Ils filent doux.

Septieme Couplet.

Quand d'une piece un acteur fait lecture,
Si quelque ami doucement la cenſure,
Souvent il ſe met en courroux :
Mais, quand le bon goût du parterre
Lui déclare une juſte guerre,
Il file doux.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

La décoration eſt la même qu'au premier Acte.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, OLIVETTE.

OLIVETTE.

En vérité, Monſieur Dorante, vous vous piquez d'une fidélité trop ſcrupuleuſe. Quoi ? parce que vous aimez la fille,

AIR : (*Pour faire honneur à la nôce.*)

Vous n'oſez dire à la mere
Que vous brûlez pour ſes appas !
Un tel menſonge, en pareil cas,
A mille gens ne coûte guere.
Vous n'oſez dire à la mere
Que vous brûlez pour ſes appas !

DORANTE.

Je ne puis m'y réſoudre,

OLIVETTE.

Mais il le faut, ſi vous voulez ſauver Angélique. Je connois ſa mere, c'eſt une femme bien obſtinée.

AIR : (*Pour le mariage, bon*).

Faites-lui donc votre cour :
Prenez un peu ſur vous-même :
Montrez-lui beaucoup d'amour,
Une politeſſe extrême.

DORANTE.

De la politeſſe,
Bon ;
Mais de la tendreſſe,
Non.

OLIVETTE.

Cela ne ſuffira pas pour la tromper.

DORANTE.

Pardonnez-moi.

AIR : (*Je ne veux de Tircis qu'entendre les chanſons*).

Puiſque vous m'aſſurez que j'ai gagné le cœur
De notre ſévere comteſſe,
Je pourrai flatter ſon erreur,
Sans bleſſer ma délicateſſe.

OLIVETTE.

Je n'en ſais rien.

DORANTE.

AIR : (*J'offre ici mon ſavoir faire*).

D'un objet qui nous enchante
Tout ſe rapporte à notre feu :
Nous prenons pour un tendre aveu
La moindre parole obligeante.
Nous prenons, &c.

OLIVETTE.

Ho bien ! faites donc comme vous l'entendrez. Mais ſongez à ce que dit l'Opéra.

AIR : (*Le vin a des charmes puiſſans*).

Dans ce guidon des amoureux
On lit cette belle ſentence :
Il faut ſouvent pour être heureux
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

DORANTE.

Je ferai mieux. J'ai vu à deux pas d'ici des Bohémiennes. Je vais les engager à ſeconder une idée qui me vient dans ce moment.

(*Il s'en va.*)

SCENE II.

OLIVETTE, *ſeule.*

ALLONS informer Angélique de l'entretien que je viens d'avoir avec ſon amant ..... Mais voici mon marquis qui s'approche.

Ah! voila ma chère femme qui vient au devant de moi!

C. P. Marillier dir. J. De Longueil sc.

SCENE III.

OLIVETTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *riant à gorge déployée.*

HA, ha, ha, ha, ha!

OLIVETTE, *à part.*

Qu'a-t-il donc à rire!

LE MARQUIS.

AIR: (*Din dan don*).

Chere Olivette, tu me vois
Bien content.

OLIVETTE

Je m'en apperçois.
Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Ma foi, la Gelinotiére
Aura du deſſous;
Et la Poulardiére
Triomphera de tous ſes jaloux.

OLIVETTE.

Comment donc?

LE MARQUIS.

La fortune, mon enfant, prête la main à mon amour. Elle vient de me fournir l'occaſion de donner une fête, mais une fête, qui doit enterrer le baron & toutes ſes fileuſes.

OLIVÉTTE.

Que ſera-ce donc que cette merveilleuſe fête ?

LE MARQUIS.

Une comédie.

OLIVETTE.

Une comédie ! Voilà du fruit bien nouveau pour nous.

LE MARQUIS.

Oui, je ferai repréſenter ce ſoir une comédie au château.

OLIVETTE.

Une comédie françoiſe, apparemment?

LE MARQUIS.

Non, cela eſt trop ſérieux.

OLIVETTE.

Une comédie italienne?

LE MARQUIS.

Fi! cela eſt trop badin.

OLIVETTE.

AIR : (*Le cabaret eſt mon réduit*).

Hé, qu'eſt-ce donc que l'on jouera ?
Que monſieur le marquis s'explique.

LE MARQUIS.

Hé bien, il s'expliquera :
C'eſt un opéra-comique.

OLIVETTE, *ſurpriſe.*

C'eſt un opéra !

LE MARQUIS.

C'eſt un opéra !

OLIVETTE.

C'eſt un opéra!

LE MARQUIS.

Comique.

J'ai arrêté une bande d'acteurs forains, qui paſſoient par ce village avec une charretée de décorations & de filles. Je les ai fait mettre dans une grange où ils ſont à boire, & à répéter la piéce qu'ils doivent jouer tantôt.

OLIVETTE.

Mais qu'appelez-vous un opéra-comique? Je ne connois point cela.

LE MARQUIS.

C'eſt la plus drôle de choſe du monde. Ma comteſſe en ſera charmée.

AIR: (*De Paris juſqu'au Miſſiſſipi*).

Ce ſpectacle la divertira:
A force de rire elle pleurera.
Ce crouſtilleux genre d'opéra,
Eſt un pot-pourri, qui toujours plaira.
C'eſt du lyrique,
C'eſt du comique,
C'eſt du tragique:
Les ſpectacles ſont tous dans celui-là.

OLIVETTE.

Je ſuis curieuſe de le voir.

LE MARQUIS.

Tu n'as pas encore parlé de ma paſſion, n'eſt-ce pas?

OLIVETTE.

J'en ai touché un petit mot en passant.

LE MARQUIS.

Hé bien ! qu'a-t-elle dit ?

OLIVETTE.

AIR : (*Laissez faire au tems*).

Qu'elle croit ne pouvoir, sans crime,
Choisir un de ses soupirans.
Mais elle a pour vous de l'estime.
Que vos yeux soient persévérans ;
Laissez faire,
Laire lanlaire,
Laissez faire au tems.

LE MARQUIS.

Oh, parbleu ! je ne suis pas assez patient pour attendre des siecles. J'aime à brusquer les avantures.

AIR : (*Ziste, zeste, malepeste*).

Il faut me voir près d'une Iris.
Ziste, zeste,
Bien épris,
De mes feux demander le prix :
Ziste, zeste,
Malepeste !
Qu'il est preste,
Le marquis !

OLIVETTE.

Vous êtes bien redoutable !.... Mais ma maîtresse paroît.

LE MARQUIS.

Ha-ha ! Dorante eſt avec elle. Ce vivant-là ſeroit-il auſſi mon rival ?

OLIVETTE.

Non, non. Soyez tranquille de ce côté-là. Il a d'autres vues.

LE MARQUIS.

Je ſuis d'avis de parler moi-même à la dame. Je veux forcer ſa réſiſtance juſques dans ſes retranchemens.

OLIVETTE.

Je vous le conſeille. Ne lui faites point de derniers quartiers.

(*Elle s'en va*).

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, DORANTE, *tous deux dans le lointain.*

LA COMTESSE, *à Dorante.*

AIR : (*Mariez, mariez, mariez-moi.*).

Je ſens du ſoulagement ;
Votre viſite obligeante,
Rend dans cet heureux moment,
Ma douleur moins violente.
Conſolez, conſolez, conſolez-moi ;
J'en ai grand beſoin, Dorante.
Conſolez, conſolez, conſolez-moi.

DORANTE.

J'accepte ce doux emploi.

LA COMTESSE, *bas à Dorante.*

Ah! voici le marquis de la Poulardière! Nous nous ferions bien passés de sa présence importune.

LE MARQUIS, *abordant la comtesse.*

AIR! (*Ma belle diguedon*).

A vos pieds l'amour m'amene,
Belle diguedi, diguedon, dondaine.
Permettez que je vous fasse don,
Ma belle diguedi, ma belle diguedon,
De mon cœur & de tout son domaine.
Belle diguedi, diguedon, dondaine,
Belle diguedi, diguedon, dondon.

LA COMTESSE.

AIR: (*Joconde*).

Votre recherche, beau marquis,
Infiniment m'honore.
Le comte est loin de ce pays;
Mais il peut vivre encore.

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit, c'est follement
Que votre cœur balance:
Un homme est mort civilement,
Après dix ans d'absence.

LA COMTESSE.

Mon mari ne mourra jamais dans ma mémoire, & je l'attendrai toute ma vie.

DORANTE.

Vous ferez bien, madame.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Vous ferez fort mal ; car vous l'attendrez inutilement. C'est un homme rafflé.

DORANTE.

AIR : (*Des fraises*).

Mais je ne sais pas pourquoi,
Sans en avoir de preuve,
On veut qu'il soit mort.

LE MARQUIS, *à Dorante.*

Ma foi,
Je vous la garantis, moi,
Bien veuve, fort veuve; très-veuve.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Non, marquis, il est vivant ; & je crois qu'il reviendra.

DORANTE.

AIR : (*Vous brillez seule en ces retraites*).

Oui, demeurez dans cette attente :
Ce cher époux vous devez le revoir.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Hélas! que dites-vous, Dorante!
Pouvez-vous (*bis*) m'offrir cet espoir?

LE MARQUIS.

AIR : (*Nos plaisirs seront peu durables*).

S'il vivoit, madame, il faut croire
Qu'il seroit déjà de retour.
Il aura passé l'onde noire.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Mon mari voit encor le jour.

DORANTE, *à la comtesse.*

AIR : (*Ah ! si j'osois, si j'osois vous le dire*).

Il est peut être esclave en Barbarie :
Il peut avoir pris des soins superflus,
Pour vous mander qu'il est encore en vie.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Vous me flattez, mon époux ne vit plus.

LE MARQUIS.

AIR : (*Pierre Bagnolet*).

La parque a fermé sa paupiere.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Non, il n'a pas fini son sort.

DORANTE.

Il voit encore la lumiere,
J'en jurerois.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Vous auriez tort.
Le comte est mort.

(*Au marquis*).

Il n'est pas mort.

LE MARQUIS.

La parque a fermé sa paupiere.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Non, il n'a pas fini son sort.

LE MARQUIS, *à part.*

AIR : (*Les Rats*).

Il faut que la dame
Ait perdu l'esprit.
Ah ! la pauvre femme !
Qu'est-ce qu'elle dit !

La lumiere au comte eſt ravie :
Il eſt mort, puis il ne l'eſt pas.
Oui, ſe ſont ſes rats,
Qui font qu'elle le croit en vie ;
Et ce ſont ſes rats,
Qui lui font croire ſon trépas.

(*à Dorante*).

Monſieur, je vous laiſſe le ſoin de fixer les idées de madame la comteſſe (*à la Comteſſe*). Adieu, madame. Je vais vous donner un petit divertiſſement : je veux vous égayer un peu l'eſprit ; vous en avez grand beſoin.

(*Il s'en va.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, DORANTE.

DORANTE.

AIR : (*Ne m'entendez-vous pas*).

Eh ! doit-on croire, hélas !
Un malheur qu'on ignore :
Le comte peut encore.....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Quand je crois ſon trépas,
Ne m'entendez-vous pas ?

SCENE VI.

LA COMTESSE, DORANTE, PIERROT, TROUPE DE BOHÉMIENS ET DE BOHÉMIENNES.

LA COMTESSE.

Qui sont ces gens-là ?

PIERROT.

Ce sont des Bohémiens que je viens de rencontrer. Je vous les amène.

Une vieille BOHÉMIENNE.

Ma bonne dame, voulez-vous que je vous dise votre bonne aventure ?

LA COMTESSE.

Non, passez votre chemin.

DORANTE.

Eh ! madame, souffrez qu'ils vous amusent un moment.

LA COMTESSE.

Je vois bien que cela vous fera plaisir : écoutons-les.

(*aux Bohémiens.*)

Chantez-nous un peu quelqu'une de vos chansons.

Une jeune BOHÉMIENNE

AIR : (*De M. Gillier*).

Nous disons la bonne aventure ;
Mais c'est l'amour seul qui la fait.

CHŒUR.

Nous disons, &c.

LA BOHÉMIENNE.

Chaque fois qu'il vous lance un trait,
C'est une félicité sûre.
Nous disons la bonne aventure;
Mais c'est l'amour seul qui la fait.

CHŒUR.

Nous disons, &c.

LA BOHÉMIENNE.

L'espoir même quand il surfait,
N'est-ce pas un bien qu'il procure?
Nous disons la bonne aventure;
Mais c'est l'amour seul qui la fait.

CHŒUR.

Nous disons, &c.

La vieille BOHÉMIENNE.

AIR : (*De M. Gillier*).

Venez à nous;
Accourez tous;
Venez entendre
Ce que vous desirez.
De vos destins vous apprendrez
Ce que nous pouvons en apprendre.

Venez jolis petits enfans,
Si l'on veut bien vous le permettre;
Venez, nous allons vous promettre
Les jou-jous les plus amusans.
C'est-là votre bonheur suprême.

Si vous êtes plus grands,
Les jou-jous ſeront de même.

Approchez-vous, garçons las d'être trop heureux,
Qui voulez préférer aux jeux
La gravité du mariage.
Nous vous garantirons une femme très-ſage,
Qui ſe tiendra dans ſon ménage,
Qui n'ira point cauſer avec le voiſinage,
Qui ne jouera point trop avec le couſinage,
Enfin, qui, peu ſenſible au galant verbiage,
N'augmentera jamais votre front d'un étage.

Fillettes, écoutez. Et l'on vous prédira
Un amant, qui conſtant ſera,
Et cependant dépenſera,
Aux guinguettes vous menera,
Et tant & tant à l'opéra,
Que ſouvent il vous ennuiera.
Item. On vous annoncera
Un mari benin, qui rira,
Lorſque l'on vous cajolera,
Minaudera,
Agacera,
Pincera,
Chifonnera,
Et cætera.

DORANTE, *à la comteſſe.*

Allons, madame, ayez la curioſité d'interroger ces gens-ci ſur la deſtinée de monſieur de Longbois.

LA COMTESSE.

Cela eſt inutile, il ne faut plus compter ſur mon mari.

PIERROT.

C'eſt ce que je penſe auſſi.

DORANTE, *à la vieille Bohémienne.*

Prenez la main de madame.

PIERROT.

Oui : ſachons de quelle maniere le comte a eu le malheur de périr dans ſon voyage.

LA BOHÉMIENNE, *après avoir regardé dans la main de la comteſſe.*

AIR : (*Vaudeville de la force de l'Amour*).

Apprenez l'heureuſe nouvelle,
Que j'apperçois dans votre main :
Trelintintin, trelintintin.
J'y vois que votre époux fidele,
Triomphant d'un fâcheux deſtin,
Tin tin tin tin,
Pour vous revoir eſt en chemin.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes que des menteurs ; je ne vous écoute plus. (*à Dorante*). Retirons-nous, Dorante.

(*Elle s'en va avec lui*).

SCENE VII.

PIERROT, TROUPE DE BOHÉMIENS ET DE BOHÉMIENNES.

PIERROT, *à la vieille Bohémienne.*

Vous ne savez pas votre métier.

LA BOHÉMIENNE.

Nous le savons mieux que vous ne pensez.

PIERROT.

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince*).

De son mari, quelle bévue,
D'aller annoncer la venue!
En pareil cas un bon devin,
Pour tirer l'argent des femelles,
Doit toujours lire dans leur main
De plus agréables nouvelles.

LA BOHÉMIENNE.

Il est vrai; mais nous n'y avons rien perdu.

(*Les Bohémiens & les Bohémiennes se retirent*).

SCENE VIII.

PIERROT, *seul.*

Je suis bien aise que notre comtesse le prenne sur ce ton-là. J'espere qu'à la fin elle se lassera d'attendre son mari, & que le baron ou le marquis .... Mais quel est ce curieux, qui examine tant notre château & ses environs?

SCENE IX.

PIERROT, LE COMTE DE LONGBOIS en Pélerin.

LE COMTE, *regardant de tous côtés.*

AIR : (*Pélerins de Saint Jacques*).

Mon cher château! mon cher village!
Mes champs, mes bois,
Après un si long esclavage,
Je vous revois!
Près de vous c'est l'amour, beaux lieux,
Qui me rappelle :
Allez-vous offrir à mes yeux
Une épouse fidelle!

PIERROT, *à part.*

C'est un vieux Pélerin, qui vient apparemment chercher ici un gîte.

LE COMTE.

Holà, mon ami, êtes-vous de ce château ?

PIERROT.

Oui, mon bon homme. Je suis l'écuyer de madame la comtesse de Longbois, & le premier membre de son conseil.

LE COMTE.

Dites-moi, s'il vous plaît, des nouvelles de.... Hé ! voici Olivette !

SCENE X.

LE COMTE, PIERROT, OLIVETTE.

OLIVETTE, *à part.*

Je croyois encore trouver ici les Bohémiens, & je venois leur présenter ma main, pour....

LE COMTE.

Bon jour, Olivette.

OLIVETTE.

Qui êtes-vous, monsieur le pélerin ? Je ne vous remets pas.

LE COMTE.

AIR : (*Menuet de M. de Grandval*).

Quoi donc ? tu peux me méconnoître,
A mes traits ainsi qu'à ma voix !

OLIVETTE.

O juste ciel ! c'est notre maître !

PIERROT.

Qui ? lui le comte de Longbois !

LE COMTE.

C'eſt lui-même, mes enfans.

PIERROT, *à part.*

Adieu toutes nos eſpérances.

OLIVETTE.

Hélas ! monſieur, c'eſt vous ! Nous vous avons cru mort. D'où venez-vous donc ? Comme vous voilà fait ! d'où vient qu'on n'a pas entendu parler de vous ?

LE COMTE.

J'ai été eſclave à Maroc. Après avoir eu le bonheur d'en ſortir, j'ai fait un voyage en Galice, d'où je reviens. Je vous conterai à loiſir toute mon hiſtoire. Commençons par le plus preſſé : comment ſe porte ma femme ?

PIERROT.

Comme une veuve déſolée.

OLIVETTE.

Comme une veuve ! Vraiment, elle a bien plus ſouffert qu'une veuve !

AIR : (*Perette étant deſſus l'herbette*).

L'abſence dans un bon ménage,
Afflige plus que le veuvage.
Une femme a la larme à l'œil,
Pendant que dure un long voyage ;
La veuve n'a qu'un an de deuil.

LE COMTE.

Tu as raiſon. Que je plains ma chere comteſſe! A quoi a-t-elle paſſé ſon tems depuis mon départ?

AIR : (*Je n'ai pour tout mon domeſtique*).

Apprenez-le-moi, je vous prie.

PIERROT.

Madame, du ſoir au matin,
A fait de la tapiſſerie.
Sans ceſſe l'aiguille à la main,
Elle travaille comme trente.
Quand elle coud, (3 *fois*) elle eſt contente.

LE COMTE.

Elle fait de la tapiſſerie!

OLIVETTE.

AIR : (*Vaudeville du Roi de Cocagne*).

Oui, monſieur, c'eſt-là ſon exercice.

LE COMTE.

La belle occupation!

OLIVETTE

Penelope, en attendant qu'Uliſſe
Fût de retour d'Ilion,
A ce métier employa quatre luſtres:
Et lonlanla,
Elle vola,
En faiſant cela,
Au rang des femmes illuſtres.

LE COMTE.

Mais je voudrois bien ſavoir ſi, pendant mon abſence, il ne s'eſt point préſenté de galants.

PIERROT.

Une foule, & entr'autres M. le baron de la Gelinotiére & M. le marquis de la Poulardiére.

LE COMTE.

Je les connois fort.

PIERROT.

AIR : (*Petite Brunette aux yeux doux*).

Il en vient encor tant & plus, *bis.*
Même des plus nobles familles;
Mais chez elle ils sont tous reçus
Comme chiens dans un jeu de quilles.

LE COMTE.

O miracle de fidélité! Allons vîte embrasser une épouse d'une vertu si rare.

OLIVETTE, *le retenant.*

Doucement, monsieur, doucement! Il est bon que je la prévienne.

LE COMTE.

Pourquoi!

OLIVETTE.

C'est que la vue d'un mari qu'on n'attend pas, est bien dangereuse.

LE COMTE.

Il est vrai que les grandes joies causent d'étranges révolutions. Oui, ma chere Olivette, va la préparer à soutenir ma présence impunément.

OLIVETTE.

J'y cours.

LE COMTE.

Mais attends, Olivette. Tu ne me demande pas de nouvelles de Scaramouche ton mari.

OLIVETTE.

Hélas ! Je n'osois vous en demander, de peur d'en apprendre de mauvaises.

LE COMTE.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette*).

Tu n'as rien à craindre, ma mie.
Console-toi, seche tes pleurs ;
Scaramouche est encore en vie :

OLIVETTE.

Il n'est pas mort ! Ah ! je me meurs !

LE COMTE.

Quelle sensibilité ! Tu le reverras bientôt. Je l'ai laissé dans le village avec une troupe de pélerins, qui sont venus me reconduire ici.

AIR : (*Je ferai mon devoir*).

Mais je le vois qui vient à nous.

OLIVETTE.

Ah ! voici mon époux ! *bis.*

LE COMTE.

Va mon enfant, va l'embrasser.

OLIVETTE, *s'en allant.*

Je vais vous annoncer. *bis.*

SCENE XI.

LE COMTE, PIERROT, SCARAMOUCHE en Pélerin.

LE COMTE, *à Pierrot.*

Qu'Olivette eſt maîtreſſe de ſes paſſions ! Voyez comme elle préfere ſon devoir à ſon plaiſir!

PIERROT.

Oh, diantre! c'eſt une femme d'eſprit.

SCARAMOUCHE, *au comte.*

AIR : (*Ma calebaſſe eſt ma compagne*).

Des pélerins, la troupe honnête,
Sera bientôt dans ces lieux.
Elle apprête
Une fête,
Pour vous faire ſes adieux.

LE COMTE.

Ils me feront plaiſir. (*à Pierrot*) Ho-çà, Pierrot, acheve de contenter ma curioſité. Parle-moi de ma fille : elle doit être grande à préſent ?

PIERROT.

Elle l'eſt bien auſſi. Elle eſt, ma foi, toute gentille.

LE COMTE.

Elle a des amans ſans doute ?

PIERROT.

Elle n'en a qu'un, qui eſt un jeune gentilhomme nommé Dorante.

LE COMTE.

Ha ha!

PIERROT.

AIR : (*Un jour dans un plein repos*).

Elle aime ce beau galant
De toute son ame;
Lui pour cette belle enfant,
Se sent tout de flamme.
Ne blâmez point son ardeur;
C'est un garçon plein d'honneur,
Qui veut la,
Larela rela,
La prendre pour femme.

LE COMTE.

Je connois sa famille, j'approuve sa recherche.

SCARAMOUCHE.

Avec la permission de M. le comte, que je fasse une petite question à M. Pierrot sur le comportement d'Olivette.

PIERROT.

Vous êtes apparemment M. Scaramouche.

SCARAMOUCHE.

A votre service.

PIERROT.

Ah! que vous êtes heureux d'avoir la femme que vous avez? C'est le singe de la vertu de sa maîtresse.

SCARAMOUCHE.

Elles ont donc été bien affligées pendant notre éloignement?

PIERROT.

PIERROT.

On ne peut l'être davantage. Leur douleur eſt parvenue à un point, que je crois, dieu me pardonne, qu'elles ſongeoient à ſe remarier.

SCARAMOUCHE.

Voyez ce que fait l'affliction!

LE COMTE.

C'eſt-à-dire, que leur eſprit commençoit à ſe troubler.

PIERROT.

Je vous en réponds.

AIR : (*Un petit moment plus tard*, ou *J'étois perdue*).

Vous faites bien de revenir
Car leur patience
Auroit eu peine à ſoutenir
Plus long-tems l'abſence.
Que par vous ſoient au haſard
Mille graces rendues :
Vos femmes, deux jours plus tard,
Etoient.... étoient perdues.

SCENE XII.

LE COMTE, PIERROT, SCARAMOUCHE, LA COMTESSE, OLIVETTE.

OLIVETTE, *bas à la comteſſe.*

FAISONS de néceſſité vertu.

LE COMTE, *courant embraſſer ſa femme.*

Ah! voilà ma chere femme qui vient au-devant de moi!

PIERROT, *à part, ſe retirant.*

Allons avertir de tout ceci nos Invalides.

LA COMTESSE.

AIR : (*Le beau berger Tircis*).

Ah!... de votre retour
Je me ſens trop ſaiſie,
Pour.....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Ce doux inſtant, mamour,
Faiſoit ma plus chere envie.

LA COMTESSE.

Vous me rendez la vie.

LE COMTE.

Pour moi quel heureux jour!

(*Ils s'entretiennent tout bas enſemble, pendant qu'Olivette & Scaramouche diſent ce qui ſuit*).

OLIVETTE.

AIR : (*Si mon ami reſte*).

Tu revois ta femme,

Au bout de dix ans.
Sa conſtante flamme
Se moque du tems :
Tu ſeras toujours chéri,
Mon gen, mon gen, mon gentil petit mari.

SCARAMOUCHE.

Quelle vertu ! Va, je te rends bien la pareille.

SCENE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SCARAMOUCHE, OLIVETTE, DORANTE, ANGÉLIQUE.

LE COMTE, *à Angélique.*

VENEZ ma chere fille, venez embraſſer votre père.

ANGÉLIQUE, *embraſſant ſon père.*

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris*).

Je ſuis, mon père en vous voyant,
De plaiſir pénétrée !

OLIVETTE, *à part.*

Je le crois bien.

Sans ſon retour, la pauvre enfant,
Auroit été cloîtrée.

LE COMTE, *à Dorante.*

Approchez vous, Dorante. Il faut que je vous embraſſe auſſi. Vos intentions me ſont connues, & je les approuve.

DORANTE, *lui baisant la main.*

AIR : (*Menuet d'Héfione*).

Eh, quoi? favorable à ma flamme,
Pour gendre vous m'allez choisir!

LE COMTE, *à la comtesse.*

N'y consentez-vous pas, madame?

LA COMTESSE, *soupirant.*

Cela me fait.... bien du plaisir.

OLIVETTE, *à part, sur le même ton.*

Comme on le voit par ce soupir.

(*Dorante & Angélique, Olivette & Scaramouche se retirent au fond du théatre pour causer en liberté*).

SCENE XIV.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

J'ACCOURS ici à toutes jambes, mon cher comte, pour me réjouir avec vous de votre heureuse arrivée.

(*Ils s'embrassent tous trois*).

LE COMTE.

Mes amis, je suis très-sensible à vos politesses.

LE BARON.

Je vous félicite, mon voisin, de retrouver dans votre maison (*montrant la comtesse*) ce trésor tel que vous l'y avez laissé.

LE MARQUIS.

Oui, corbleu! vous avez une femme à toute épreuve.

AIR. (*Nanon dormoit sur la verte fougere*).

Elle a fait voir
Qu'elle est inébranlable
Dans son devoir :
Pour preuve inconteſtable
De sa fidélité,
Sachez, sachez, sachez qu'elle m'a réſiſté.

LE BARON, *souriant.*

Après ce trait-là, qui pourroit douter de sa vertu ?

(*On entend dans cet endroit de la ſymphonie*).

SCARAMOUCHE.

Voici les pélerins qui s'avancent.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que ces pélerins ?

SCARAMOUCHE.

Ce sont des gens que M. le comte a tirés d'eſclavage à Maroc, & qui, après l'avoir accompagné en Galice, ont voulu, par reconnoiſſance, le reconduire chez lui.

LE COMTE.

Ils viennent me régaler d'une petite fête. Vous en prendrez votre part.

LE MARQUIS.

Ouidà. Et moi, je vous régalerai enſuite d'un

petit opéra-comique intitulé : *Les Amours de Protée*, que j'avois fait préparer pour égayer madame de Longbois.

SCENE XV & derniere.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, TROUPE DE PÉLERINS ET DE PÉLERINES, PIERROT, GROSCOLAS.

(*Marche pour les pélerins*).

PIERROT ET GROSCOLAS, *aux pélerins.*

AIR : (*De M. Gillier*).

HONNEUR cent & cent fois
Au comte de Longbois!
Il vous fait sortir d'esclavage.

CHŒUR DE PÉLERINS.

Honneur cent & cent fois
Au comte de Longbois!
Il nous fait sortir d'esclavage.

GROSCOLAS.

Que maudits soient les Turcs, & foin de leur breuvage!
Mes amis, vous allez enfin
Chez vous verser, sabler du vin;
Vous allez de Bacchus revoir le biau treillage;
Vous chanteraiz,
Vous danseraiz,
Vous trinqueraiz,
Sous son ombrage.

PIERROT ET GROSCOLAS.

Honneur, &c.

CHŒUR DE PÉLERINS.

Honneur, &c.

PIERROT.

Par ſon appui, chacun de vous
Va retourner dans ſon ménage.
Plaiſe au ciel, pélerins époux,
Que vous ne trouviez pas, en arrivant chez vous,
Des héritiers venus pendant votre voyage.

PIERROT ET GROSCOLAS.

Honneur, &c.

CHŒUR DE PÉLERINS.

Honneur, &c.

(*Les pélerins & les pélerines forment une danſe, qui eſt ſuivie de ce vaudeville*).

VAUDEVILLE.

AIR : (*De M. Gillier*).

Premier couplet.

Après un long pélerinage,
Rentrer gaiement dans ſon ménage,
Sans éclairciſſement, ſans bruit, & ſans chagrin,
C'eſt-là le vrai bon pélerin.

Second couplet.

Qu'il eſt doux d'aimer & de plaire!
Qu'il eſt doux d'aller à Cythère!
Mon tendre cœur ne veut ſavoir que ce chemin:
Amour, je ſuis ton pélerin.

Troiſieme couplet.

Aimable dieu de la bouteille,
Qu'il eſt doux d'aller ſous la treille!
Non, je ne prétends plus ſavoir que ce chemin:
Bacchus, je ſuis ton pélerin.

Quatrieme couplet.

L'amant piqué, dans ſa colere,
Fuit la maîtreſſe la plus chère ;
Mais un regard flatteur, un ſouris enfantin,
Fait revenir le pélerin.

Cinquieme couplet.

Célimène avec confiance,
A ſes galants donne audience.
Quand ſon mari les voit, il court chez ſon voiſin.
O le commode pélerin !

Sixieme couplet.

J'aime Suzon, Fanchon, Nanette,
Claudine, Charlotte, & Liſette ;
Pour aller aux plaiſirs, je ſais plus d'un chemin ;
Je ſuis un futé pélerin.

Septieme couplet.

Avec l'Hymen l'Amour s'engage ;
Jour pris, il ſe met en voyage :
Mais ſouvent il ne va que juſqu'au lendemain,
Le méchant petit pélerin !

Huitieme couplet.

Jadis, l'amoureux ſans finance,
Trouvoit par fois heureuſe chance ;
A préſent on lui dit : paſſez votre chemin :
Hé, fi d'un pauvre pélerin !

Neuvieme couplet.

AU PUBLIC.

Meſſieurs, aurons-nous l'avantage
D'avoir encor votre ſuffrage ?
Quand le public s'empreſſe au théatre forain ;
Oh ! que c'eſt un bon pélerin !

FIN.

LES SPECTACLES MALADES.

PROLOGUE.

PAR MM. LE S**. ET D'OR**.

Représentée à la Foire Saint-Laurent en 1729.

ACTEURS.

M. LAVISIÉRE, médecin.

DAME ALIZON, ſa gouvernante, Pierrot.

L'OPÉRA.

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

LA COMÉDIE ITALIENNE.

L'OPÉRA-COMIQUE.

SUIVANS DE L'OPÉRA-COMIQUE DANSANS.

La ſcène eſt dans une ſalle de M. Laviſiére.

LES SPECTACLES MALADES.

Le théatre repréſente une ſalle. On voit dans le fond une armoire à jour, remplie de fioles & de vaſes d'apothicaire, étiquetés.

SCENE PREMIERE.

M. (*) LAVISIÉRE, DAME ALIZON.

D. ALIZON.

AIR : (*Les Triolets*).

Oui, ma foi, monſieur le docteur,
Le monde vous croit fort capable;
Paris eſt votre admirateur :
Oui, ma foi, monſieur le docteur,

(*) *Il y avoit alors à Paris un médecin, qui prétendoit connoître dans les yeux toutes les maladies qu'on avoit, ou dont on étoit menacé.*

Vous avez beaucoup de bonheur :
Votre nom fait un bruit de diable.
Oui, ma foi, monſieur le docteur,
Le monde vous croit fort capable.

M. LAVISIÉRE, *riant.*

Hé, hé, hé ! Cela ne va pas mal, dame Alizon. Il faut profiter du tems, pendant qu'il eſt favorable, & ſur-tout à Paris, qui paſſe bien vîte d'une extrémité à l'autre.

D. ALIZON.

Oh ! vous pouvez compter votre fortune faite, monſieur Laviſiére. Vous êtes le docteur à la mode : vous êtes un médecin comme il n'y en a point.

M. LAVISIÉRE.

Effectivement, j'ai une pénétration naturelle, qui dame le pion à la Faculté.

D. ALIZON.

AIR : (*Si l'on menoit à la guerre*).

Oui, ſur ma foi, l'on peut dire
Que vous êtes très-expert :
Dans les yeux vous ſavez lire
Mieux que dans un livre ouvert.

M. LAVISIÉRE.

Cela eſt vrai. Je ne me trompe guere dans mes conjectures. Te ſouvient-il, par exemple, de ce que je répondis hier à une grande fille, qui me demanda, d'un air railleur, ſi je connoiſſois ſa maladie ?

D. ALIZON.

Sans doute, je m'en ſouviens. Vous lui fîtes réponſe, en lui demandant ſi elle étoit mariée, & elle en rougit.

M. LAVISIÉRE.

Ho-çà, dame Alizon. Je dîne aujourd'hui à la Grand'-pinte avec un bas-Breton & deux Allemands. Vous donnerez audience pour moi aux perſonnes qui viendront.

D. ALIZON.

Cela va ſans dire. Je donne ordinairement les audiences de relevée. Et vous ſavez que je ne m'en acquitte pas mal, grace aux leçons que j'ai reçues de vous.

M. LAVISIÉRE.

A merveilles.

AIR : (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).

Je vous ai miſe au fait de mon nouveau ſyſtême,
Vous êtes plus ſavante en mon art que moi-même.
Adieu, dame Alizon, adieu juſqu'au revoir.
(*Il s'en va*).

D. ALIZON.

Adieu, mon cher patron. En voilà juſqu'au ſoir.

SCENE II.

DAME ALIZON, *seule.*

VIVE la Médecine, quand on l'exerce comme nous faisons ! Nous lisons dans les yeux comme les Bohémiens lisent dans la main .... Bon ! Voici déjà de la pratique.

SCENE III.

DAME ALIZON, L'OPÉRA.

L'OPÉRA, *à part.*

AIR : (*Parodié d'Isis*).

REVENEZ, ô santé charmante !
Vous n'êtes que trop diligente
A fuir lorsque les maux attaquent notre sein :
Mais que vous êtes lente,
Lorsqu'il faut obéir aux loix d'un médecin !

D. ALIZON, *à part.*

AIR : (*Il étoit un avocat*).

Qui donc est ce chantre-là?
Tourelourirette, ô lironfa !
Par ma foi, c'est l'opéra !
Toure, toure, tourelourirette,
Voyons un peu ce qu'il a,
Tourelourirette, ô lironfa !

L'OPÉRA, *à D. Alizon.*

AIR : (*Parodié d'Amadis*).

Je me rends dans ces lieux, preſſé d'un mal extrême :
Je viens exprès pour conſulter
Ce fameux médecin qu'on ne peut trop vanter. . .

D. ALIZON.

Parlez, dame Alizon eſt un autre lui-même,
Elle eſt prête à vous écouter.

L'OPÉRA.

AIR : (*Parodié de Phaëton*).

J'oſe attendre de vous quelqu'heureux changement....

D. ALIZON, *l'interrompant.*

Hé, que diable, monſieur l'Opéra, vous ne parlez que par * *Fragmens* ! Expliquez-vous à la franquette.

L'OPÉRA.

Hé bien, ſoit.

AIR : (*J'avois juré de n'aimer de ma vie*).

Obſervez bien mes yeux, je vous en prie ;
Et dites-moi, quelle eſt ma maladie.

D. ALIZON.

Ha ! voilà ce que je vous demandois.
(*Lui regardant dans les yeux*).

AIR : (*Je n'ai pour tout mon domeſtique*).

Dans le blanc de votre œil feneſtre,
Seigneur, je vois de prime-abord,
Que de votre ſanté l'orcheſtre
Depuis long-tems n'eſt pas d'accord.

(*) *On jouoit dans ce tems-là les* Fragmens.

Je vous assure que vous n'eûtes
Jamais tant d'or, jamais tant d'or,
Jamais tant d'ordure en vos flûtes.

L'OPÉRA.

AIR : (*Tique, tique, taque, & lonlanla*).

J'ai pourtant, dame Alizon, *bis.*
Des médecins à foison. *bis.*

D. ALIZON.

Ils n'entendent rien à faire,
Tique, tique, taque, & lonlanla,
Un remede salutaire,
Qui guérisse l'Opéra.

L'OPÉRA.

Vous avez raison.

D. ALIZON.

Quels remedes vous ont fait prendre vos docteurs ?

L'OPÉRA.

AIR : (*Nous autres bons villageois*).

Trois d'entre eux m'avoient donné
De la racine de (*) *Pyrame :*
Ce remede fortuné
Vint m'empêcher de rendre l'ame :
Mais, pour mon malheur, il leur plut,
Dans du sirop de *Cfolut:*
Mettre une drogue que je pris.
C'étoit du chiendent de (**) *Tarsis.*

(*) *Opéra nouveau qui avoit réussi.*
(**) *Opéra.*

DAME

D. ALIZON.

Le sirop n'étoit pas mauvais, mais le chien-dent ne valoit pas le diable.

L'OPÉRA.

AIR : (*Quoique jeunette & mignonne*).

J'ai repris de mon (*) *Tancrede*,
Dont je me suis bien trouvé.

D. ALIZON.

Ce suc est un bon remede.
Plus d'une fois éprouvé.

L'OPÉRA.

S'il n'a pas ôté la cause
De ma longue infirmité,
C'est qu'il lui manque une chose.

D. ALIZON.

Hé, quoi donc?

L'OPÉRA.

La nouveauté.

D. ALIZON.

Cela est fâcheux pour vous.

L'OPÉRA.

Que je suis malheureux!

AIR : (*De l'Horoscope accompli*).

J'ai beau reprendre du solide,
De la rhubarbe d'*Amadis* (**),
Du vrai catholicon d'*Armide* (**),
De la confection d'*Atis* (**),

(*) *Opéra qu'on a toujours revu avec plaisir.*
(**) *Anciens opéras.*

De l'élixir de *Proſerpine* (*):
Ces drogues de vertu divine,
Qui m'ont jadis fait tant de bien,
Aujourd'hui ne me font plus rien.

D. ALIZON.

Toutes ces choſes-là ſont excellentes; mais vous en avez fait un trop fréquent uſage; votre corps s'y eſt accoutumé, & l'habitude en affoiblit la vertu.

L'OPÉRA.

A quels médicamens faut-il donc avoir recours?

AIR: (*Comment faire*).

Les vieux ſont bien mieux compoſés;
Mais ils ſont diablement uſés,
Ils ne font que de l'eau claire:
Des nouveaux la mal-façon
Ne laiſſe attendre rien de bon.
Comment faire!

D. ALIZON.

On eſt bien embarraſſé. Mais vous ne me parlez pas de la ** drogue que vous avez priſe en dernier lieu.

L'OPÉRA.

AIR: (*Ne m'entendez-vous pas*).

Je ne ſaurois, hélas!
Vous en dire autre choſe:
L'effet qu'elle me cauſe
Conduit ici mes pas.
Ne m'entendez-vous pas?

(*) *Ancien opéra.*
(**) *Un nouvel opéra qu'on venoit de jouer.*

D. ALIZON.

Pardonnez-moi.

L'OPÉRA.

AIR : (*De la Mode*).

Jamais de votre assistance
Je n'eus besoin plus urgent.

D. ALIZON.

A vous faire l'ordonnance
On sera fort diligent :
Mais du docteur à la mode
Savez-vous quelle est la méthode?
Il veut d'abord de l'argent.

L'OPÉRA.

Qu'à cela ne tienne.

(*Il tire de l'argent qu'il donne à la dame Alizon*).

D. ALIZON.

Ecoutez-moi.

AIR : (*Que dieu bénisse la besogne*).

Tous les matins, hiver, été,
Vous prendrez en guise de thé,
Quelques feuilles de *patience*,
Avec du sucre d'*espérance*.

L'OPÉRA.

Mais puis-je me flatter ....

D. ALIZON.

Oh! vous en recevrez du soulagement ; comptez-là-dessus.

L'OPÉRA.

AIR : (*Du Cap de Bonne-Espérance*).

Ce discours me persuade.

O juſtes dieux! que l'eſpoir,
Sur le cerveau d'un malade,
Exerce bien ſon pouvoir!
Il ſent adoucir ſa peine :
L'eſpérance la plus vaine
Conduit agréablement
Le pauvre homme au monument.

D. ALIZON.

Ho-ho! qui ſont ces dames-là ?

L'OPÉRA.

Ce ſont les Comédies Françoiſe & Italienne...
Je vous laiſſe avec elles. Adieu, dame Alizon.

D. ALIZON.

Votre ſervante, monſieur l'Opéra.

SCENE IV.

DAME ALIZON, LA COMÉDIE FRANÇOISE, LA COMÉDIE ITALIENNE.

LA C. FRANÇOISE, *déclamant.*

ENFIN, nous voici. Nous allons toutes deux
Savoir ce que dira ce médecin fameux,
Dans nos yeux s'il verra le mal qui nous poſſede.
Puiſſe-t-il y trouver un ſûr & prompt remede!

LA C. ITALIENNE.

AIR : (*Allons voir, allons voir, allons voir*).

Allons voir, allons voir, allons voir,
Le grand docteur Laviſiére ;

Allons voir, allons voir, allons voir,
Quelle mine il peut avoir.

LA C. FRANÇOISE, *à D. Alizon.*

Monsieur le docteur y est-il?

D. ALIZON.

Il est sorti, & ne reviendra de la journée : mais en son absence, vous pouvez me consulter, je vous rendrai aussi bonne raison que lui.

LA C. FRANÇOISE.

AIR : (*Vaudeville du Nouveau monde*).

Vous êtes donc cette Alizon,
Dont on parle en chaque maison?
Cette célèbre gouvernante,
Qui dans les yeux voit, ce dit-on,
Tout aussi clair que son patron?

D. ALIZON.

Oui, sans vanité, je m'en vante.

LA C. ITALIENNE.

Commencez, madame la Comédie Françoise; l'honneur vous appartient.

LA C. FRANÇOISE, *à la C. Italienne.*

Hà!..... (*à D. Alizon*) Voyons, madame Alizon, si vous devinerez bien.

D. ALIZON, *regardant dans les yeux de la C. Françoise.*

AIR : (*Faites boire à triple mesure*).

De votre pendule comique

Je vois mal aller les reſſorts;
Et vous êtes (*) paralytique
De la moitié de votre corps.

LA C. FRANÇOISE.

Cela n'eſt que trop vrai!

LA C. ITALIENNE, *à D. Alizon.*

Conſidérez-moi à mon tour. (*D. Alizon lui regardant dans les yeux*) Hé bien, pénétrez-vous le mal que j'ai?

D. ALIZON.

AIR: (*Ramonez-ci, ramonez-là*).

Cela n'eſt pas difficile.
Vous avez de noire bile
Un fort dangereux amas:
Ramonez-ci, ramonez-là,
La, la, la,
La cheminée du haut en bas.

LA C. ITALIENNE.

Oh! j'ai été purgée de reſte.

AIR: (*Quand le péril eſt agréable*).

On m'a même tiré, ma mie:
Trois bonnes palettes de ſang (**):
Mais cherchant du ſoulagement,
Je me ſuis affoiblie.

D. ALIZON, *à la C. Françoiſe.*

Et vous, madame, comment vous a-t on traitée?

(*) *En ce tems là, la meilleure partie des comédiens françois ne jouoit que très-rarement.*

(**) *C'eſt la ſortie de Lelio, de Flaminia & de leur fils.*

LA C. FRANÇOISE.

AIR : (*L'autre nuit j'apperçus en songe*).

Je brûlois d'une fievre ardente,
Lorsque, pour rafraîchissement,
Un médecin imprudemment
Me donne une drogue astringente,
Dont je souffre encore maintenant.

D. ALIZON.

Ce remede est *Impertinent* (*).

LA C. ITALIENNE.

AIR : (*Monsieur la Palisse est mort*).

Un docteur, dans ce tems-là,
(J'en devois perdre la vie) !
Le croiriez-vous ? me donna
Trois onces de *Colonie* (**).

D. ALIZON.

Miséricorde ! Trois onces de Colonie ; c'étoit pour en crever.

LA C. FRANÇOISE.

Heureusement, un jeune médecin, pour son coup d'essai, m'a fait prendre un restaurant admirable.

D. ALIZON

De quoi étoit-il composé ?

LA C. FRANÇOISE.

AIR : (*Je ne suis né, ni Roi, ni Prince*).

C'étoit une bonne tisanne

(*) L'Impertinent malgré lui, *comédie nouvelle*.
(**) *Comédie italienne nouvelle en trois actes.*

D'un *Extrait de tragique manne* (*),
Et d'un *Sel comique* (*) excellent,
De tous les deux partie égale,
Où régnoit à l'équipollent
La *Régueliſſe paſtorale* (*).

D. ALIZON.

La compoſition n'étoit pas mauvaiſe.

LA C. ITALIENNE.

AIR : (*Joconde*).

Deux docteurs de la faculté
De l'hôtel de Bourgogne,
Pour me procurer la ſanté,
Se ſont mis en beſogne:
Ces opérateurs entendus
M'ont donné mainte priſe
De vulnéraires de *Débuts* (**),
Qui m'ont un peu remiſe.

D. ALIZON.

Tout cela eſt fort bon; mais il en eſt de ces ſortes de médicamens comme de ceux des empiriques, qui remettent promptement ſur pied un malade, mais qui ne l'empêchent pas de mourir peu de tems après.

LA C. FRANÇOISE.

Nous voyons bien qu'il nous faut de vos remedes pour nous ſauver.

(*) Les Trois ſpectacles, *comédie nouvelle, françoiſe, compoſée d'une tragédie, d'une comédie & d'une paſtorale.*

(**) *Petite piece qui réuſſit aux italiens.*

AIR : (*Le vin a des charmes puissans*).

Rien, dit-on, ne leur est égal;
Et pour moi je me persuade
Qu'ils emportent toujours le mal.

D. ALIZON, *à part.*

Bien souvent aussi le malade.

(*Haut, faisant l'action de compter de l'argent*).

Vous savez la bonne coutume.

LA C. FRANÇOISE.

Rien n'est plus juste.

(*Elle lui donne une piece d'argent, la C. Italienne en fait autant*).

D. ALIZON, *à la C. Françoise.*

Voici mon ordonnance.

AIR : (*Branle de Mets*).

Un peu de *nouveau comique*,
Dans l'hiver vous sera bon.
Le *Philosophe garçon* (*)
A le fin dans sa boutique:
Mais il faut avec cela
Sept gros de *Séné tragique* (**);
Mais il faut avec cela
Sept gros de *Catilina*.

LA C. FRANÇOISE.

Je suivrai votre conseil.

(*) *C'est une piece qu'on promettoit sous ce nom, & qui fut donnée sous le titre des* Philosophes amoureux.

(**) *C'est une tragédie qu'on ne donne point quoiqu'on la promette depuis long-tems, & que, par plaisanterie, on dit être en sept actes.*

D. ALIZON, *à la C. Italienne.*

Et vous, madame la Comédie Italienne, je vais vous ordonner un régime : abstenez-vous sur toutes choses de mets trop solides ; ils vous gâteroient l'estomac que vous avez très-débile.

LA C. ITALIENNE.

AIR : (*Mathurin mon Compere*).

Je vivrai donc, ma chère,
Au défaut de cela,
De viande fort légère,
D'*Abatis d'opéra* (*).

D. ALIZON.

Vous en pourrez être soulagée ;
Mais, pour guérir à fond votre mal,
Je crois que vous serez obligée
D'aller prendre à la fin l'air natal.

LA C. FRANÇOISE.

AIR : (*Perrette étant dessus l'herbette*).

Ah ! je vois l'Opéra-comique !

D. ALIZON.

Eh, vraiment, c'est notre pratique !
Nous le guérîmes l'an passé.

LA C. FRANÇOISE, *s'en allant.*

Je voudrois qu'il fût asthmatique.

LA C. ITALIENNE, *s'en allant aussi.*

Et moi qu'il eût le cou cassé.

D. ALIZON, *sur le ton du dernier vers.*

Pour être par vous remplacé.

(*) *Parodies.*

SCENE V.

DAME ALIZON, L'OPÉRA-COMIQUE.

L'OPÉRA-COMIQUE.

AIR : (*Çà ne va guère*).

Vous revoyez, ma chère,
Le comique opéra, a, a, a.

D. ALIZON.

Hà, c'eſt vous, mon compère!
Eh, comment vous en va, a, a, a?

L'OPÉRA-COMIQUE.

Hélas!
Çà ne va guère!
Hélas!
Çà ne va pas!

D. ALIZON.

Vraiment il vous ſied bien de vous plaindre, gros & gras comme vous êtes!

L'OPÉRA-COMIQUE.

AIR : (*Je paſſois tranquillement*).

Ah! ne me reprochez point
Ma graſſe encolure;
Vous prenez pour embonpoint
Ce qui n'eſt qu'enflure,
Ce qui n'eſt qu'enflure.

D. ALIZON.

Vous vous portiez ſi bien l'année paſſée, après

avoir pris de nos remèdes. Quelle vie avez-vous donc menée depuis ce tems-là ?

L'OPÉRA-COMIQUE.

Regardez-moi dans l'œil, & vous le verrez.

D. ALIZON.

Effectivement, les apparences sont bien trompeuses.

AIR : (*Voyelles anciennes*).

Je vois dans le blanc de vos yeux
Que votre foie est en souffrance.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Que me dites-vous là, grands dieux !

D. ALIZON.

Dame ! je dis ce que je pense.
Mon cher, vous êtes menacé
D'un mal, qui se termine en i, i, i, i, i, ie.

L'OPÉRA-COMIQUE.

De frayeur je me sens glacé !

D. ALIZON.

Vous couvez une hydropisi, i, i, i, i, i, ie.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Hoimé !

D. ALIZON.

Comment vous êtes-vous mis dans l'état où je vous vois, mon pauvre garçon ?

L'OPÉRA-COMIQUE.

Hélas ! j'attribue tout mon mal à la nourriture que j'ai prise cet hiver à la Foire Saint Germain. *

(*) *On donne des pieces de toutes sortes d'auteurs.*

J'ai mangé chaud, j'ai mangé froid, doux, salé; enfin j'ai pris tout ce qu'on m'a donné.

D. ALIZON.

Quelle intempérance !

L'OPÉRA-COMIQUE.

Cela m'a causé de grandes indigestions, qui m'ont duré jusqu'à l'ouverture de la Foire Saint Laurent.

D. ALIZON.

De quelle maniere vous êtes-vous guéri de ces indigestions ?

L'OPÉRA-COMIQUE.

AIR : (*Je ne suis né, ni Roi, ni Prince*).

J'ai pris certaine médecine,
Faite de *Simples de la Chine* (*).
Elle m'a bien fait, je le sens;
Mais les critiques toujours roides,
Ont dit qu'on avoit mis dedans
Un peu trop de semences froides.

D. ALIZON.

C'est-à-dire, que cela vous a un peu trop rafraîchi.

L'OPÉRA-COMIQUE.

AIR : (*C'est mad'moisell' Manon*).

Mais, pour me réchauffer l'estomac, on me donne
Fort peu de tems après du jus de *Céladon* (**).

(*) La Princesse de la Chine.

(**) Pierrot Céladon, *opéra-comique*.

D. ALIZON.

Ha jarnicoton !
Qu'il eſt bon !
L'ami, comment donc ?
Vous n'êtes pas guéri !

L'OPÉRA-COMIQUE.

Tout Paris s'en étonne.
C'eſt apparemment
Que ce divin médicament
Ne convient nullement
A mon tempérament.

D. ALIZON.

Il n'en faut pas douter.

L'OPÉRA-COMIQUE.

AIR : (*Pendant que nous ſommes*).

Malgré la ſcience
De tous mes docteurs,
Si je n'ai votre aſſiſtance,
Dame Alizon, je me meurs.

D. ALIZON

AIR : (*Je paſſe la nuit & le jour*).

Dans le péril où ſont vos jours,
Il faut d'une *Plante d'Afrique*
Vous faire éprouver le ſecours.
C'eſt une eſpece d'émétique,
Qui d'abord ſon effet fera,
Qui ſur le champ vous guérira.

L'OPÉRA-COMIQUE, *joyeuſement.*

Me guérira !

D. ALIZON.

Vous guérira,
Ou tout-à-coup vous trouſſera.

L'OPÉRA-COMIQUE.

L'alternative eſt conſolante. Comment appelez-vous cette plante-là ?

D. ALIZON.

C'eſt du *Corſaire de Salé* (*).

L'OPÉRA-COMIQUE.

Il faut en eſſayer, (*fouillant dans ſa poche.*) Mais, madame Alizon, j'oublie les formalités.

D. ALIZON.

Bon, vous vous moquez. Je ne veux point de votre argent.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Je vais donc vous payer en monnoie de ſinge, (*à la cantonnade*).

Hola-hé ! mes ſuivans !

AIR : (*Et zon, zon, zon*).

Avancez.... Les voici.
O troupe guillerette !
Venez, donnez ici
Une fête folette :
Et zon, zon, zon,
A la dame Alizette,
Et zon, zon, zon,
A la dame Alizon.

(*) *C'eſt la piece ſuivante.*

SCENE VI & dernière.

DAME ALIZON, L'OPÉRA-COMIQUE, SUIVANS DE L'OPÉRA-COMIQUE.

(*Les ſuivans de l'Opéra-comique forment des danſes gaillardes & groteſques, après leſquelles dame Alizon dit à l'Opéra-comique ce qui ſuit*).

D. ALIZON.

ILS m'ont fort réjouie. Venez : je finis dès ce moment mes audiences, pour aller vous préparer votre remede.

AIR : (*Pinbiberlobinet*).

Allons l'éprouver, mon poulet :
Pinbiberlo, pinbiberlobinet.

L'OPÉRA-COMIQUE.

Oui, je vais riſquer le paquet :
Biberlo, bobulo.

ENSEMBLE, *ſe prenant les mains & danſant.*

Pinbiberlo, bobulo, biberlo,
Pinbiberlobinet.

FIN.

LE

LE CORSAIRE DE SALÉ.

PIÈCE EN UN ACTE.

PAR MM. LE S**. ET D'OR**.

Représentée à la foire Saint-Laurent en 1729.

ACTEURS.

PÉGELIN, corſaire de Salé.

ZAILA, ſa femme.

ISABELLE, Eſpagnole captive, amante de don Juan.

INÈS, ſa ſuivante, amante de Mezzetin.

BALKIS, ſuivante de Zaïla, & femme de Pierrot.

DON JUAN, Seigneur Eſpagnol, amant d'Iſabelle.

MEZZETIN, ſon valet, amant d'Inès.

PIERROT, confident de Pégelin, & mari de Balkis.

CALTAPAN, eſclave d'Oſmin, pirate.

TROUPE D'ESCLAVES DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE, DANSANS.

La ſcène eſt à Salé, dans le jardin de Pégelin.

LE CORSAIRE DE SALÉ.

Le théâtre repréſente un jardin, borné par un port de mer.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, INÈS.

INÈS.

AIR : (*Les pélerins de St. Jacques*).

D'UNE douleur mortelle atteintes,
Cruel deſtin !
Nous frappons l'air de vaines plaintes,
Soir & matin !
Serons-nous donc toujours ici
Dans l'eſclavage ?
C'eſt mourir que de vivre ainſi,
A la fleur de ſon âge.

ISABELLE.

AIR : (*A l'ombre de ce verd boccage*).

Il eſt vrai que le ſort contraire
Nous fait ſentir ſa dureté ;
Tomber dans les fers d'un corſaire,
Languir dans la captivité,
C'eſt une infortune cruelle ;
Cependant ce malheur affreux
Ne fait point encor d'Iſabelle
Le tourment le plus rigoureux.

INÈS.

Depuis trois mois que nous ſommes captives à Salé, nous n'avons point entendu parler de don Juan & de Mezzetin, nos amans.

ISABELLE.

Ne nous flattons plus, ma chère Inès. Ils ſont morts des bleſſures qu'ils ont reçues, en nous défendant contre Pégelin, la nuit que ce corſaire nous enleva ſur le bord de la mer.

AIR : (*Quand je quitterai ma Climène*).

Oui, dans ce combat trop funeſte,
Don Juan, ſans doute, a péri.
Hélas ! nul eſpoir ne me reſte
De revoir un amant ſi chéri !

INÈS.

AIR : (*De la ceinture*).

Croyez-moi, finiſſez le cours
De vos ſoupirs & de vos larmes :
Le ciel aura ſauvé ſes jours ;
Il doit ce miracle à vos charmes.

ISABELLE.

AIR : (*Vous me quittez ! que je suis malheureux !*)

O vain espoir, que j'ai trop écouté,
Sans vous j'aurois fini ma destinée !
Ah ! deviez-vous avoir la cruauté
De prolonger ma vie infortunée ?

SCENE II.

ISABELLE, INÈS, PIERROT.

PIERROT, *à part, dans le lointain.*

AIR : (*Gué, gué, gué, larirette*).

J'AI femme très-joliette ;
Mon cœur en étoit touché,
Laliré ;
Mais d'une jeune folette
Je me suis amouraché,
Laliré :
Gué, gué, gué, larirette !
Gué, gué, gué, laliré !

INÈS, *bas à Isabelle.*

Voici Pierrot, le factotom de Pégelin.

ISABELLE, *bas.*

Que vient-il nous annoncer ?

PIERROT, *les abordant.*

AIR : (*Il faut que je file, file*).

Banniſſez, je vous conjure,
Votre chagrin, mes enfans,

Quoi ! s'attriſter ſans meſure !
Vous moquez-vous donc des gens?
Cela dure, dure, dure,
Cela dure trop long-tems.

ISABELLE, *ſoupirant.*

Ahi !

INÈS.

Nous voudrions bien que cela finît.

PIERROT.

Il ne tient, ma foi, qu'à vous. Mon maître & moi nous nous mettons en quatre pour vous divertir : nous vous donnons tous les jours des fêtes nouvelles, que nous mettons ſur le compte de nos femmes ; & toutes ces galanteries ſont autant de bien perdu.

AIR : (*Faire l'amour la nuit & le jour*).

C'eſt trop vous affliger
D'être chez un corſaire :
Et vous devez ſonger,
Moins à pleurer, qu'à faire
L'amour
La nuit & le jour.

ISABELLE.

Cela eſt bien aiſé à dire.

(*Ici Balkis paroît dans le lointain. Elle écoute le couplet ſuivant, & ſe retire fort agitée.*

PIERROT *à Iſabelle.*

AIR : (*Turlurette : Turluron*).

Vous avez, belle brunette,
Enflammé notre patron ;

Et moi, comme une allumette,
J'ai pris feu pour ce tendron :
(*montrant Inès*).
Pour ce tendron,
Turlurette,
Pour ce tendron,
Turluron.

ISABELLE *à part.*

Pégelin m'aime ! que je suis malheureuse !

INÈS, *à part.*

Pierrot amoureux de moi ! que je suis à plaindre !

ISABELLE, *haut à Pierrot*

AIR : (*Vraiment, ma commère, voire*).

J'aurois des charmes pour lui !

PIERROT, *à Isabelle.*

Oui-dà, ma commère, oui.

INÈS, *à Pierrot.*

Vous m'aimez ! Le puis-je croire ?

PIERROT, *à Inès.*

Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

ISABELLE.

Voilà le comble de mon infortune !

INÈS.

Il ne nous manquoit plus que cela.

ISABELLE.

AIR : (*N'y a pas d'mal à ça*).

Toujours de tendresse
Il me parlera !

INÈS.

Et Pierrot sans cesse
Me tourmentera.

PIERROT.

N'y a pas d'mal à çà. *bis.*

ISABELLE.

AIR : (*J'étois perdue*, ou, *Un petit moment plus tard*).

Pégelin (quelle indignité !)
Donne une rivale
A Zaïla, dont la beauté
Paroît sans égale !

PIERROT.

Oui, mais il trouve qu'elle a
Un grand défaut, madame.

ISABELLE.

Quel défaut a Zaïla ?

PIERROT.

Elle est.... elle est sa femme.

INÈS, *à Pierrot.*

AIR : (*Adieu, ma chère maîtresse*).

Votre Balkis est si belle ;
Comment donc ! est-ce qu'il faut
Luid evenir infidelle ?

PIERROT.

Elle a le même défaut.

ISABELLE.

Vous n'êtes que des inconstans.

PIERROT.

AIR : (*Changement pique l'appétit*).

Bon ! c'est ainsi que va le monde ;

On court de la brune à la blonde.
Ne savez-vous pas bien qu'on dit,
Changement pique l'appétit ?

INÈS.

Ah ! les vilains hommes !

PIERROT, *à Isabelle.*

AIR : (*Je n'en veux pas davantage*).

De mon amoureux message
Que dirai-je à Pégelin ?

ISABELLE.

Dites-lui qu'il soit plus sage,
Qu'il renonce à son dessein.

PIERROT.

Il veut tout mettre en usage
Pour devenir votre mignon.

ISABELLE.

Hé, non, non, non.
Je n'en veux pas davantage.

(*Elle se retire*).

PIERROT, *retenant Inès, qui veut suivre sa maîtresse.*

AIR : (*Non, je ne veux pas rire*).

Vous, mon trognon, traitez-moi mieux ; *bis.*
Flattez d'un souris gracieux
Mon douloureux martyre.

INÈS, *se défendant.*

Non, je ne veux pas rire !
Non, non, je ne veux pas rire,
Moi !
Non, non, je ne veux pas rire !

(*Elle s'échappe de ses mains & s'enfuit*).

SCENE III.

PIERROT, *seul.*

QU'ELLES sont revêches ! Nous voilà bien éloignés de notre compte.

AIR : (*Puis la barbe en fume*).

Pour un objet plein d'attraits
Notre cœur s'allume ;
Et souvent en vains souhaits
Son feu se consume :
Puis la barbe en fume après,
Puis la barbe en fume.

SCENE IV.

PIERROT, PÉGELIN.

PÉGELIN.

AIR : (*Apprends-moi, cher amant*).

HÉ bien, Pierrot, quelle nouvelle?
Que t'a dit l'objet de mes vœux?
Apprends-moi si mes feux
Déplairont,
Trouveront
Une rebelle ;
Apprends-moi si mes feux
Auront un sort heureux.

PIERROT.

Je n'en sais rien. Vous en allez juger par ce

que je vais vous dire. En entrant dans ce jardin, j'y rencontre votre belle captive. Voilà comme je lui parle.

AIR : (*Non, ce me dit-elle, non*).

Vos beaux yeux, de mon patron
Font un infidelle;
Approuvez-vous, mon bouchon,
Son ardeur nouvelle?
Non,
Non, ce me dit-elle, non,
Hé, non, ce me dit-elle.

PÉGELIN

Elle est bien fière !

PIERROT.

AIR : (*J'ai fait souvent résonner ma musette*).

La jeune Inès m'a fait aussi connoître,
Que je poussois d'inutiles soupirs;
Nous n'avons donc tous les deux, mon cher maître,
Qu'à rengaîner nos amoureux desirs.

PÉGELIN.

Vous lâchez bien-tôt prise, monsieur Pierrot. Je ne vous ressemble pas.

AIR : (*Je laisse à la fortune matelots, galions*).

Quand je donne la chasse
A quelque bâtiment,
Jamais je ne me lasse,
Je le suis vivement.
Sa résistance est vaine :
Quelque détour qu'il prenne,

Je suis si bon voilier,
Que jamais il n'échappe;
Et lorsque je l'attrape,
Je fais peu de quartier.

PIERROT.

Oh doucement, s'il vous plaît, Seigneur Pégelin ! nous ne sommes point ici en pleine mer. Vous ne pouvez agir en corsaire. Vous avez de grandes mesures à garder avec Zaïla.

PÉGELIN.

Tu as raison.

PIERROT.

Songez qu'elle est fille du bacha de cette ville. S'il venoit à savoir que vous courtisez une esclave au préjudice de votre épouse, il n'entendroit point de raillerie là-dessus.

PÉGELIN.

Cela est vrai. La politique veut que je le ménage. Mais je crains moins de l'irriter, que de causer du chagrin à Zaïla, dont je suis tendrement aimé.

PIERROT.

Je crains aussi de me brouiller avec Balkis.

PÉGELIN.

AIR : (*Attendez-moi sous l'orme*).

Elle règne en mon ame,
Malgré mes nouveaux feux.

PIERROT.

J'aime toujours ma femme,
Quoiqu'ailleurs amoureux.

PÉGELIN.

Je vois mon injuſtice,
Je blâme mon ardeur.

PIERROT

Je maudis le caprice
Qui débauche mon cœur.

PÉGELIN.

J'ai combattu juſqu'à ce jour mes ſentimens pour Iſabelle; mais je n'ai pu les vaincre.

PIERROT.

J'ai voulu auſſi me tenir ferme dans mon devoir; mais le pied m'a gliſſé.

PÉGELIN.

Hé bien, mon ami, ſuivons donc notre penchant, puiſque nous ne pouvons le vaincre. Prenons garde ſeulement que nos femmes ne s'en apperçoivent.

PIERROT.

Et, mordi! ce n'eſt pas là le plus difficile.

PÉGELIN.

Quoi donc?

PIERROT.

AIR: (*Vous qui vous moquez par vos ris*).

Les ſoins de deux fripons d'époux
Effarouchent nos belles.
J'ai preſſenti, par leur courroux,
Que ces filles cruelles
Nous obligeront malgré nous
A demeurer fidelles.

PÉGELIN.

J'en juge tout autrement, moi. Leur fierté n'eſt qu'une manœuvre. Elles doivent s'applaudir en ſecret du ſacrifice que nous leur faiſons de deux aimables femmes.

AIR : (*Et vogue la galère*).

Le vent n'eſt point contraire,
Il faut nous embarquer :
D'arriver à Cythère
Nous ne pouvons manquer.

TOUS DEUX.

Et vogue la galère,
Tant qu'elle, tant qu'elle,
Et vogue la galère,
Tant qu'elle pourra voguer.

PIERROT.

Paix ! paix ! voilà Zaïla & Balkis. Jouons bien notre rôle.

SCENE V.

PÉGELIN, PIERROT, ZAILA, BALKIS.

PÉGELIN, *abordant Zaïla.*

AIR : (*Un de nos bergers l'autre jour*).

AH ! que ces appas ſont brillans !
Quand je vois Zaïla, je ſens
Croître mes feux pour elle.

ZAILA.

Sans mentir, des maris galans
Vous êtes le modèle.

PIERROT, *à Balkis.*

AIR : (*Des fraiſes*).

Vous le dirai-je à mon tour,
Epouſe ragoûtante ?
Je m'apperçois chaque jour,
Que pour vous mon tendre amour
Augmente, augmente, augmente.

BALKIS, *à Zaïla.*

L'entendez-vous, madame ?

ZAILA.

C'eſt le ſinge de Pégelin.

BALKIS, *à Pierrot.*

AIR : (*C'eſt fort bien fait à vous*).

Lorſque, par politique,
En termes ſi doux,
Votre bouche s'explique,
C'eſt fort bien fait à vous ;
Mais lorſqu'à ce langage,
Loin d'ajouter foi,
Je vous crois volage,
C'eſt fort bien fait à moi.

PIERROT, *à part.*

Ahi ! ahi !

ZAILA, *à Balkis.*

AIR : (*Ma raiſon s'en va bon train*).

Non, non, Balkis : nos époux
Ne reſpirent que pour nous.

Tous deux chaque jour,
Nous donnent d'amour
Quelque marque nouvelle;
Sur-tout depuis qu'en ce séjour
On retient Isabelle,
Lonla,
On retient Isabelle.

PÉGELIN.

AIR : (*Il est vrai que j'aime en deux lieux*).

Zaïla, comment pouvez-vous
Soupçonner ma constance?
A vos yeux, comme à votre époux,
Vous faites une offense.

ZAILA, *souriant.*

Cela est bien injuste!

PIERROT, *à Balkis.*

AIR : (*Ha! qui vous a, qui vous a, qui vous a*).

Je reconnois là les coups
De langues envenimées.
Qui vous a dit que de nous
Ces captives sont aimées?
Ha! qui vous a, qui vous a, qui vous a,
Qui vous a si bien informées?

BALKIS.

Oh! nous avons de bons yeux!

ZAILA, *à Pégelin.*

AIR : (*C'est la pure vérité*).

Isabelle a fait, dit-on,
Un amant de son patron.

PÉGELIN.

Ce n'est qu'une médisance.

ZAILA.

ZAILA.

Vous voulez donc que je penſe
Que cette rare beauté
Sur vous n'a point de puiſſance?

PÉGELIN.

C'eſt la pure verité.

BALKIS, *à Pierrot.*

AIR : (*Je ne m'en ſouci' guere!*)

Inès a ſu vous plaire.

PIERROT.

Vous ſeule m'êtes chere.

BALKIS.

Vous courez ſes appas.

PIERROT.

Ha! je ne m'en ſouci' guere!

BALKIS.

Vous courez ſes appas.

PIERROT.

Non, je ne m'en ſouci' pas.

ZAILA.

Nous ſommes ravies d'être déſabuſées.

BALKIS.

Nous avions tort d'être jalouſes.

ZAILA.

Puiſque vous n'aimez point ces Eſclaves Eſpagnoles, vous nous accorderez, ſans peine, ce que nous avons à vous demander.

PÉGELIN

Que ſouhaitez-vous?

ZAILA.

AIR : (*Philis le long de la prairie*).

Envoyez, s'il vous plaît, ces belles,
Au roi de Maroc dès ce jour.
Faites lui par-là votre cour.

BALKIS.

En un mot, défaites-nous d'elles.

ZAILA.

Prouvez votre fidélité.

BALKIS.

Rendez-nous la tranquillité.

PÉGELIN, *troublé.*

Mais, madame, vous me propoſez-là une choſe à laquelle je ne m'attendois pas.

ZAILA.

Je le vois bien.

PIERROT, *à Balkis.*

Vous nous mettez dans un grand embarras.

BALKIS.

C'eſt ce qu'il me ſemble.

PÉGELIN.

Iſabelle eſt une fille de qualité, voulez-vous que je l'arrache pour jamais à d'illuſtres parens, qui ſont, ſans doute, en chemin pour la venir racheter ?

ZAILA.

Ils ne font pas grande diligence.

PÉGELIN.

AIR: (*Va-t-en voir s'ils viennent*).

Loin de nous, apparemment,
Les vents les retiennent.

PIERROT.

Nous les verrons sûrement,
Arriver inceſſamment.

BALKIS, *à Pierrot.*

Va-t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

ZAILA, *à Pégelin.*

Vous faites ce que vous pouvez pour garder votre proie.

AIR : (*La troupe italienne, faridondaine, partira*).

Mais comptez que votre Hélene
Aujourd'hui pour jamais de vous s'éloignera.

BALKIS, *à Pierrot.*

Ta petite Sirène,
Faridondaine,
Et lonlanla;
Ta petite Sirène,
Faridondaine,
Partira.

ZAILA, *à Pierrot.*

Pierrot, allez les chercher tout-à-l'heure, & que Pégelin les diſpoſe devant moi à leur départ.

PÉGELIN, *ému.*

Non. Vous m'en diſpenſerez. Contentez-vous

de la complaisance que j'ai de suivre vos volontés. Voici vos victimes qui viennent d'elles-mêmes au-devant de vos coups. Je ne veux pas leur annoncer l'injustice que vous m'obligez de leur faire.

PIERROT.

Les pauvres filles !

ZAILA, *à Pégelin.*

Ah ! traître !

AIR : (*Tes beaux yeux, ma Nicole*).

Il ne t'est plus possible
De cacher ton ardeur.

PÉGELIN.

Ne puis-je être sensible
A leur cruel malheur !

BALKIS, *à Pierrot.*

Ah ! je vois ta foiblesse !

PIERROT.

O ma chere moitié !
Vous prenez pour tendresse
Ce qui n'est que pitié.

(*Pégelin se retire*).

SCENE VI.

ZAILA, BALKIS, PIERROT, ISABELLE, INÈS.

PIERROT, *s'en allant, bas à Isabelle & Inès.*

EH, mes enfans, Zaïla veut vous envoyer à la cour de Maroc; tâchez de la fléchir!

ISABELLE, *à part.*

Juste Ciel!

INÈS.

Ah! nous sommes perdues!

ISABELLE, *à Zaïla.*

AIR: (*Contre un engagement*).

Quelle menace, ô dieux!
Ma frayeur est mortelle!
La fortune en ces lieux,
M'étoit assez cruelle:
Zaïla voudra-t-elle,
Mépriſant ma douleur,
De la triſte Isabelle
Achever le malheur?

ZAÏLA.

AIR: (*De quoi vous plaignez-vous?*)

De quoi vous plaignez-vous?
Belle, quand on veut vous faire
Un deſtin, qui, chez nous,
Rend bien des cœurs jaloux?
L'amour d'un grand roi, ma chere,

Vous paroîtroit-il moins doux
Que celui d'un corsaire ?
De quoi vous plaignez-vous ?

ISABELLE.

AIR : (*Dans un couvent bien heureux*).

A ce jaloux mouvement,
Je vois toute l'injustice
De votre amoureux caprice.
Je n'ai point ici d'amant ;
Et s'il faut que je m'explique,
Sans excepter votre roi,
Sachez que toute l'Afrique
N'en sauroit avoir pour moi.

ZAILA.

Quelle fierté !

BALKIS, *à Inès.*

Pour vous, belle Inès, vous ne ferez pas si difficile.

AIR : (*Belle diguedon*).

Vous paroissez fort humaine,
Belle diguedi, diguedon, dondaine.

INÈS.

Est-il vrai ? Mais vous me prenez donc,
Ma belle diguedi, ma belle diguedon,
Pour une esclave africaine ?
Belle diguedi, diguedon, dondaine.

ZAILA, *à Isabelle.*

Je ne me laisse point éblouir par ces belles apparences de vertu. Je pénètre le véritable sujet de votre douleur.

AIR : (*Quand il faut quitter ce que l'on aime*).

Quand il faut quitter ce que l'on aime,
Le cœur ne peut y consentir.
Votre ingrat n'est pas de même,
Puisqu'il vous laisse partir.

ISABELLE.

AIR : (*Badinez, mais restez-en là*).

Ne m'outragez point, je vous prie;
Et mettez à la raillerie
De justes bornes, Zaïla :
Badinez, badinez, mais restez-en là.

ZAILA.

AIR : (*Baise-moi donc, me disoit Blaise*).

Très-volontiers. Mais, Isabelle,
Partez, partez.

ISABELLE.

Ah ! laissez-nous, cruelle,
Encor quelques jours en ces lieux !

ZAILA, *s'en allant.*

Vous n'y ferez pas davantage.

INÈS.

Parlez pour nous !

BALKIS, *s'en allant.*

J'aimerois mieux
Faire tous les frais du voyage.

SCENE VII.

ISABELLE, INÈS.

ISABELLE.

AIR : (*Je ne suis pas si diable*).

Ah! c'en est trop, barbare!
Un injuste désespoir
De mon ame s'empare!
Je brave ton pouvoir.
Je vais fuir l'infamie,
Et sortir de prison,
En terminant ma vie
Par le poison.

INÈS.

Dieux! quel dessein!

ISABELLE.

Je sais où Pégelin cache le poison qu'il porte dans ses courses, pour éviter l'esclavage : Je veux m'en servir.

AIR : (*Bouchez, naïades, vos fontaines*).

Que ne puis-je, amante éperdue,
Don Juan, périr à ta vue!
Ah! du moins, en perdant l'espoir
De posséder ton Isabelle,
Cher amant, tu pourrois la voir
Au tombeau descendre fidelle.

INÈS, *déclamant.*

Puiſque vous lui donnez cette preuve d'amour,
Je veux à Mezzetin la donner à mon tour.
Oui, madame, avec vous je vais ceſſer de vivre.

ISABELLE, *déclamant auſſi.*

Non, non. Je te défends, chère Inès, de me ſuivre.
J'ai beſoin de tes jours. Bientôt après ma mort,
Don Juan paroîtra peut-être dans ce port.
Si tu reſtes ici, de ſa tendre Iſabelle
Tu lui raconteras l'aventure cruelle.
De mon enlévement peins-lui bien les horreurs;
L'amour de Pégelin, & toutes mes terreurs.
Dis-lui de quel malheur me voyant menacée,
Je n'en ai pu ſouffrir l'effroyable penſée;
Et que j'ai cru devoir préférer le trépas
Aux infames honneurs prédits à mes appas.

INÈS.

Madame, je ne puis vous rendre ce ſervice.
Sachez que je médite un pareil ſacrifice:
Je veux qu'une ſuivante, en fait de chaſteté,
Faſſe l'étonnement de la poſtérité.

(*Iſabelle ſe retire*).

SCENE VIII.

INÈS, *seule.*

Toujours déclamant.

OUI, courons au poison; j'en veux prendre une dose...
Mais quelle horreur secrette à mon dessein s'oppose!...
Quel frisson me saisit!... Craindrois-je le trépas!
Il n'en faut point douter, la peur retient mes pas.
Allons, ayons du cœur. A la fleur de mon âge
Mourons, pour prévenir dans ce climat sauvage
Les malheurs attachés au sexe féminin....
Mais je balance encor!.... Pardon, cher Mezzetin,
Si, malgré le beau feu dont pour toi mon cœur brûle,
Je ne vais qu'en tremblant avaler la pilule.

(*Elle s'en va*).

SCENE IX.

PÉGELIN, PIERROT.

PIERROT.

AIR : (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).

PATRON, je suis instruit de cette circonstance:
Nos belles à partir ont de la répugnance.

PÉGELIN.

Tu peux juger par-là si ces objets chéris
Pour leurs nouveaux galans ont conçu du mépris.

PIERROT.

Oui, je crois que nous avons bonne part à leur chagrin : mais, ſi nous les perdons, voilà une belle avance !

PÉGELIN.

Non, non, Pierrot, elles ne partiront point. J'ai imaginé un bon moyen de les retenir, ſans que nos femmes puiſſent s'y oppoſer.

PIERROT.

Quel moyen donc ?

PÉGELIN.

Je vais de ce pas engager un renégat eſpagnol de mes amis, à me venir dire devant Zaïla, qu'il eſt frère d'Iſabelle.

PIERROT.

Hé bien ?

PÉGELIN.

Il dira qu'il venoit pour la racheter ; mais qu'il a fait naufrage, & perdu tous ſes effets ; & qu'il me prie de garder ſa ſœur juſqu'à ce qu'il ait rapporté d'Eſpagne, où il retourne, le prix de la rançon d'Iſabelle & de ſa ſuivante.

PIERROT.

Jarnonbille, que cela eſt bien trouvé !

PÉGELIN.

AIR : (*Vivons pour ces fillettes*).

Nous allons avoir tout le tems
De courtiſer ces beaux enfans.

PIERROT.

Oui, mais il faut en fines gens
Cacher nos amourettes.
Vivons pour ces fillettes,
Vivons,
Vivons pour ces fillettes.

(*Pégelin s'en va*).

SCENE X.

PIERROT, *seul.*

Nos argus vont nous éclairer de près.

AIR : (*Ma pinte & ma mie, ô gué*).

Femme qui guette un mari,
Joue un mauvais rôle ;
Elle fait charivari,
Ce n'eſt qu'une folle :
Ma foi, tous ſes ſoins jaloux
Des fredaines d'un époux
Sont la rocambole,
O gué !
Sont la rocambole.

Mais je ne ſais ſi le patron a penſé à une choſe qui me vient dans l'eſprit. Nos Dulcinées, en voyant cet eſpagnol, le prétendu frère d'Iſabelle, le déſavoueront & notre fourberie ſera découverte..... Mais non. Comme elles nous aiment, ſans doute elles entreront volontiers dans notre

manigance. Il ne faut seulement que les prévenir là-dessus..... Ho-ho! à qui en veulent ces deux hommes-ci!

SCENE XI.

PIERROT, DON JUAN, MEZZETIN.

DON JUAN, *à Pierrot.*

Où est le seigneur Pégelin?

PIERROT.

Il vient de sortir : mais vous parlez à un autre lui-même. Qu'y-a-t-il pour votre service?

DON JUAN.

AIR : (*Que dieu béniſſe la beſogne*).

N'avez-vous pas, dites-le nous,
Deux jeunes captives chez vous?
L'une que l'on nomme Iſabelle,

MEZZETIN.

Et l'autre qu'Inès on appelle!

PIERROT.

Cela se pourroit. Quel intérêt y prenez-vous?

DON JUAN.

AIR : (*A la façon de Barbari*).

Vous voyez en nous des amans,
Qui pour leur délivrance,
Ont osé des flots & des vents
Braver la violence.

PIERROT, *à part.*

Ouf!

MEZZETIN.

Nous venons prier le patron,
La faridondaine, la faridondon,
De nous les remettre aujourd'hui.

PIERROT, *faisant l'action de compter de l'argent.*

Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

DON JUAN.

Nous comptons bien payer leur rançon.

PIERROT, *à part, se grattant l'oreille.*

Ah! quel contre-tems!

MEZZETIN.

Peut-on les voir?

PIERROT.

Oui-dà. Je vais vous les envoyer. (*A part, s'en allant*). Courons chercher mon maître, pour l'avertir de tout ce qui se passe.

SCENE XII.

DON JUAN, MEZZETIN.

DON JUAN.

QUE nous sommes heureux, Mezzetin?

MEZZETIN.

Oui vraiment, nous sommes bien heureux

d'être réchappés des bleſſures cruelles que nous reçûmes, en défendant nos maîtreſſes; & d'avoir réſiſté aux tempêtes, aux fatigues & à tous les maux que nous avons eſſuyés, en parcourant les côtes d'Afrique.

DON JUAN.

AIR : (*Ah! que j'étois inſenſée*).

Oublions toutes nos peines;
Nous allons, dans ce ſéjour,
Des objets de notre amour
Aujourd'hui briſer les chaînes,
Et faire aux triſtes ſoupirs
Succéder les doux plaiſirs.

SCENE XIII.

DON JUAN, MEZZETIN, ISABELLE, INÈS.

DON JUAN, *avec tranſport.*

AIR : (*d'Amadis*).

EST-CE vous, charmante Iſabelle ?

ISABELLE, *triſtement.*

Eſt-ce vous, don Juan, que je voi ?

MEZZETIN, *à Inès.*

Eſt-ce vous, chère tourterelle ?

INÈS, *triſtement.*

Mezzetin, cher amant, eſt-ce toi ?

DON JUAN.

AIR : (*Berger, prends soin de mon troupeau*).

C'eſt votre don Juan, c'eſt lui,
C'eſt lui qui s'offre à votre vue.
Il n'a découvert qu'aujourd'hui
Qu'ici vous étiez retenue.....
Mais vous ſemblez dans ce moment
Revoir à regret votre amant.

ISABELLE, *pleurant.*

Hélas !

INÈS.

Ahi !

MEZZETIN, *à Inès.*

Qu'avez-vous donc ?

DON JUAN, *à Iſabelle.*

AIR : (*Belle & charmante brune, pour qui je meurs*).

Quel chagrin vous dévore !
Pourquoi ces pleurs ?
Je ne ſais point encore
Tous mes malheurs ;
Ne me les cachez point.

ISABELLE.

Ah ! je me meurs !

DON JUAN.

Qu'entends-je ! Madame, expliquez-vous.

INÈS.

On alloit nous faire partir pour la cour de Maroc.

AIR : (*Depuis que j'ai vu Nanette*).

C'eſt la femme du corſaire,
La jalouſe Zaïla,

Qui,

Qui, pour de nous se défaire,
Vouloit nous envoyer là.

ISABELLE.

Cette menace effroyable
A confondu ma raison;
Et dans un transport coupable,
M'a fait prendre du poison.

DON JUAN.

O ciel!

INÈS, *à Mezzetin.*

J'en ai pris aussi, mon enfant.

MEZZETIN.

Ah! misérables, qu'avez-vous fait! (*Il crie à la cantonnade*). Au secours! au secours!

SCENE XIV.

ISABELLE, DON JUAN, INÈS, MEZZETIN, ZAILA, BALKIS.

BALKIS, *accourant.*

Qu'y-a-t-il donc?

INÈS, *montrant Zaïla.*

Vous voyez l'auteur de notre perte.

ZAILA.

Qui sont ces deux cavaliers?

MEZZETIN.

Madame, nous venions pour racheter ces deux captives.

DON JUAN.

AIR : (*Où êtes-vous, Birène mon ami?*)

A leurs appas l'amour soumit nos cœurs,
Et nous devions unir nos destinées ;
Mais vous avez tant fait, par vos rigueurs,
Que toutes deux se sont empoisonnées.

ZAILA, *surprise.*

Que dites-vous ?

BALKIS.

O dieux ! Eh, mes pauvres enfans, où avez-vous pris ce poison ?

INÈS.

Dans une bouteille qui étoit sur des tablettes dans le cabinet du seigneur Pégelin.

BALKIS, *riant.*

Ha, ha, ha !

AIR : (*Quand le péril est agréable*).

Oh ! vous n'en ferez point malades ;
Allez, rassurez vos esprits :
Le poison que vous avez pris,
Est de l'eau des Barbades.

DON JUAN.

Ah, vous me rendez la vie !

MEZZETIN.

Quelle joie !

ISABELLE.

Je respire.

INÈS.

Je ne suis donc plus fâchée d'en avoir avalé un bon verre.

ZAILA.

Le ciel en soit loué.

SCENE XV.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, CALTAPAN, portant un écrin.

CALTAPAN, *à Zaïla.*

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

Je viens, madame, en diligence,
Trouver le seigneur Pégelin.
Vous voulez bien qu'en son absence,
Je vous remette cet écrin.

ZAILA.

Qu'est-ce que c'est ?

CALTAPAN.

Ce sont vingt-cinq mille écus en pierreries, que lui envoie le pirate Osmin, pour sa part de la dernière prise qu'ils ont faite ensemble.

ZAILA.

Cela suffit.

(*Caltapan s'en va*).

SCENE XVI.

ISABELLE, DON JUAN, ZAILA, BALKIS, INÈS, MEZZETIN.

ZAILA, *à Isabelle.*

AIR : (*On dit qu'amour eſt ſi charmant*).

JE vous ai fait injuſtement,
Ma chère, un mauvais traitement.
Pardonnez mon aveuglement :
Vous ſavez par vous-même,
Que l'on écoute rarement
La raiſon quand on aime.

ISABELLE, *embraſſant Zaïla.*

AIR : (*Qu'on a de peine quand on n'a pas*).

Je vous pardonne
Votre rigueur.

BALKIS, *à Inès.*

Et vous, ma mignonne ?

INÈS, *l'embraſſant.*

De tout mon cœur.

DON JUAN, *à Iſabelle.*

AIR : (*Le cabaret eſt mon réduit*).

Qu'il m'eſt doux de finir les maux
De l'objet que mon ame adore !

SCENE XVII.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, PÉGELIN, PIERROT.

PÉGELIN, *à Pierrot dans le lointain, continuant l'air commencé.*

LAISSE faire. Nos rivaux
Ne les tiennent pas encore,
Ne les tiennent pas (*3 fois*) encore.

BALKIS, *à don Juan.*

Voici le seigneur Pégelin.

DON JUAN, *abordant Pégelin.*

Seigneur patron, nous venons racheter ces deux dames.

PÉGELIN.

Soyez les bien venus.

MEZZETIN.

AIR : (*C'est à boire qu'il nous faut*).

Dites-nous en galant homme,
Ce que cette prise vaut.

PÉGELIN.

Vingt mille écus c'est la somme.

TOUS, *criant.*

Ho!

MEZZETIN.

Vous mettez le prix trop haut.

PIERROT.

C'est la somme, somme, somme,
C'est la somme qu'il nous faut.

DON JUAN.

Comment !

INÈS.

L'arabe !

MEZZETIN.

Le juif !

ISABELLE.

Quelle dureté !

ZAILA, *bas à Balkis.*

Tu vois son dessein.

BALKIS.

Ah ! le coquin !

DON JUAN, *à Pégelin.*

AIR : (*Morguienne de vous.*)

Vous en rabattrez.

PÉGELIN.

Pas une pistole.

ISABELLE, *à Pégelin.*

Mais considérez.....

PIERROT, *l'interrompant.*

Pas même une obole.

MEZZETIN.

Morguienne de vous !
Quel homme ! quel homme !

INÈS.

Morguienne de vous !
Quel homme êtes vous !

DON JUAN.

Je n'ai pas apporté, à beaucoup près, l'argent que vous demandez.

PIERROT.

Hé bien, retournez le chercher.

PÉGELIN, *s'en allant.*

Jusqu'au revoir. Serviteur.

PIERROT, *suivant Pégelin.*

Votre valet.

ZAILA, *à don Juan.*

Tenez.

(*Elle lui donne l'écrin, pendant que Pégelin s'en va, & lui parle à l'oreille*).

DON JUAN, *appelant Pégelin.*

Seigneur Pégelin, un mot.

PÉGELIN, *revenant.*

Qu'y a-t-il?

DON JUAN.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Sauvez-nous un ſecond voyage.
Pour vos ſoixante mille francs,
(*Lui préſentant l'écrin*).
Recevez tous ces diamans.
Ils valent davantage.

PÉGELIN, *ouvrant l'écrin.*

Voyons.

ZAILA, *à Pégelin.*

En êtes-vous content?

PÉGELIN, *héſitant.*

Hé mais....

ZAILA.

Quoi, mais ?

PÉGELIN.

Mais oui, je vois à peu près ce qu'il me faut.

BALKIS, *à Pégelin.*

Allez, faite grace du reſte.

ZAILA, *aux quatre amans.*

Partez, mes enfans, vous êtes libres. Vous pouvez dès ce moment prendre la route d'Eſpagne.

INÈS.

Nous l'aimons mieux que celle de Maroc.

BALKIS.

AIR : (*Embarquez-vous, meſdames*).

Embarquez-vous, mes belles ;
Et toujours puiſſiez-vous
Voir des amans fidelles
Dans vos heureux époux.

ISABELLE, *baiſant la main de Zaïla.*

O noble cœur !

DON JUAN, *baiſant auſſi la main de Zaïla.*

Je vous dois mon bonheur.

MEZZETIN.

Partons d'ici.

INÈS, *faiſant la révérence à Zaïla.*

Madame, grand merci.

(*Les quatre amans s'en vont*).

SCENE XVIII.

ZAILA, PÉGELIN, BALKIS, PIERROT.

PÉGELIN, *bas à Pierrot.*

J'ENRAGE!

PIERROT, *bas à Pégelin.*

Encore faut-il enrager tout bas.

ZAILA.

AIR : (*Ha! qu'il y va gaîment*).

Isabelle avec son amant,
Ha! qu'elle y va gaîment!
Ils vont tous deux, dans ce moment,
De ces lieux faire retraite.

BALKIS.

Ha! qu'elle y va, sa soubrette,
Ha! qu'elle y va gaîment!

PÉGELIN, *d'un ris forcé.*

AIR : (*Adieu paniers*).

Ha! que vous êtes satisfaites!

PIERROT.

Vous ne nous chicanerez plus.

BALKIS.

Vous voilà tous deux bien camus :
Adieu paniers, vendanges sont faites.

AIR : (*Michaut en faisant l'amour*).

Votre générosité,
Patron, nous a charmées.

ZAILA.

Vous mettez en liberté
Deux captives aimées.

BALKIS.

Et sans leur faire payer
Seulement une maille.

PÉGELIN.

Vous voulez vous égayer.

PIERROT.

Oui, ma foi, l'on nous raille.

PÉGELIN.

AIR : (*Comme un coucou, &c*).

Eh, pourquoi ces plaisanteries?

ZAILA.

C'est, mon ami, que cet écrin,
Où sont ces belles pierreries,
Vous est envoyé par Osmin.

PÉGELIN.

Je vous entends. Ah, traîtresse! Votre indiscrette jalousie me prive d'une rançon.....

ZAILA, *l'interrompant.*

Point de reproches, je vous prie. Pouvois-je mieux employer vos diamans qu'à payer votre rançon!

PÉGELIN.

Qu'est ce à dire, ma rançon?

ZAILA.

AIR : (*Le beau berger Tircis*).

De votre liberté
Vous n'aviez plus l'usage;

Chez une ingrate beauté,
Votre cœur, époux volage,
Etoit en esclavage;
Et je l'ai racheté.

PÉGELIN.

O trop généreuse Zaïla! Que vous me faites bien sentir mon injustice!

ZAILA.

Oui, je devrois vous haïr.

AIR : (*Pour faire honneur à la noce*).

Est-ce là ce mari tendre,
Qui juroit de n'aimer que moi?
Son cœur, au mépris de sa foi,
S'est lâchement laissé surprendre.
Est-ce là ce mari tendre,
Qui ne vouloit aimer que moi?

PÉGELIN.

Ah! c'en est fait, mon éblouissement est passé.

AIR : (*Nous sommes demi-douzaine*).

De cette ardeur passagère
Cessez de vous souvenir.

ZAILA, *à part.*

Contre lui ma colère
Ne sauroit plus tenir.

PÉGELIN.

Le seul regret d'avoir pu vous déplaire
Suffit pour me punir:
Le seul regret d'avoir pu vous déplaire,
Répond de l'avenir.

BALKIS, *à Pierrot.*

AIR : (*Mon voisin a pris son orgue*).

Tu voulois tricher, infame !

PIERROT, *lui tendant la main.*

Touche-là, faisons la paix.
Je ne courtiserai jamais
Que ma petite femme,
Et je n'aurai plus déformais
De desir polygame.

PÉGELIN, *se jetant aux genoux de sa femme.*

AIR : (*Je ferai mon devoir*)

Pardonnez donc à votre époux.

ZAILA, *le relevant.*

Je n'ai plus de courroux. *bis.*

PÉGELIN.

Quelle bonté ! Vous m'allez voir
Rentrer dans mon devoir. *bis.*

PIERROT, *se jetant aussi aux pieds de Balkis.*

AIR : (*Quand la bergère vient des champs*).

Et ton Pierrot se met aussi
A ta merci,
Mon doux souci.

BALKIS, *le relevant.*

Inès a borné tes plaisirs :
Va, je suis bonne,
Je te pardonne
De vains desirs.

PÉGELIN.

Pour célébrer notre raccommodement, voici fort à propos les danseurs qui ont coutume tous les soirs de nous divertir.

ZAILA.

A préſent que nos belles Eſpagnoles ne ſont plus ici,

AIR : (*O reguingué ! ô lonlanla*) !

Vous donnerez à Zaïla
Rarement de ces fêtes-là,
O reguingué ! ô lonlanla !

PÉGELIN.

Allez, méchante que vous êtes,
Vous ne manquerez pas de fêtes.

BALKIS, *à Pierrot & à Pégelin.*

AIR : { *C'eſt à toi mon camarade,*
A qui je livre l'aſſaut.

Tant à moi qu'à ma patronne,
Pour nous prouver votre amour ;
Il faut que l'on nous en donne,
Donne, donne,
Il faut que l'on nous en donne,
Chaque jour.

PIERROT.

Vous ſerez ſatisfaites.

SCENE XIX & dernière.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, TROUPE D'ESCLAVES DE L'UN ET DE L'AUTRE SEXE, DANSANS.

FIN.

LES COUPLETS EN PROCÈS.

PROLOGUE.

PAR MM. LE S**. ET D'OR**.

Représentée à la Foire Saint-Laurent en 1730.

ACTEURS.

LE PRÉSIDENT.
QUATRE CONSEILLERS.
UN GREFFIER.
Me. GOUFFIN, avocat des nouveaux couplets.
Me. GROSSEL, avocat des vieux couplets, Pierrot.
Me. BABILLARY, avocat de l'auteur de Calisthène.

LE MENUET, } Couplets nouveaux chantans & danſans.
LA MUSETTE, }

LE COTILLON, }
LA CONTRE-DANSE, } Couplets nouveaux danſans.
LE TAMBOURIN, }
LA LOURE, }

FLON-FLON, } Vieux couplets chantans.
LA COMMÈRE VOIRE, }

LE MITRON DE GONESSE, }
MAROTTE MIGNONNE, }
PIERRE BAGNOLET, } Vieux couplets danſans.
LA BELLE DIGUEDON, }
LE TRAQUENARD, }
GRISELIDIS. }

La ſcène eſt d'abord dans une rue, & enſuite au bas du Mont-parnaſſe.

LES

LES COUPLETS EN PROCÈS.

Le théâtre représente une rue.

SCENE PREMIERE.

Me. GROSSEL, avocat, FLON-FLON, en vieux grivois, LA COMMÈRE VOIRE, en harangère.

Me. GROSSEL, *à Flon-flon.*

AIR : (*Mon père, je viens devant vous*).

QUE demandez-vous, vieux soldats !

FLON-FLON.

Monsieur, enseignez-nous, de grace,
Quelqu'habilissime avocat
A la bazoche du Parnasse.

Me. GROSSEL.

Mes enfans, votre sort heureux
Vous offre en moi le plus fameux.

FLON-FLON.

Quel bonheur de rencontrer tout d'un coup ce que nous cherchons ! Voulez-vous bien, monsieur, vous charger d'une affaire que nous avons à votre tribunal ?

Me. GROSSEL.

Très-volontiers. Qui êtes-vous l'un & l'autre ?

LA COMMÈRE VOIRE.

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince*).

Nous sommes de vieux vaudevilles
A la critique fort utiles,
Et qui sont en très-grand renom
Depuis fort long-tems à la foire.

FLON-FLON.

Moi, je suis le couplet *Flon-flon*.

LA COMMÈRE VOIRE.

Moi, je suis la *Commère Voire*.

Me. GROSSEL.

Je ne vous connoissois que de nom; je suis ravi de vous connoître personnellement. Hé bien, qu'y-a-t-il pour votre service ? De quoi s'agit-il ?

FLON-FLON.

Il s'agit de nous maintenir, nous, & tous les autres anciens airs du pont-neuf, nos confrères, dans la possession immémoriale où je sommes, de débiter notre marchandise à l'opéra-comique.

Me. GROSSEL.

Cela me paroît juste. Et qui veut vous troubler dans cette possession ?

LA COMMÈRE VOIRE.

AIR : (*Grimaudin*).

C'eſt toute la maudite engeance
Des *airs nouveaux* :
C'eſt le *Menuet*, la *Contre-danſe*,
Quelques *Rondeaux*,
Le *Tambourin*, le *Rigaudon*,
La *Muſette*, & le *Cotillon*.

FLON-FLON.

Vlà nos parties adverſes.

LA COMMÈRE VOIRE.

Oui, ce ſont ces coquins-là, monſieur, qui veulent nous chaſſer d'une boutique que j'occupons depuis vingt ans.

Me. GROSSEL.

Vous chaſſer dà! Oh! nous verrons cela!

FLON-FLON.

Ils nous ont fait aſſigner à la bazoche du Parnaſſe, pour ouir dire que dès aujourd'hui je viderons le camp, avec défenſes à nous de paroître jamais à la foire.

Me. GROSSEL.

Comment diable!

FLON-FLON.

AIR : (*Flon-flon*).

Ça me met en colère.
Que ne nous laiſſe-t-on
Terminer cette affaire
A bons coups de bâton!
Hé flon, flon!....

Me. GROSSEL.

Doucement, mon ami ! Point de voie de fait ! Vous avez de bons juges & un excellent avocat. Je m'appelle Me. Groſſel.

AIR : (*Lucas ſe plaint que ſa femme*).

Depuis long-tems je m'applique
Au grand art des orateurs.
J'ai le geſte magnifique,
Mes poulmons ſont des meilleurs;
Et je me pique
De bien employer les fleurs
De réthorique.

LA COMMÈRE VOIRE.

Tant mieux. Bon droit a beſoin d'aide.

Me. GROSSEL.

AIR : (*En tapinois, quand les nuits ſont brunes*).

Je conſens que l'on me traite d'âne;
Si tantôt, contre les nouveaux airs,
Je n'obtiens un arrêt, qui vous les condamne
A reſter dans les bals & dans les concerts.

FLON-FLON.

Je vous ſerons bien obligés, monſieur Groſſel.

Me. GROSSEL.

Mais à qui en veulent tous ces gens-ci?

LA COMMÈRE VOIRE.

C'eſt une partie de nos camarades qui viennent nous joindre.

SCENE II.

Mᵉ. GROSSEL, FLON-FLON, LA COMMÈRE VOIRE, TROUPE DE VIEUX COUPLETS DANSANS.

Mᵉ. GROSSEL, *montrant les couplets l'un après l'autre.*

AIR : (*Les cordons-bleus*).

EH, comment nommez-vous ce couplet ?

LA COMMÈRE VOIRE.

Monsieur, c'est le *Mitron de Gonesse.*

Mᵉ. GROSSEL.

Ce manant ?

LA COMMÈRE VOIRE.

C'est *Pierre Bagnolet.*

Mᵉ. GROSSEL.

Et voilà, sans doute, sa maîtresse ?

LA COMMÈRE VOIRE.

Oui, c'est *Diguedon*, } si chantée à Paris.
La belle Diguedon, }

Mᵉ. GROSSEL.

Et cette mitronne ?

LA COMMÈRE VOIRE.

Marotte Mignonne.

Mᵉ. GROSSEL.

Et ces deux couplets à cheveux gris ?

LA COMMÈRE VOIRE.

C'est le *Traquenard* avec *Grisélidis.*

Me. GROSSEL.

AIR : (*Je suis malheureuse en amant*).

Comptez sur moi, mes chers enfans;
Je prends votre défense.
Venez, ne perdons point de tems;
Venez à l'audience,
Et vous ferez, vous ferez tous contens
De ma rare éloquence.

FLON-FLON.

Sarpedié! monsieur Grossel, vous nous remettez le cœur au ventre.

LA COMMÈRE VOIRE.

Chut! Vlà deux de nos parties adverses avec leur avocat.

Me. GROSSEL.

AIR : (*Allons à la guinguette, allons*).

Ils ne feront
Que de l'eau toute claire.
Grossel répond
Du succès de l'affaire.
Nous les étrillerons :
Allons, allons,
Allons à l'audience, allons.

(*Il sort.*)

CHŒUR DE VIEUX COUPLETS, *le suivant.*

Allons, allons,
Allons à l'audience, allons.

✻

SCENE III.

Mᵉ. GOUFFIN, avocat, LE MENUET, LA MUSETTE.

Mᵉ. GOUFFIN, *au Menuet.*

AIR : (*Philis, en cherchant ſon amant*).

CELA ſuffit, ſeigneur Menuet :
Vous m'avez fort bien mis au fait.
Je remplirai tous vos ſouhaits ;
Et je vous réponds du ſuccès
De ce procès.

LE MENUET.

AIR : (*Qu'elle eſt belle*) ?

Oui, je penſe
Que bientôt, par votre éloquence,
Nous ſerons triomphans
De nos ſurannés concurrens.
La balance
Penchera du côté
De la nouveauté,
De notre beauté,
De notre gaieté,
Et légéreté.
Qu'en dit l'aimable Muſette ?

LA MUSETTE.

AIR : (*Eh, pourquoi donc deſſus l'herbette*).

Fi donc ! fi donc ! ſur notre ſcène
Pourquoi ſouffrir des airs ſi vieux ?

Le public les trouve ennuyeux,
Ils donnent la migraine.
Renvoyez-les, au nom des dieux,
A la Samaritaine.

Mᵉ. GOUFFIN.

C'eſt à quoi je conclurai, je vous aſſure..... Mais quelles perſonnes s'avancent? Je juge qu'elles ſont de votre compagnie.

LE MENUET.

Vous ne vous trompez point.

SCENE IV.

Mᵉ. GOUFFIN, LE MENUET, LA MUSETTE, TROUPES DE NOUVEAUX COUPLETS.

LA MUSETTE, *à Mᵉ. Gouffin.*

AIR : (*Les ſept ſauts*).

Vous voyez la folle *Contredanſe*,
La *Loure* & le *Cotillon* badin.
Voici le mignon de la Provence,
Le gentil, le joli *Tambourin :*
Tous couplets gaillards, diſpos,
Qui ſavent faire à propos
Un ſaut, deux ſauts, trois ſauts.

Mᵉ. GOUFFIN.

AIR : (*Je vais toujours le même train*).

Suivez-moi tous. Je vous promets
De vous renvoyer ſatisfaits.

Sur votre scène pour jamais
Vous régnerez en paix.
Plus de *Lampons*, de *Triolets*,
De *Zon-zons*, de *Branles de Mets*,
Amis, enfin je vais
Bannir les vieux couplets.
Et vous n'aurez plus désormais
Rien à craindre que les sifflets.

(*Mᵉ. Gouffin sort. Les quatre couplets nouveaux qui viennent d'arriver le suivent. Le Menuet & la Musette restent encore un moment*).

SCENE V.

LE MENUET, LA MUSETTE.

LE MENUET.

VIVAT, monsieur Gouffin!

AIR : (*Il étoit un avocat*).

Il nous débarrassera,
Tourelourirette, ô lironfa!
De tous ces polissons-là:
Toure, touré, tourelourirette.
Soyons témoins de cela,
Tourelourirette, ô lironfa!

(*Ils se prennent tous deux par les mains, & s'en vont en dansant & chantant le refrain de l'air précédent*).

SCENE VI & dernière.

On lève le rideau, qui laisse voir dans l'enfoncement du théâtre le mont Parnasse, *au bas duquel sont cinq ifs. Celui du milieu, plus gros que les quatre autres, sert de dossier au président, & les quatre autres ifs sont pour les quatre conseillers qui sont aux côtés du président. Devant eux est le greffier, appuyé sur une petite table, & tenant plusieurs placets. Les avocats sont dans les ailes avec leurs parties.*

LE PRÉSIDENT, LES QUATRE CONSEILLERS, Mᵉ. GOUFFIN, Mᵉ. GROSSEL, TROUPE DE VIEUX COUPLETS, TROUPE DE NOUVEAUX COUPLETS, Mᵉ. BABILLARY, avocat, LE GREFFIER.

LE PRÉSIDENT, *au greffier.*

Appelez les placets.

LE GREFFIER.

Entre la dame Eléonor la tragédie en vers, & Guillemette la tragédie en prose.

LE PRÉSIDENT.

Appelez-en un autre.

LE GREFFIER.

L'auteur de *Calisthène* contre le parterre.

LE PRÉSIDENT.

Mais cela a été décidé. Le parterre a porté son jugement.

Me. BABILLARY.

Oui, messieurs, mais le poëte a pris ses juges à partie.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

Des bons auteurs, ce grand modèle,
Trouve qu'on l'a jugé fort mal ;
C'est ce qui fait qu'il en appelle
A votre illustre tribunal.

LE PRÉSIDENT, *après avoir été un moment aux opinions.*

AIR : (*De la ceinture*).

Du bon goût du parterre ayant
Une parfaite connoissance,
Nous mettons l'appel au néant,
Et nous confirmons la sentence.

LE GREFFIER.

Entre les nouveaux & les anciens couplets de l'opéra-comique. Maître Gouffin ! Maître Grossel !

Me. GOUFFIN.

Me voici.

Me. GROSSEL.

Me voilà.

Me. GOUFFIN.

Messieurs,

AIR : (*De l'Horoscope accomplie*).

Je parle pour la compagnie

Des nouveaux couplets dont Paris
Chérit la forme & l'harmonie,
Et qui ſont ſes airs favoris :
Contre tous les couplets antiques,
Qui dans les opéra-comiques,
Cauſent l'ennui du ſpectateur,
Et ſont l'effroi de la pudeur.

Me. GROSSEL.

AIR : (*Je ferai mon devoir*).

Oh, s'il vous plaît, maître Gouffin,
Ménagez le prochain : *bis.*
Là-deſſus ſoyez délicat.

Me. GOUFFIN.

Je ſuis un avocat. *bis.*

(*Aux Juges*).

Meſſieurs, voici le fait en deux mots. Les vieux couplets de l'opéra-comique, après pluſieurs années de ſervice, étoient ſur les dents ; & déjà le public, ſe plaignant de leur caducité, commençoit à les abandonner, lorſque les nouveaux airs, mes parties, dont ils implorerent l'aſſiſtance, rétablirent leurs affaires déſeſpérées.

Me. GROSSEL.

Cela eſt faux. Ce n'eſt pas comme cela que.....

Me. GOUFFIN.

Oh ! taiſez-vous, de grace !

AIR : (*Robin, turelure lure*).

Maître Groſſel, laiſſez-moi

Plaider, je vous en conjure.
Je ſuis de très-bonne foi.

Me. GROSSEL.

Turelure !

Me. GOUFFIN.

Je dis la vérité pure.

Me. GROSSEL.

Robin, turelure lure.

LE PRÉSIDENT, *à Me. Groſſel.*

Maître Groſſel, n'interrompez pas maître Gouffin.

Me. GOUFFIN.

Je diſois donc, meſſieurs, que les nouveaux couplets remirent le ſpectacle ſur pied, & lui donnèrent une face toute nouvelle. J'oſe dire même qu'ils ont depuis eu le bonheur de le rendre tel, qu'il devient de foire en foire plus agréable au public : *Vires aquirit eundo.* Or-sus Meſſieurs,

AIR : (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).

Comme il faut préſumer que l'opéra-comique
Seroit encor meilleur, s'il n'avoit rien d'antique;
Si tous les vieux couplets de ſa ſcène écartés,
Y laiſſoient les nouveaux étaler leurs beautés.

C'eſt à quoi je conclus, pour la ſatisfaction du public, & pour la gloire d'un ſpectacle, qui a l'honneur de porter le titre reſpectable d'opéra.

Me. GROSSEL.

A moi le dé.

(*Après avoir toussé & craché*).

AIR : (*N'aurai-je jamais un amant*) ?

Maître Gouffin vous vient, Messieurs,
D'étaler bien des fleurs,
Pour servir les demandeurs.
Oh çà, voici les défenseurs :
C'est le *Reguingué*,
Le *Luron-luré*,
Gué, gué, Lariré,
Avec l'*Allons gai :*
C'est le *Ziste-zeste*,
Malepeste,
Lonlanla,
Ramonez-ci, ramonez-là,
Et tout le reste
Des gaillards couplets,
Faits
Pour rendre les cœurs gais.

Me. GOUFFIN.

Ils ne sont en effet que trop gaillards.

Me. GROSSEL, *à Me. Gouffin.*

Ne m'interrompez point.

(*Aux juges*).

Il est inoui, Messieurs, qu'on ose à la barbe de la bazoche du Parnasse, avancer des faussetés. On dit que mes parties ont été implorer le secours des airs nouveaux. Cela n'est pas vrai, c'est tout le contraire. C'est vous qui êtes venus mandier un asyle dans notre atelier.

Me. GOUFFIN.

Oh! je vous ferai bien voir que....

Me. GROSSEL, *à Me. Gouffin.*

Ne m'interrompez donc point. Je vous ai laiſſé parler, taiſez-vous à votre tour.

LE GREFFIER, *faiſant l'office d'huiſſier.*

Paix-là! paix-là!

Me. GROSSEL, *aux juges.*

Préparez-vous, Meſſieurs, à voir l'ingratitude en chauſſes & en pourpoint.

AIR: (*Or, écoutez petits & grands*).

Les airs nouveaux, preſque tout nus,
Chez nous furent les bien venus;
Mais, en les recevant en frères,
Nous réchauffâmes des vipères;
Qui maintenant dans notre ſein
Veulent répandre leur venin.

Ces ingrats, Meſſieurs, ont perdu le ſouvenir de nos bontés. Quelques légères louanges qu'on a données à leur nouveauté, leur ont tourné la tête. Ils s'imaginent pouvoir ſuffire à tout;

AIR: (*Ouiſtanvoire*).

Et qu'étant ſeuls aux foires,
Ils ſeront de grands clercs:
Qu'ils vaudront tous nos *Ouiſtanvoires*,
Qu'ils vaudront nos *Tirez*
Lire lires,
Qu'ils vaudront nos airs.

Cependant, Messieurs, pour bien apprécier les airs nouveaux, ils ne sont bons à l'opéra-comique que pour délasser l'esprit de l'attention qu'il a donnée aux vieux couplets, qui sont chargés de l'essentiel; je veux dire, du soin important d'exprimer les passions. *Hoc opus, hic labor est*, comme dit l'autre.

Me. GOUFFIN.

Les passions! Ho-ho! nous les exprimerons aussi-bien que vous, quand il nous plaira.

Me. GROSSEL.

Je vous en défie, maître Gouffin, je vous en défie. Est-ce avec un *Menuet*, est-ce avec une *Contre-danse* que vous ferez l'exposition d'un sujet? Lequel de vos nouveaux couplets est aussi propre à faire un récit que le *Cap de bonne-espérance*,

(*Il en chante le commencement : ce qu'il fait aussi aux trois autres qu'il va citer*).

& le vieux *Joconde?* Pour bien marquer la joie, avez-vous l'équivalent d'un *Allons-gai, toujours-gai, d'un-air gai?* Comment peindrez-vous la désolation, si vous n'avez pas l'air de *Lapalisse? Et sic de cœteris.*

Me. GOUFFIN.

Bon!

AIR : (*Menuet des fêtes Grecques & Romaines*).

Nous avons cent couplets,
Pour marquer l'alegresse;
Nous avons cent couplets,
Gracieux,

Gracieux, galans & follets:
Pour les airs de triſteſſe,
Lorſque dans une pièce
Il nous en faudra,
Le grand opéra
Nous en fournira.

Me. GROSSEL, *aux juges.*

Ah! Meſſieurs, peſez bien les dernières paroles de maître Gouffin, & voyez-en la conſéquence. Nous avons déjà toute la *Petite-oie* de l'opéra: *Venienti occurrite morbo!* Si vous n'y mettez ordre, ſon *récitatif* va venir planter le piquet chez nous.

LE PRÉSIDENT.

Concluez, maître Groſſel.

Me. GROSSEL.

Je conclus donc, à ce qu'il plaiſe à la bazoche du Parnaſſe, de débouter les parties de maître Gouffin de leur injuſte prétention, & de les bannir des foires à perpétuité.

AIR: (*Folies d'Eſpagne*).

Par Apollon, devenez-nous propices!
Depuis long-tems nous avons le bonheur
De divertir, en combattant les vices:
Ah! laiſſez-nous mourir au lit d'honneur!

(*Ici les juges vont aux opinions.*)

Songez, Meſſieurs, que l'opéra-comique nous doit ſa naiſſance. Nous en ſommes les fondateurs.

Me. GOUFFIN.

Nous en sommes les restaurateurs.

LE GREFFIER.

Paix-là! paix-là!

Me. GROSSEL.

Nous allons voir, nous allons voir si la bazoche favorisera des traîtres.

Me. GOUFFIN.

Des traîtres! (*aux juges*) Messieurs, une petite observation. J'ai oublié de dire que les vieux couplets sont de faux-frères qui vont servir les Italiens dan leurs parodies.

Me. GROSSEL.

Beau reproche à nous faire! Est-ce que les couplets italiens ne viennent pas quelquefois nous rendre le même service? Ne confondons point la reconnoissance avec la trahison.

Me. GOUFFIN.

Vous avez beau dire, maître Grossel.

AIR: (*Hé, bon, bon, bon! Je t'en réponds*).

Tous vos couplets à barbe grise
A présent ne sont plus de mise.

Me. GROSSEL.

Hé, bon, bon, bon!
Je t'en répond!
Je conviens qu'il ne faut pas rire,
Lorsqu'ils n'ont rien qui vaille à dire;
Mais un *Zon-zon*,

Un *Ha-voyez-donc*,
Qui chante une pensée
Bien sensée,
Bien troussée,
Est toujours de saison. *bis.*

LE GREFFIER.

Paix-là! prêtez silence.

LE PRÉSIDENT.

SENTENCE.

AIR : (*Voulez-vous savoir qui des deux*).

A bien vivre avec leurs rivaux
Nous condamnons les airs nouveaux.
Les couplets, tant jeunes qu'antiques,
Les grands ainsi que les petits,
Tendres, gaillards ou flegmatiques,
Chacun bien placé vaut son prix.

Me. GROSSEL, *à ses parties.*

Vous devez être contens.

Me. GOUFFIN, *aux juges.*

Mais, Messieurs, considérez donc que ce mélange.....

LE PRÉSIDENT.

AIR : (*Vous, qui vous moquez par vos ris*).

Tout vieux couplet continuera
D'entrer dans un ouvrage :
Mais un auteur se gardera,
S'il est prudent & sage,
De faire de ces couplets-là
Un trop fréquent usage.

Me. GOUFFIN.

Ah ! qu'il fera beau voir en Scène une *Muſette* avec un *Ramonez-là !*

Me. GROSSEL.

Hé bien,

(*Il chante*).

N'y a pas d'mal à çà. *bis.*

LE PRÉSIDENT.

Sans doute.

AIR : (*Un certain je ne ſais quoi*).

Devant d'honnêtes gens, je crois
Sans que cela les bleſſe,
Qu'on peut avec délicateſſe
D'un *Flon-flon* même faire emploi :
En l'habillant d'un je ne ſais qu'eſt-ce,
En le couvrant d'un je ne ſais quoi.

Me. GROSSEL.

Vous voyez, maître Gouffin, que mes couplets ne ſont pas ſi diables qu'ils ſont noirs.

(*Aux nouveaux couplets*).

AIR : (*Vive Michel Noſtradamus*).

Couplets de nouvelle fabrique,
Qui vouliez chaſſer vos papas ;
S'ils vous abandonnoient, hélas !
Vous fermeriez bientôt boutique.

LE PRÉSIDENT.

Allez, mes amis, je vous mets
Tous hors de cour & de procès.

AIR : (*Toque mon tambourinet*).

Qu'ici chacun danſe,
Puiſque tout couplet
Doit de la ſentence
Etre ſatisfait :
Toque le tambourin, toque,
Toque le tambourinet.

CHŒUR.

Toque, &c.

(*Tous les couplets, tant vieux que nouveaux, danſent ſeuls & à deux, chacun dans leur caractère ; après quoi ils ſe réuniſſent tous, & finiſſent le divertiſſement par un ballet général.*

FIN.

FIN.

LA REINE DU BAROSTAN.

PIÈCE EN UN ACTE.

PAR MM. LE S**. ET D'OR**.

Représentée à la Foire Saint-Germain en 1730.

ACTEURS.

LA REINE Zélica.

ALMORADDIN, prince d'Achem.

NOUR, favorite de la Reine.

AMINE, suivante de la Reine, aimée d'Assan.

TROIS AUTRES SUIVANTES.

ASSAN, capitaine des gardes.

HANIF, SINDBAD, } gardes.

PIERROT, confident d'Almoraddin.

PEUPLES DU BAROSTAN.

La scène est au Barostan.

LA REINE DU BAROSTAN.

Le théâtre représente la capitale du Baroſtan, avec ſon port de mer.

SCENE PREMIERE.

ALMORADDIN, PIERROT.

PIERROT.

AIR : (*Bouchez, Naïades, vos fontaines*).

SEIGNEUR, n'avez-vous point envie
De changer votre train de vie?
Voulez-vous ſans ceſſe riſquer
Vos jours ſur ces mers redoutables?
Notre vaiſſeau ne peut manquer
D'aller enfin à tous les diables.

ALMORADDIN.

AIR : (*Nos plaisirs seront peu durables*).

Je crains moins la mer en colère,
Que je ne redoute les nœuds,
Dont tu sais que le roi mon père
Veut lier son fils malheureux.

PIERROT.

Son fils malheureux! Ne diroit-on pas qu'il veut vous faire écorcher tout vif?

AIR : (*Nanette, je voudrois t'apprendre*).

Ce bon papa, grillant dans l'ame
De se voir de petits enfans,
Qui réjouissent ses vieux ans,
Vous sollicite à prendre femme;
Et vous, zeste, une belle nuit,
D'Achem, vous décampez sans bruit.

ALMORADDIN.

AIR : (*Faites boire à triple mesure*).

Blâme, si tu veux, ma conduite;
Mais, cher Pierrot, dans mon effroi,
J'ai mieux aimé prendre la fuite,
Que de l'hymen subir la loi.

PIERROT.

Hé, ventrebille! seigneur Almoraddin, qu'a donc l'hymen de si affreux?

AIR : (*Je passe la nuit & le jour*).

Mon prince, vous n'y pensez pas,
Lorsque vous tenez ce langage.
Moi, je ne vois que des appas
Dans la chose du mariage.

Loin de fuir cet engagement,
J'épouserois à tout moment,
A tout moment,
A tout moment,
J'épouserois à tout moment.

ALMORADDIN.

Je n'ai jamais aimé, & je ne sais si je serois capable de m'attacher. Je te dirai même qu'une crainte délicate me tient en garde contre les charmes du beau sexe.

PIERROT.

Quelle crainte donc?

ALMORADDIN.

AIR: (*Est-c' que çà se demande?*)

Mon ami, j'aurois toujours peur
De ma grandeur suprême;
Et je demanderois un cœur,
Qui m'aimât pour moi-même.

PIERROT.

Fi donc, seigneur!
Du point d'honneur
Votre ame est trop friande.
Quoi? dans l'amour
Des gens de cour,
Est-c' que çà se demande?
Vous êtes unique en votre espèce.

ALMORADDIN.

Ne parlons plus de cela. Continuons de voyager. Mais avant que de nous remettre en mer, je suis

curieux de voir ce qu'il y a de remarquable dans cette capitale du Baroſtan.

PIERROT.

Et moi, de ſavoir ſi le vin y eſt bon.

ALMORADDIN.

AIR : (*J'entends déjà le bruit des armes.*)

De mon nom, ni de ma naiſſance,
Garde-toi bien de dire un mot.
Tu ſais qu'il eſt de conſéquence
De ne pas.....

PIERROT.

Mordi ! ſuis-je un ſot?
Vous prêchez toujours le ſilence,
Ne connoiſſez-vous pas Pierrot?

ALMORADDIN.

Ha, ha! Que nous veulent ces deux hommes?

SCENE II.

ALMORADDIN, PIERROT, HANIF, SINDBAD.

(*Hanif & Sindbad dans le lointain, font de profondes révérences*).

PIERROT, *bas à Almoraddin.*

AIR : (*Les feuillantines*).

Comme ils s'approchent de nous.
D'un air doux !
Seigneur, les remarquez-vous?
Les bourgeois de cette ville
Sont des gens, ſont des gens d'humeur civile.

HANIF, *abordant Almoraddin.*

AIR : (*Si dans le mal qui me poſſède*).

Noble étranger, l'on nous ordonne,
De venir avec grand reſpect,
En vous faiſant ſalamalec,
Nous ſaiſir de votre perſonne.

PIERROT, *tremblant.*

Ahi, ahi, ahi!

SINDBAD, *achevant l'air.*

Dans ce moment, ſans réſiſter,
Seigneur, laiſſez-vous arrêter.

PIERROT, *d'un ton piteux.*

Quel mal avons-nous fait?

ALMORADDIN.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

Nous ne ferons point réſiſtance:
Mais je ſerois fort curieux
De ſavoir ſi c'eſt une offenſe,
Que d'oſer venir en ces lieux.

HANIF.

AIR : (*Je vous avois cru belle*).

Que rien ne vous chagrine.
Nous en uſons ainſi,
Avec les étrangers de bonne mine,
Que le ſort quelquefois conduit ici.

PIERROT, *toujours alarmé.*

Mais ce n'eſt pas nous. Vous nous prenez pour d'autres.

SINDBAD, *à Pierrot.*

On ne veut vous faire aucun mal, au contraire.

HANIF.

On voit bien que vous ignorez ce qui se passe dans le Baroſtan.

PIERROT.

Hélas, oui!

SINDBAD.

Nous sommes les peuples de l'Asie les plus heureux, sur-tout depuis que la reine Zélica est sur le trône.

HANIF.

AIR : (*Rien n'est si beau : rien n'est si bon*).

Elle est à la fleur de son âge;
Les traits divins de son visage
Sont fort au-dessus du pinceau :
Rien n'est si beau.

SINDBAD.

Elle est humaine, elle est affable,
Compatissante, secourable,
Penchant toujours vers le pardon :
Rien n'est si bon.

PIERROT.

Je vous en félicite.

ALMORADDIN.

Vous parlez là d'une princesse accomplie.

HANIF.

AIR : (*Ah! que la paresseuse automne*).

Une reine si débonnaire,
Nous cause pourtant un chagrin :
Depuis long-tems elle diffère
A nous donner un souverain.

SINDBAD.

Nous craignons qu'un jour la patrie
Ne devienne en proie à nos grands;
Mais que la reine se marie,
Voilà tous ses sujets contens.

PIERROT.

AIR: (*Amis, sans regretter Paris*).

De vous ne pourroit-on savoir
Pourquoi cette princesse
Lambine tant à se pourvoir?

SINDBAD.

C'est par délicatesse.

ALMORADDIN.

Comment cela?

HANIF.

AIR: (*Voulez-vous savoir qui des deux*).

Elle veut des cœurs généreux,
De son seul mérite amoureux,
Qui ne cherchent que sa personne:
De passionnés soupirans,
Qui ne portent sur sa couronne
Que des regards indifférens.

ALMORADDIN, *à Pierrot.*

AIR: (*O reguingué! ô lonlanla!*)

Tu vois, Pierrot, que Zélica
Pense comme moi sur cela.

PIERROT.

O reguingué, ô lonlanla!
La maîtresse de ce royaume
Est, ma foi, votre second tôme.

SINDBAD.

Tous les princes voisins se sont déjà présentés, aucun n'a eu le bonheur de plaire.

HANIF.

Enfin, pressée par ses peuples, & ne voulant point causer de jalousie aux grands de son royaume, elle a déclaré qu'elle choisiroit un époux parmi les étrangers qui arriveroient au Barostan, & qu'elle auroit moins d'égard à sa condition qu'à son caractère.

PIERROT.

Ha! voilà donc pourquoi vous nous arrêtez?

SINDBAD.

AIR : (*Ton humeur est Cathereine*).

Maint étranger d'apparence
Devant Zélica conduit,
N'a de sa vaine éloquence
Retiré qu'un triste fruit,
Notre princesse a su lire,
Dans les cœurs ambitieux,
Qu'ils chérissoient son empire
Beaucoup plus que ses beaux yeux.

ALMORADDIN.

Je la trouve heureuse d'avoir si bien pénétré leurs sentimens.

PIERROT.

Elle aura de la peine a trouver ce qu'il lui faut.

SINDBAD.

SINDBAD.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette*).

Je tire un malheureux préſage
D'un hymen toujours différé :
Elle hait trop le mariage,
Pour trouver un homme à ſon gré.

HANIF, *à Sindbad.*

Que ſavez-vous ?

AIR : (*Qu'on apporte bouteille*).

Peut-être que la reine,
En voyant ce ſeigneur,
Pour l'hymen n'aura plus de haine,
Et laiſſera toucher ſon cœur.

ALMORADDIN, *ſouriant.*

Vous avez trop bonne opinion de moi.

PIERROT.

Vous vous adreſſez bien mal, mes enfans.

AIR : (*Sois complaiſant, affable, débonnaire*).

Si votre reine a peur du mariage,
Notre patron le craint bien davantage ;
Mais
Achevez votre meſſage,
A ſa place je me mets.

(*Ils ſe mettent tous à rire*).

ALMORADDIN.

L'original !

PIERROT.

AIR : (*Quand j'irai voir Remiremont.*

On juge aſſez, en me voyant,
Que je ſuis né pour la tendreſſe :
Et que je ſuis un bon vivant,

Qui ne veut qu'amour & simplesse.
Et quand la reine me verra,
Aussi-tôt elle s'écriera :
Ha ! voilà le drôle,
Le drôle, le drôle !
Ha ! voilà le drôle
Qui m'épousera.

(*Ils redoublent leurs ris. On emmène Almoraddin, que Pierrot suit*).

SCENE III.

Le théâtre change & représente l'appartement de la reine.

ASSAN, AMINE.

ASSAN.

AIR : (*A l'ombre d'un ormeau, Lisette*).

En vain tous les jours je vous presse
De couronner ma tendre ardeur;
Votre cœur pour moi s'intéresse,
Et vous différez mon bonheur.
Amine, mes amours,
Languirai-je toujours?

AMINE.

AIR : (*Belle chanoinesse*)

Finir votre peine, } *bis.*
Me seroit bien doux; }
Mais je ne puis être à vous,
Avant que la reine
Ait pris un époux. *bis.*

ASSAN.

Quelle excuse!

AIR : (*L'autre nuit j'apperçus en songe*).

Vous savez bien que la princesse
Est favorable à notre amour.

AMINE.

Une confidente de cour
Doit se régler sur sa maîtresse.

ASSAN.

C'est me déclarer que jamais
Vous ne comblerez mes souhaits.

Non, la reine ne trouvera point l'homme qu'elle cherche.

AMINE.

AIR : (*Comme un coucou*).

Elle le trouvera peut-être,
Et plutôt que vous ne pensez.

ASSAN.

Comment pourra-t-elle connoître
Des soupirs désintéressés?

AMINE.

Je vous réponds qu'elle a trouvé un sûr moyen de n'y être pas trompée.

AIR : (*Quand je tiens de ce jus d'octobre*).

Pour vous en faire confidence,
Je vous dirai qu'elle a fait choix. . . .
Mais dans ces lieux quelqu'un s'avance;
Vous saurez tout une autre fois.

SCENE IV.

ASSAN, AMINE, HANIF.

HANIF.

AIR : (*de la renaissance de la foire*).

Mon camarade vous amène
Un jeune étranger, un garçon,
Qui paroît de bonne façon.
Oh, pour cette fois-ci, la reine,
Digue, diguedon, diguedon, dondaine,
Pourra bien mordre à l'hameçon.

ASSAN, *à Amine.*

AIR : (*Les filles de Nanterre*).

Ah! puisse-t-il, ma chère,
Devenir votre roi!

AMINE.

Vous ne le pouvez guère
Souhaiter plus que moi.
(*S'en allant*).
Je cours annoncer à la reine ce nouveau venu.

SCENE V.

ASSAN, HANIF.

ASSAN.

Tu crois donc, mon cher Hanif, que ce jeune homme plaira ?

HANIF.

AIR : (*Lurelu*).

J'en réponds sur ma tête.
Je n'en ai jamais vu,
Lurelu,
Depuis que j'en arrête,
Qui valut celui-là.
Larela,
Lurelu, larela, lirette.....
Mais, tenez, le voilà.

SCENE VI.

ASSAN, HANIF, SINDBAD, AMENANT ALMORADDIN ET PIERROT.

SINDBAD, *à Almoraddin, montrant Assan.*

Vous voyez le capitaine des gardes.

(*Almoraddin & Assan se saluent*).

ASSAN, *à Almoraddin.*

AIR : (*La jeune abbesse de ce lieu*).

Puissiez-vous, rose du printems,

Etre agréable à la princeſſe,
Autant que la pluie à nos champs,
Après cent jours de ſéchereſſe :
Qu'aux rayons de vos yeux pleins d'ardeur
Fonde la glace de ſon cœur.

PIERROT, *ſur le ton du dernier vers.*

Vous choiſiſſez un bon fondeur.

ALMORADDIN.

AIR : (*Ah! quel plaiſir lorſqu'après mille alarmes*).

De poſſéder cette reine charmante,
Ne penſez pas que je ſois fort tenté ;
Et dans ces lieux lorſque je me préſente,
Vos loix m'en font une néceſſité.

ASSAN.

Ce diſcours me ſurprend.

PIERROT.

AIR : (*Vaudeville du Roi de Cocagne*).

Croyez-vous qu'il aime les femelles?
Ce n'eſt rien moins que cela.
Apprenez que, pour voir les plus belles,
Il n'iroit pas d'ici là :
Il ne prendra jamais de goût pour elles.

ASSAN, *ſouriant à Pierrot.*

Et lonlanla,
Quand il ſera
Devant Zélica,
Vous m'en direz des nouvelles.

(*à Almoraddin*).

Mais cette princeſſe va paroître. Préparez-vous à l'entretenir.

(*Il ſort avec Hanif & Sindbad*).

SCENE VII.

ALMORADDIN, PIERROT.

PIERROT.

Au bout du compte, je rirois bien, si vous alliez devenir amoureux.

ALMORADDIN.

C'est ce qui n'arrivera point.

AIR : (*Croyez-vous qu'amour m'attrape*).

L'amour a fait son possible,
Pour m'abattre sous ses traits;
Mais, me trouvant invincible,
Enfin, il me laisse en paix.
Mais, &c.

PIERROT.

AIR : (*Les proverbes*).

Avec ce dieu, dès ce jour, mon cher maître,
Vous pourriez bien trouver à déchanter :
Quand il nous fait reculer, le bon traître,
C'est pour nous faire mieux sauter.

ALMORADDIN.

Paix! voici la reine.

SCENE VIII.

ALMORADDIN, PIERROT, LA REINE, sous le nom de NOUR, sa confidente, NOUR, passant pour la REINE, SUIVANTES DE LA REINE.

PIERROT, *pendant que Nour s'avance.*

AIR : (*A boire je fais rage*).

JARNI ! qu'elle est brillante ! *bis.*
Quelle dondon piquante !
Ses beaux yeux me criblent le sein.
Ah ! que n'est-elle une suivante,
Ou que ne suis-je Almoraddin !

NOUR, *à Almoraddin.*

AIR : (*A l'ombre de ce verd boccage*).

O vous, que le hasard attire
Ici pour la première fois,
Jeune étranger, dans mon empire,
Avec plaisir je vous reçois !
Puissiez-vous, quittant ce rivage,
Etre assez content de ma cour,
Pour en conserver une image,
Qui fasse honneur à ce séjour.

PIERROT, *à part.*

Elle est à manger.

(*Nour le regarde, ce qui l'oblige à baisser les yeux*).

ALMORADDIN, *troublé.*

AIR : (*Branle de Mets*).

Lorſque l'on y voit la flamme.....
Les plus céleſtes attraits.....
Un cœur..... mes tendres ſouhaits.... ?

NOUR.

Quel tranſport ſaiſit ſon ame!

ALMORADDIN.

Ah! ſi mon bonheur obtient.....

LA REINE, *à Nour.*

Vous l'avez troublé, Madame.

ALMORADDIN, *ſe reprenant.*

Oui, ſi mon amour obtient.....

PIERROT.

Oh! c'en eſt fait, il en tient.

ALMORADDIN, *à Nour, ſe remettant un peu.*

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Pardonnez mon déſordre extrême.

NOUR.

Vous n'avez jamais mieux parlé:
Les diſcours d'un amant troublé
Sont l'éloquence même.

ALMORADDIN.

AIR : (*L'autre nuit j'apperçus en ſonge*).

Hélas! ſi j'oſois me promettre!....

NOUR.

Oui, je vous permets d'eſpérer.
Je crois devoir me retirer,
Pour vous laiſſer un peu remettre.

PIERROT.

Son pauvre cœur en a besoin.

NOUR, *à la reine.*

Ma chère Nour, prenez-en soin.

(*Nour se retire avec les autres suivantes de la reine*).

SCENE IX.

LA REINE, ALMORADDIN, PIERROT.

PIERROT, *à son maître, qui est fort rêveur.*

JE vous l'avois bien dit que vous pourriez tomber dans la nasse.

LA REINE, *à Almoraddin.*

AIR : (*Vaudeville du nouveau monde*).

Seigneur, ne soyez point surpris
De l'état où sont vos esprits.
A la reine en rendant les armes,
Vous avez éprouvé l'effet
Que sur tous les cœurs elle fait :
On doit ce tribut à ses charmes.

ALMORADDIN, *soupirant.*

Ahi!

PIERROT.

AIR : (*La faridondaine, gué!*).

Le dieu Cupidon
Vous livre à la reine, } *bis.*
Rougirez-vous donc
De porter sa chaîne?
Bon!

La fariradondaine,
Gué!
La fariradondé.

ALMORADDIN, *à la reine.*

AIR : (*Quand je vous ai donné mon cœur*).

Je vous l'avouerai, belle Nour.
Je n'ai point été maître
Du trouble subit que l'amour
Dans mon cœur a fait naître:
Mais votre maîtresse n'est pas
La cause de mon embarras.

PIERROT, *étonné.*

Ho ho!

LA REINE.

AIR : (*Du Cap de bonne-espérance*).

Eh! quelle autre que la reine
Peut vous avoir enchanté?

ALMORADDIN.

Hé! vous pouvez sans peine,
Deviner cette beauté!
Si ma bouche n'ose dire
Pour quels appas je soupire,
Nour, si vous le desirez,
Dans mes yeux vous l'apprendrez.

LA REINE.

Je ne vous entends point.

ALMORADDIN.

AIR : (*Pour se plaindre de son martyre*).

Vous feignez de ne point m'entendre:
Je vais donc parler clairement.
C'est à votre air noble & charmant
Que mon cœur s'est laissé surprendre.

LA REINE, *riant.*

Ha, ha, ha!

PIERROT.

En voici bien d'un autre.

LA REINE.

Je ne prends point le change.

AIR : (*Pour passer doucement la vie*).

Non, je ne suis point assez vaine,
Pour m'imaginer follement,
Qu'à notre aimable souveraine
Je puisse enlever un amant.

ALMORADDIN.

AIR : (*Pour faire honneur à la noce*).

De l'éclat qui l'environne,
Mon cœur n'a point été frappé;
Il s'est tout entier occupé
Des graces de votre personne.
De l'éclat qui l'environne
Mon cœur n'a point été frappé.

PIERROT, *à part.*

Il faut qu'il ait le diable au corps.

LA REINE.

Mais cela me paroît sérieux.

ALMORADDIN, *se jetant aux genoux de la reine.*

AIR : (*Le fameux Diogène*).

Oui, c'est Nour elle-même,
C'est vous seule que j'aime.

LA REINE, *le relevant.*

Quoi, vous à mes genoux!
Votre indigne tendresse

Dément l'air de nobleſſe,
Que l'on remarque en vous.

PIERROT.

Cela eſt vrai, rien n'eſt plus honteux.

LA REINE.

AIR : (*Une faveur, Liſette*).

Quel démon vous entraîne !
Voyez, dans votre amour
L'eſclave de la reine.

ALMORADDIN.

Je n'y vois rien que Nour.
Ignorez-vous qui donne
Les ſceptres ? C'eſt le ſort.
Si Nour eſt ſans couronne,
Le deſtin ſeul a tort.

PIERROT.

Ah ! pauvre cerveau bleſſé !

LA REINE.

AIR : (*Quand Iris prend plaiſir à boire*).

Vainement, par ce doux langage,
Vous penſez que mon cœur peu ſage
Dans vos feux s'intéreſſera.
Votre tranſport me paroît un caprice :
Votre raiſon vous reviendra,
Ma maîtreſſe reparoîtra,
Vous lui rendrez, vous lui rendrez plus de juſtice.

(*Elle fait quelques pas pour s'en aller*).

ALMORADDIN, *la retenant.*

AIR : (*L'autre jour deſſous un ormeau*).

Demeurez, ne me fuyez pas,
Belle inhumaine !

LA REINE.

Laissez-moi, cœur lâche & bas!

ALMORADDIN.

Non, je suivrai vos pas.

LA REINE.

N'en prenez pas la peine.

ALMORADDIN.

Hélas! je vais donc mourir.

LA REINE, *se retirant.*

Je ne puis vous guérir.

SCENE X.

ALMORADDIN, PIERROT.

ALMORADDIN.

AIR : (*Je ferai mon devoir*).

Vois-tu comme je suis traité?

PIERROT.

Vous l'avez mérité. *bis.*

ALMORADDIN.

Elle me met au désespoir.

PIERROT.

Elle fait son devoir. *bis.*

ALMORADDIN.

Cruelle destinée!

PIERROT.

AIR : (*Perette étant dessus l'herbette*).

Votre conduite est fort plaisante?

Vous ne vouliez point d'amante,

Après avoir tant barguigné,
Vous vous coëffez d'une suivante :
Votre cœur est bien étrenné !

ALMORADDIN.

Je la préfère à toutes les princesses du monde.

PIERROT.

Quoi ? Vous seriez capable de l'épouser ?

ALMORADDIN.

Pourquoi non ?

PIERROT.

Et vous l'emmeneriez à Achem ?

ALMORADDIN.

Sans doute.

PIERROT.

Vous y seriez bien reçu, ma foi.

AIR : (*Menuet de M. de Grandval*).

Le roi, suivant les apparences,
Blâmeroit votre engagement.
Il est roide, en fait d'alliances,
Comme un grand seigneur allemand.

ALMORADDIN.

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts*).

Non, non, le plaisir qu'il auroit
De me voir enfin une femme,
Sur sa fierté l'emporteroit ;
Nour même attendriroit son ame.
De tout je pourrois me flatter ;
Mais Nour ne veut pas m'écouter.

PIERROT.

Chut! La reine paroît. Jarnonbille! qu'elle ne s'apperçoive de rien.

AIR : (*Ce fut un dimanche après vêpres*).

L'amour dont notre honneur s'offenſe,
Se doit condamner au ſilence :
L'amour qu'on peut nous reprocher, er, &c.
Ne ſauroit trop bien ſe cacher, er, &c.

SCENE XI.

ALMORADDIN, PIERROT, NOUR, paſſant pour la REINE, SUIVANTES DE LA REINE.

NOUR, *à Almoraddin.*

AIR : (*Un inconnu pour vos charmes ſoupire*).

A vous revoir, quand Zélica s'empreſſe,
Jugez par-là du ſort qui vous attend.
A la maîtreſſe
Du Baroſtan
Vous avez fait, dès le premier inſtant,
Sentir pour vous une heureuſe foibleſſe.

ALMORADDIN, *froidement.*

Ah, madame, puis-je croire que.....

NOUR.

AIR : (*Mon amant me ſerre la main*).

Oui, ſeigneur,
Vous avez allumé dans un cœur,

Plein

Plein de rigueur,
Une ardeur
Qui vous en a rendu le vainqueur.
Je me donne
Dès ce moment à vous;
C'est l'amour qui l'ordonne:
A ce dieu livrons nous;
Partagez ma couronne,
Soyez mon époux.

PIERROT, *à part.*

Comment va-t-il se tirer de là?

ALMORADDIN.

AIR: (*Je ne veux point troubler votre ignorance*).

J'espérois peu cette faveur insigne:
Je suis confus de vos tendres bontés.
Ah! laissez-moi du moins m'en rendre digne.

NOUR.

Mon cœur me dit que vous les méritez.

PIERROT, *à part.*

Le voilà bien embarrassé!

NOUR.

AIR: (*Vous qui vous moquez par vos ris*).

Vous régnerez dans ces climats,
C'est votre destinée.
Je vais déclarer de ce pas,
Que de notre hymenée
On voit enfin dans mes états,
Arriver la journée.

PIERROT, *à part.*

Comme diable elle lui serre le bouton!

NOUR.

Mais que vois-je! aulieu de faire éclater les transports de sa joie,

AIR : (*Y-avance, y-avance, y-avance*).

Il me paroît sombre & rêveur.

PIERROT.

C'est, ma princesse, son humeur :
Il en dit bien moins qu'il ne pense.
(*à Almoraddin, bas*).
Y-avance, y-avance, y-avance !
(*à Nour*).
Pardonnez-lui son indolence.

NOUR.

Mais, quoi !

AIR : (*Belle & charmante brune*, ou, *Votre époux est de glace*).

Peut-il être de glace
En pareil cas ?

PIERROT.

Que ne suis-je à sa place,
Madame, hélas !
Je ferois bien mieux fête à vos appas.

NOUR, *à Pierrot.*

Ouidà !
(*à Almoraddin*).

AIR : (*Je me plaignois d'une inhumaine*).

Quelle froideur est donc la vôtre ?

ALMORADDIN.

Je ne puis vous donner ma foi :
Je suis prévenu pour une autre ;
Je vous suis ingrat malgré moi.

PIERROT, *bas à Almoraddin.*

Ah! misérable, vous cassez les vitres.

NOUR.

AIR : (*Dès fraises*).

Que viens-je d'entendre, ô dieux!
Quelle cruelle offense!
Braver mon rang glorieux,
Et le pouvoir de mes yeux!
Vengeance, vengeance, vengeance!

PIERROT, *bas à son maître.*

Courage! achevez de nous perdre, par votre chienne de franchise.

NOUR.

Mais non.

AIR : (*Je ne suis pas si diable*).

Eclater en murmures,
De rage soupirer,
Ou t'accabler d'injures,
Ce seroit t'honorer.
Que bientôt ce rivage
Soit délivré de toi :
Sans tarder davantage,
Fuis loin de moi.

PIERROT, *à part.*

Nous en sommes quittes à bon marché.

NOUR, *à Pierrot, après lui avoir fait signe de venir à elle.*

AIR : (*Bannissons d'ici l'humeur noire*).

Vous, dont l'humeur a su me plaire,
Suivez-moi. Je vous apprendrai
Ce que pour vous je prétends faire.

PIERROT, *à son maître.*

Au plus tôt je vous rejoindrai.

(*Il donne comiquement le bras à Nour, qui se retire avec les suivantes de la reine*).

SCÈNE XII.

ALMORADDIN, *seul.*

AIR : (*Le démon malicieux & fin*).

O GRANDS dieux! qu'en ce malheureux jour,
Je suis bien le jouet de l'amour!
Je dédaigne une reine puissante,
Qui vient m'offrir sa couronne & son cœur!
Et j'adore une simple suivante,
Qui n'a pour moi que haine & que rigueur.

SCÈNE XIII.

ALMORADDIN, LA REINE.

LA REINE.

AIR : (*Le seigneur turc a raison*).

QUELLE nouvelle, seigneur,
On vient de m'apprendre!
Quand pour vous de sa grandeur
La reine veut bien descendre,
Vous rebutez son amour!
Est-ce donc là le retour
Qu'elle en devoit attendre?

ALMORADDIN.

AIR : (*Je paſſois tranquillement*).

Eh! pourquoi me blâmez-vous?
Vous ſavez vous-même,
Qu'il ne dépend pas de nous
D'aimer qui nous aime,
D'aimer qui nous aime.

LA REINE.

AIR : (*Ah! mon mal ne vient que d'aimer!*)

Vous avez raiſon; mais ſongez
Au péril où vous vous plongez.
Des attraits que vous outragez
Redoutez la furie.

ALMORADDIN.

Ah! cruelle, ils ſont bien vengés
Par votre barbarie!

LA REINE.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

En vérité, c'eſt avec peine
Que pour vous j'ai de la rigueur;
Et c'eſt votre gloire, ſeigneur,
Qui me rend inhumaine.

ALMORADDIN.

AIR : (*Ne m'entendez-vous pas*).

Vous me trompez, hélas!
Comment pourrois-je croire
Que vous cherchez ma gloire
En cherchant mon trépas.

LA REINE.

Non, vous n'en mourrez pas.

AIR : (*Un berger qui pour moi ſoupire*).
En vain j'ai voulu me défendre
Contre un ſi tendre vainqueur.

ALMORADDIN, *tranſporté.*
J'aurois touché votre cœur!

LA REINE.
Vous l'avez forcé de ſe rendre.

ALMORADDIN.
Vous approuvez enfin mes feux!
Je ſuis au comble de mes vœux!

LA REINE.
AIR : (*Bergères de Maintenon*).
En préférant l'eſclave à la maîtreſſe,
Vous trouverez beaucoup plus de tendreſſe :
Mais vous perdez la main d'une princeſſe.

ALMORADDIN.
AIR : (*Je ne ſuis né, ni roi, ni prince*).
Lorſque j'unis mon ſort au vôtre,
En vous je trouve l'une & l'autre :
Au roi d'Achem je dois le jour.

LA REINE, *ſurpriſe.*
Ciel!

ALMORADDIN.
Almoraddin je m'appelle.

LA REINE.
Ah! quel bonheur que mon amour
Ait précédé cette nouvelle!

ALMORADDIN.
AIR : (*Branle de Metz retourné*).
Ce trait de délicateſſe,
Nour, eſt bien digne de vous;

Mais fuyons des yeux jaloux,
Et ſongez que le tems preſſe.
Dans mon bord retirons-nous,
Abandonnez la princeſſe;
Dans mon bord retirons-nous,
Venez, ſuivez votre époux.

LA REINE.

AIR : (*Comme un coucou*).

Le jour trahiroit notre fuite.
A votre vaiſſeau, ſur le ſoir,
J'irai, par mon amour conduite.
Cher prince, adieu. Juſqu'au revoir.

SCENE XIV.

ALMORADDIN, *ſeul.*

AIR : (*Sur les bords d'une fontaine*).

AMOUR, qu'on eſt téméraire,
De murmurer contre vous!
Lorſque vous ſemblez le plus contraire,
Vous nous préparez le deſtin le plus doux.

SCENE XV.

ALMORADDIN, PIERROT.

ALMORADDIN.

AIR : (*Grimaudin*).

PIERROT, quelle heureuse nouvelle!
Almoraddin
N'adore plus une cruelle;
Nour m'aime enfin.
Du port avec elle, sans bruit,
Nous devons sortir cette nuit.

PIERROT, *d'un air sérieux.*

J'en suis bien aise pour l'amour de vous.

ALMORADDIN.

AIR : (*Allons gai!*)

Ce jour est de ma vie
Le jour le plus heureux,
Que mon ame est ravie!
Chantons, rions tous deux:
Allons gai! &c.

Mais d'où vient ce sérieux? Aurois-tu quelque sujet de chagrin?

PIERROT, *déclamant.*

Seigneur, pourvoyez-vous d'un autre confident.
La fortune aujourd'hui m'élève au plus haut rang;
Je dois tâter ce soir de la grandeur humaine.
Pour vous le couper court, j'épouse....

ALMORADDIN

Qui?

PIERROT.

La reine.

ALMORADDIN, *riant.*

Ha, ha, ha! il faut avouer que tu es bien fou.

PIERROT.

C'eſt un fait conſtant. Elle ne vous aime plus.

AIR : (*J'offre ici mon ſavoir faire*).

Au trône elle me deſtine;
Car elle-même me l'a dit :
Moitié pour vous faire dépit,
Et moitié pour ma bonne mine.
Moitié pour, &c.

ALMORADDIN.

Tu te moques, Pierrot.

PIERROT.

AIR : (*A deux genoux près de Sylvie*).

Pierrot! Pierrot! ce nom m'aſſomme.
Il eſt trop bas, trop familier.
Et je prétends que l'on me nomme
Dès aujourd'hui, Pierre premier.

ALMORADDIN. *riant de toutes ſes forces.*

Ha, ha, ha, ha, ha.

PIERROT.

Oui, je prétends que l'on me nomme
Dès aujourd'hui Pierre premier.

ALMORADDIN, *d'un ton goguenard.*

Adieu donc, mon prince. Puiſque vous allez monter ſur le trône, nous ne nous verrons plus.

PIERROT.

Oh, que ſi! Nous nous verrons par ambaſſa-

deurs. (*Lui tendant la main*). Adieu, frère. Je vais retrouver Zélica, qui m'attend pour me couronner. Adieu. Bon voyage.

AIR : (*J'ai bien la meilleure femme*).

Tandis qu'avec la soubrette
Vous allez fendant les flots,
Tenir à cette poulette
Mille & mille doux propos;
De sa maîtresse charmante,
Moi parfaitement content,
Je vais répondre à l'attente
Des peuples du Barostan.

(*Il s'en va fièrement*).

SCENE XVI.

ALMORADDIN, ASSAN, HANIF, SINDBAD.

ALMORADDIN, *à part.*

L'EXTRAVAGANT personnage! la reine, apparemment, veut s'en divertir..... Mais regagnons le port.

(*Il fait un mouvement pour s'en aller. Assan l'aborde*).

ASSAN.

AIR : (*Monsieur la Paliſſe eſt mort*).

J'obéis, avec douleur,
A l'ordre que l'on me donne.
Je viens m'assurer, seigneur,
De votre auguste personne.

ALMORADDIN, *d'un ton ferme.*

De quoi m'accuſe-t-on ?

ASSAN.

AIR : (*Joconde*).

On a découvert votre amour,
On ſait votre naiſſance.
Vous attendez la fin du jour
Avec impatience.
Nour, au port clandeſtinement,
A promis de ſe rendre.
C'eſt un projet, qu'en ce moment
La reine vient d'apprendre.

ALMORADDIN, *à part.*

O dieux! faut-il que je cauſe la perte de Nour!

(*Haut à Aſſan*).

Hé, qui ſont mes délateurs ?

ASSAN.

Vous n'avez qu'une accuſatrice.

AIR : (*J'ai fait ſouvent réſonner ma muſette*).

Je prévois bien votre ſurpriſe extrême,
Quand vous ſaurez qui vous a décelé,
Quand vous ſaurez que c'eſt Nour elle-même.

ALMORADDIN, *dans le dernier étonnement.*

Nour, juſte ciel!

ASSAN.

Elle a tout révélé.

(*Almoraddin, accablé de cette nouvelle, laiſſe tomber ſes bras, & n'a pas la force d'en dire davantage*).

SCENE XVII.

ALMORADDIN, ASSAN, HANIF, SINDBAD, LA REINE, NOUR, SUIVANTES DE LA REINE.

NOUR, *à Almoraddin.*

AIR : (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).

Hé bien, prince d'Achem, vous aviez donc envie
D'enlever de ma cour mon esclave chérie !
J'ai pardonné l'affront qu'ont reçu mes appas ;
Mais pour cet attentat, je ne l'excuse pas.

ALMORADDIN, *à Nour.*

AIR : (*Les Trembleurs*).

Je suis en votre puissance ;
Contentez votre vengeance,
Punissez ma violence ;
Je n'en murmurerai pas.
(*Jetant un regard furieux à la reine*).
Nour !... (Quelle supercherie !)
Non, après sa perfidie
Et sa trahison, la vie
Pour moi n'aura plus d'appas.

PIERROT, *à Nour.*

Ah, ma mignonne, je demande grâce pour lui. Je me souviens toujours d'avoir été à son service. Bon sang ne peut mentir.

LA REINE, *souriant.*

AIR : (*Plus inconſtant que l'onde & le nuage*).

Almoraddin, malgré votre tendreſſe,
Vous me lancez des regards pleins d'horreur.
J'ai tout dit, je le confeſſe :
J'ai dit qu'une vive ardeur
Tous deux nous preſſe :
Mais, par bonheur,
Cela n'a rien gâté.
Je vous apprends que la princeſſe
Veut bien ſouffrir notre félicité.

ALMORADDIN, *ſe jetant aux pieds de Nour.*

AIR : (*Pour un doux baiſer, aimable bergère*).

Hé quoi, triomphant d'une juſte haine,
Zélica veut bien favoriſer mes vœux !

NOUR, *le relevant.*

Oui, mais connoiſſez la ſouveraine.
(*Lui montrant la reine*).
Prince, la voilà : c'eſt l'objet de vos feux.

ALMORADDIN, *ſurpris au dernier point.*

Ah ! que dites-vous !

LA REINE.

Je ſuis la reine.
Je fais mon bonheur en vous rendant heureux.
(*Almoraddin ſe jette à ſes genoux, & lui baiſe la main avec tranſport. Ils s'entretiennent bas tous deux, pendant que Nour & Pierrot diſent ce qui ſuit*).

PIERROT, *à Nour.*

Ha ! quelle tricherie ! Vous êtes donc, vous, la véritable Nour ?

NOUR.

A votre service. Cela vous dégoûte-t-il du mariage?

PIERROT, *lui prenant la main.*

Non, ma foi.

NOUR.

AIR : (*N'y a pas d'mal à çà*).

Veux-tu t'en dédire?

PIERROT.

Le marché tiendra.

NOUR.

Je n'ai plus d'empire.

PIERROT.

On s'en paſſera :
N'y a pas d'mal à çà. *bis.*

LA REINE, *à Almoraddin.*

AIR : (*Amis, ne parlons plus de guerre*).

J'ai voulu voir ſi ma perſonne,
Sans ſe nommer,
Avoit beſoin de ma couronne
Pour enflammer.

ALMORADDIN.

J'avois même délicateſſe
Depuis long-tems;
Et vous rendez, par cette adreſſe,
Deux cœurs contens.

AIR : (*Aimez, charmante blonde*).

Oui, votre rang ſuprême
Me plaît bien moins que vous.

TOUS DEUX.

Etre aimé pour soi-même,
Il n'est rien de si doux. } *bis.*

LA REINE, *à la cantonnade.*

AIR : (*Attendez-moi sous l'orme*).

Venez faire une fête,
Accourez à ma voix!
Peuples, que l'on s'apprête
A célébrer mon choix!
Venez tous reconnoître
Les faveurs du destin,
Qui vous donne pour maître
Le prince Almoraddin.

SCENE XVIII & dernière.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, FOULE DE PEUPLES DU BAROSTAN, DANSANS.

(*On danse*).

NOUR.

AIR : (*De M. Gillier*).

L'EXCÈS de la délicatesse,
Est le poison de la tendresse :
Il faut de la crédulité.
Un amant nous jure
Que de nous il est enchanté,
Fût-ce une imposture ;
Croyons qu'il dit la vérité.

Il eſt ſouvent fâcheux
De s'y trop bien connoître :
Se croire heureux,
N'eſt-ce pas l'être ?

(*On reprend la danſe, qui eſt encore coupée par ce ſecond air*).

ASSAN.

AIR : (*De M. Gillier*).

Un cœur ſauvage
Qui fuit le dieu des amours,
En vain tente le ſecours
D'un long voyage :
Le fruit de tous ces détours,
Eſt l'eſclavage ;
L'amour ſe trouve toujours
Sur ſon paſſage.

(*L'on reprend la danſe, qui finit la pièce*).

FIN.

L'INDUSTRIE.

PROLOGUE

DES DEUX PIÈCES SUIVANTES.

PAR MM. LE S**, F** ET D'OR**.

Représentée à la Foire Saint-Laurent en 1730.

ACTEURS.

L'INDUSTRIE.

L'ANTIQUITÉ.

LA CHRONOLOGIE.

PIERROT, } acteurs de l'opéra-comique.
JAQUOT, }

SPEZZAFER, chevalier de l'induſtrie.

TROUPE DE CHEVALIERS DE L'INDUSTRIE.

L'INDUSTRIE.

Le théâtre repréſente le palais de l'Induſtrie, moitié gothique & moitié moderne.

SCENE PREMIERE.

L'orcheſtre joue l'air : Y-avance, y-avance. *Pendant ce tems-là on voit deſcendre dans un char comique Pierrot & Jaquot.*

PIERROT, JAQUOT.

PIERROT, *deſcendant le premier.*

AIR : (*Y-avance, y-avance*).

ALLONS, levez-vous donc, grand veau !

JAQUOT, *ſans ſe lever.*

Je ſuis étourdi du bateau.

PIERROT.

Vous voulez coucher là, je penſe.

(*Le tirant par le bras*).

Y-avance, y-avance, y-avance.

JAQUOT, *sortant du char.*

Oh! donnez-vous donc patience!

Je ne suis pas encore bien remis de cette vilaine voiture-là.

PIERROT.

Mais, mon petit frère Jaquot, vous êtes un grand poltron.

JAQUOT.

Mais, mon grand frère Pierrot, vous êtes un petit génie, de ne pas voir que j'ai raison d'avoir peur.

PIERROT.

De quoi peur? On t'a fait monter avec moi dans un bon char : nous avons toujours été en l'air; nous n'avons point été cahotés sur la route.

JAQUOT, *se grattant l'oreille.*

Cela est vrai; mais.....

PIERROT.

AIR : (*Ma raison s'en va beau train*).

Ce char a dû te bercer.

JAQUOT.

Ha! que j'ai craint de verser!
Quoi, n'appercevoir,
Du matin au soir,
Sous nous que des rivières!
Toujours à neuf cents pieds se voir
Au-dessus des ornières,
Lonla,
Au-dessus des ornières!

PIERROT.

Je vois bien que tu n'aimes pas à voyager c'te-à côte des nuages. Cependant, mon cher petit frère Jaquot, puisque je t'ai fait recevoir à l'opéra-comique, il faut bien que tu te faisses à la fatigue : car, vois-tu, nous devons essuyer les mêmes corvées que les divinités de l'opéra.

AIR : (*Ramonez-ci, ramonez-là*).

Attachés à des ficelles,
Il nous faut, volant comme elles,
Quoiqu'avec moins de fracas,
Ramoner-ci, ramoner-là,
Là, là, là,
La couliſſe du haut en bas.

JAQUOT.

Hé bien, je tâcherai de m'accoutumer comme les autres. Mais, apprenez-moi, mon frère, dans quel deſſein vous nous avez fait tranſporter ici par un enchanteur de vos amis?

PIERROT.

C'eſt pour une affaire qui vous regarde autant que moi.

AIR : (*De la ceinture*).

Les auteurs n'ont plus rien chez eux,
Et cela gagne juſqu'aux nôtres :
Notre théâtre en morceaux neufs
Eſt tout auſſi ſec que les autres.

C'eſt pour cela que nous venons à ce palais, qui eſt celui de la *Nouveauté*.

JAQUOT, *regardant le palais.*

Ha! que le palais de la *Nouveauté* eſt vieux! qu'il eſt délabré! on diroit d'un château en décret.

PIERROT.

Il eſt vrai.

JAQUOT.

Allons vîte frapper à la porte.

PIERROT, *l'arrêtant.*

Doucement Jaquot!

AIR : (*Le cabaret eſt mon réduit*).

Chez les déeſſes l'on s'y prend
D'une façon plus délicate :
A leur porte, mon enfant,
On ne frappe point, on gratte.
On ne frappe point.

JAQUOT.

On ne frappe point!

PIERROT.

On ne frappe point, on gratte.

Tandis que je vais épier à cette porte-ci l'occaſion de parler à quelqu'un, vas voir s'il n'en eſt point quelqu'autre qui ſoit ouverte.

JAQUOT, *s'en allant.*

J'y cours.

SCENE II.

PIERROT, *seul.*

Je ne sais si l'enchanteur m'a bien adressé pour recruter notre théâtre La *Nouveauté* est une marchande qui a fait plus d'une banqueroute.

AIR : (*Je suis un bon soldat, ti, ta, ta!*)

Malgré l'air suffisant
Qu'elle prend
Pour piper le parterre,
La *Nouveauté* souvent,
Pan, pan, pan,
Donne du nez en terre.

Ha! que vois-je paroître là?

SCENE III.

PIERROT, L'ANTIQUITÉ.

PIERROT, *à part.*

AIR : (*Les Trembleurs*).

Jarnonce! quelle trouvaille!
Est-ce donc que l'on se raille,
De loger cette antiquaille
Chez la jeune *Nouveauté*?
(*A l'antiquité, d'un ton de vieille*).
Ici que venez-vous faire?
Dites, ma bonne grand-mère,
N'y venez-vous point, pour plaire,
Chercher de l'eau de beauté?

L'ANTIQUITÉ, *montrant le palais.*

AIR : (*Griſelidis*).

Damoiſel, quoiqu'on die
Mon manoir eſt illec,
Où l'on oit mélodie
De luth & derébec.
Las! mon doux fils,
Ce tems-ci ne vaut mie,
Celui de Périon des Amadis!

PIERROT.

Bon! me voilà bien tombé! Je cherche la *Nouveauté*, & je trouve une vieille radoteuſe.

L'ANTIQUITÉ, *en colère.*

Une radoteuſe!

AIR : (*Le Traquenard*).

Oncques ne vis un truand,
Si vilain, ſi mal plaiſant!
(*Le frappant de ſa béquille*).
Tien, véez-ci, grand félon,
De tes médits la chevance;
Tien, véez-ci, grand félon,
De tes médits le guerdon.

(*Elle s'enfuit*).

PIERROT, *courant après elle.*

Attends, attends, vieille ſorcière.

SCENE IV.

PIERROT, LA CHRONOLOGIE.

LA CHRONOLOGIE, *arrêtant Pierrot.*

AIR : (*Quand je tiens de ce jus d'octobre*).

ARRÊTE : misérable ! arrête !
O dieux ! quelle témérité !
Quoi, ta main profane s'apprête
A maltraiter l'*Antiquité !*

PIERROT.

Comment ? c'est donc-là la célèbre *Antiquité ?*

LA CHRONOLOGIE.

Oui, vraiment, c'est elle-même.

PIERROT.

Ho bien, l'*Antiquité* est une extravagante.

LA CHRONOLOGIE.

Que dites-vous, impie ?

AIR : (*Voulez-vous savoir qui des deux*).

Interrogez les gloſſateurs,
Les régens & les précepteurs,
Sur l'*Antiquité* vénérable ;
Ils ont cent fois dit & redit :
Qu'elle eſt elle ſeule admirable,
Et que ſeule elle a de l'eſprit.

PIERROT.

Nous ſommes donc tous des bêtes, nous autres ?

LA CHRONOLOGIE.

Sans doute.

PIERROT.

AIR : (*Quand la mer rouge apparut*).

Dans ce palais, dites-moi
Quel est votre office?

LA CHRONOLOGIE.

J'en ai le plus bel emploi,
J'en suis directrice.

PIERROT.

Mais, madame, pourroit-on
Savoir quel est votre nom?

LA CHRONOLOGIE.

Je suis la *Chro*, *chro*,
Je suis la *no*, *no*,
Je suis la *lo*, *lo*,
Je suis la *gi*, *gi*,
La *Chro*, *chro*,
La *no*, *no*,
La *lo*, *lo*,
La *gi*, *gi*,
La *Chronologie*.

PIERROT, *lui faisant la révérence.*

Je vous remercie.

Mais je ne sais pas ce que c'est que la Chronologie.

LA CHRONOLOGIE.

Quel ignorant! apprenez que c'est moi qui enregistre par dates d'années, mois, jours & minutes, tout ce qui se fait & se dit de mémorable dans le monde.

PIERROT.

Comment diantre pouvez-vous ſuffire à tout cela ?

LA CHRONOLOGIE.

Oh ! j'ai ſous moi bien des ſecrétaires !

AIR : (*O reguingué ! ô lonlanla !*)

C'eſt moi qui mets la plume aux mains
Des mercures, des écrivains,
Des gazettes, des gazetins,
Et des grands hiſtoriographes :
Item, des faiſeurs d'épitaphes.

PIERROT.

Quant aux épitaphes, je n'aime pas leur ſtyle.

LA CHRONOLOGIE.

AIR : (*Je ne ſuis né, ni roi, ni prince*).

Sans moi, ſauroit-on quelle année
De Troye on vit ſortir Enée,
Tenant ſon père ſur ſon dos,
Ayant l'autre main occupée
A tenir ſon fils?

PIERROT.

Le héros
N'auroit donc pu tirer l'épée ?

LA CHRONOLOGIE.

AIR : (*Ton himeur eſt Cathereine*).

Sans moi, ſauroit-on de même
Dans quel ſiècle les Romains,
Preſſés d'un déſir extrême
De remplir leurs grands deſtins,

Pour donner des origines
A leur empire prédit,
Enlevèrent les Sabines?....

PIERROT.

Et ce qui s'en ensuivit.

Diable! cela méritoit bien d'être enregistré!

LA CHRONOLOGIE.

Dans l'an du monde 745, il y avoit....

PIERROT, *l'interrompant.*

Oh! il y avoit ce qu'il y avoit. Je n'ai que faire de savoir cela. Apprenez-moi plutôt des nouvelles de la *Nouveauté.*

LA CHRONOLOGIE.

La *Nouveauté!* Bon! Dès la troisième Olympiade....

PIERROT, *l'interrompant encore.*

Je ne vous parle pas de mesdames les *Olympiades*, mais de la *Nouveauté.*

LA CHRONOLOGIE.

Pou! plus de trois mille ans avant l'égire de Mahomet.....

PIERROT, *l'interrompant toujours.*

AIR: (*A la façon de Barbari'*).

Que le diable emporte d'ici
Toutes vos origines,
Les Olympiades aussi,
Enée & les Sabines!
Sur-tout Mahomet....

LA CHRONOLOGIE.

Mon garçon,
Ecoutez-moi donc !

PIERROT.

C'en eſt trop ! non, non....

LA CHRONOLOGIE.

Encor un moment !....

PIERROT.

Le voici,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.
(*Il la chaſſe*).

SCENE V.

PIERROT, *ſeul.*

QUELLE babillarde !.... L'enchanteur m'a sûrement joué d'un tour, en me voiturant ici. J'y trouve d'abord une vieille décrépite, & enſuite un almanach..... Mais, ma foi, voici une éveillée, qui m'a bien l'air d'être ce que je cherche.

SCENE VI.

PIERROT, L'INDUSTRIE.

PIERROT, *la saluant.*

AIR : (*Allons gai !*)

ENFIN, je vois paroître
L'aimable *Nouveauté.*

L'INDUSTRIE.

Vous vous trompez, mon maître.

PIERROT.

Non, charmante beauté.
Allons gai !
D'un air gai !....

L'INDUSTRIE.

AIR : (*Elle eſt morte, la vache à panier*).
Elle eſt morte, notre *Nouveauté*,
Elle eſt morte, trève de gaieté.

PIERROT, *étonné.*

La *Nouveauté* eſt morte !

L'INDUSTRIE.

Il y a plus de quatre mille ans.

PIERROT.

AIR : (*Ma pinte & ma mie, ô gué*).
Non, cela ne ſe peut pas :
Vous raillez, ma mie.
Je vous trouve ſes appas.

L'INDUSTRIE.

Oh ! je les copie :
Nouveauté n'eſt pas mon nom.

PIERROT.

Eh, qui diable êtes-vous donc ?

L'INDUSTRIE.

Je ſuis l'*Induſtrie*,
O gué !
Je ſuis l'*Induſtrie*.

PIERROT.

L'*Induſtrie !*

L'INDUSTRIE.

AIR : (*Joconde retourné*).

Dans ſes beaux ans l'*Antiquité*
Accoucha d'une fille,
Qu'elle nomma la *Nouveauté*,
Et qui fut très-gentille.
La pauvre enfant ne fournit pas
Une longue carrière ;
Et je fus, après ſon trépas,
Son unique héritière.

PIERROT.

Vous m'étonnez.

L'INDUSTRIE.

J'en ai pris la place. Le public, qui ne ſait point cela, croit que la *Nouveauté* vit encore, & me prend pour elle.

PIERROT.

J'y ai été trompé.

L'INDUSTRIE.

Par mon adresse, je fais passer pour neuf ce qui étoit en vogue dès le tems du déluge.

AIR : (*Dans notre village chacun, &c.*)

La manche en pagode,
Les habits étroits,
Régnoient autrefois.
Il n'est plus de nouvelle mode :
Les siècles derniers
Ont vu des paniers.

Je renouvelle, non-seulement les habits & les meubles, mais je rajeunis les vieux ouvrages d'esprit.

AIR : (*Robin, turelure lure*).

Dans un moderne morceau,
Je joins par une couture,
De Térence un fin lambeau.

PIERROT.

Turlure !
Chacun voit la rentraiture.

L'INDUSTRIE.

Robin, turelure lure !

PIERROT.

A propos de pièces de théâtre, l'opéra-comique en a grand besoin.

AIR : (*Vous parlez Gaulois*).

Mais il veut des pièces bien faites,
Qui ne soient point du tout rentraites.

L'INDUSTRIE.

Où les prendrez vous? *bis.*

PIERROT.

PIERROT.

On en voit pourtant sur la scène,
Entr'autres sur l'italienne.

L'INDUSTRIE.

C'est-là que je couds.

PIERROT.

Ho bien, donnez-nous-en donc qui soient bien cousues.

L'INDUSTRIE.

Attendez. J'ai votre affaire. (*Elle tire de sa poche des cahiers*). Voici deux drames. Le premier est intitulé : *Zémine & Almanzor*. Il est tiré de l'histoire de Perse. L'autre : *Les Routes du monde*.

PIERROT, *prenant les deux pièces.*

En vous remerciant.

SCENE VII.

L'INDUSTRIE, PIERROT, JAQUOT.

PIERROT.

Tu t'es bien amusé, Jaquot.

JAQUOT.

Pardi, c'est que j'ai pris plaisir à voir une bande d'égrillards, qui répètent un drôle de ballet.

L'INDUSTRIE.

Ce sont de mes chevaliers qui vont me

donner une fête. Vous y prendrez part, si vous voulez.

PIERROT.

Volontiers.

JAQUOT.

Bon, les voici!

SCENE VIII & dernière.

L'INDUSTRIE, PIERROT, JAQUOT, SPEZZAFER, TROUPE DE CHEVALIERS DE L'INDUSTRIE.

(*On danse*).

SPEZZAFER.

AIR : (*de M. Gillier*).

SANS l'*Industrie*,
Que feroient le Parnasse & la galanterie?
Sans l'*Industrie* & son secours,
On ne verroit pas toujours
Plus d'une mode nouvelle,
De qui jadis le modèle
Fut inventé
Pour une belle
Dont Pharamond fut enchanté :
On ne verroit pas sur la scène
Plus d'un bon mot original,
Qui jadis, en langue romaine,
Fit rire à Capoue Annibal.
Sans l'*Industrie*,
Que feroient le Parnasse & la galanterie?

(*On reprend la danse*).

VAUDEVILLE.

AIR : (*de M. Gillier*).

Premier couplet.

Dans les jardins de l'*Induſtrie*,
Phébus & la galanterie
S'en vont cueillant ſoir & matin,
Tin, tin, tin;
Mais en vain leur adreſſe trie,
Ho, ho, ho!
Ce n'eſt jamais du fruit nouveau.

Second couplet.

On voudroit connoître une belle
A ſon époux toujours fidelle
Et voir l'époux auſſi conſtant,
Tant, tant, tant:
Un ménage de ce modèle
Ho, ho, ho!
Ce ſeroit-là du fruit nouveau.

Troiſième couplet.

Un cadet de race gaſconne,
Qui n'emprunte pas & qui donne,
Et qui convient qu'on l'a battu,
Tu, tu, tu:
Sur les rives de la Garonne,
Ho, ho, ho!
Ce ſeroit-là du fruit nouveau.

Quatrième couplet.

Un grand du mérite idolâtre,
Géomètre vif & folâtre,
Actrice vouée à Veſta,
Ta, ta, ta:

Par ma foi, ſur plus d'un théâtre,
Ho, ho, ho!
Ce ſeroit-là du fruit nouveau.

Cinquième couplet.

AU PUBLIC.

Donnez-nous paiſible audience,
Que rien ne trouble le ſilence,
Et ne critiquez qu'*in petto*,
To, to, to:
Pour nous, meſſieurs, votre indulgence,
Ho, ho, ho!
Ne ſera pas du fruit nouveau.

Fin du prologue.

ZÉMINE
ET
ALMANZOR.

PIÈCE EN UN ACTE.

PAR MM. LE S**, F**. & D'OR**.

Représentée à la Foire Saint-Laurent en 1730.

ACTEURS.

TIMUR-CAN, roi d'Aſtracan.

ZÉMINE, fille de l'émir Abénazar, crue fille du roi.

ALMANZOR, viſir, & fils du roi, cru fils de Kalem, nom qu'Abénazar avoit pris.

ALINGUER, prince de Ruſſie, amoureux de Zémine.

PIERROT, confident d'Almanzor.

JAQUOT, confident d'Alinguer.

LIRA, ſuivante de Zémine.

GARDES.

Troupe de BERGERS ET DE BERGÈRES.

La ſcène eſt d'abord dans les jardins du palais d'Aſtracan, enſuite dans une ſalle du viſir, & enfin ſur le rivage de la mer.

ZÉMINE
ET
ALMANZOR.

Le théâtre repréſente les jardins du palais d'Aſtracan.

SCENE PREMIERE.

PIERROT, LIRA.

PIERROT.

AIR : (*Cher ami, que mon ame eſt ravie*).

OUI, Lira, ſi tu tiens ta promeſſe,
Par l'hymen, j'eſpère que dans peu
Tu verras couronner notre feu.
Du monarque enfin, touché de leur tendreſſe,
Nos amans ont obtenu l'aveu :
Le viſir, mon maître, épouſe la princeſſe ;
L'amitié du bon roi d'Aſtracan
L'élè.... ve juſqu'au premier rang.

LIRA.

Ha! voilà donc Zémine, ma maîtresse, bien joyeuse! elle ne craindra plus la prédiction qui l'inquiétoit.

PIERROT.

Quelle prédiction?

LIRA.

C'est qu'elle fit dernièrement tirer son horoscope par une fameuse devineresse, qui lui dit:

AIR: (*Que dieu béniſſe la beſogne*).

Bientôt au fils d'un ſouverain
Vous verrez donner votre main.
Il eſt de votre connoiſſance;
Mais vous ignorez ſa naiſſance.

PIERROT.

La grande ſorcière! Elle en aura menti; c'eſt le viſir Almanzor qui poſſédera l'unique héritière de Tartarie.

LIRA.

Quoique le roi ait toujours ſemblé approuver leur paſſion, je n'ai jamais cru que ce mariage pût ſe faire.

PIERROT.

Pardi! mon maître eſt bien heureux!

AIR: (*Les proverbes*).

Il eſt bien vrai qu'à la fleur de ſon âge
Il paſſe tout en prudence & valeur;
Mais il n'eſt pas de plus haut parentage
Que ſon très-humble ſerviteur.

LIRA.

Effectivement on dit qu'il eſt fils d'un villageois des environs de cette ville.

PIERROT.

Eh! qui le ſait mieux que moi?

AIR : (*Dans notre village, chacun, &c.*)

Du même village
Nous ſommes tous deux :
A de petits jeux
Nous avons joué ſous l'ombrage :
Tous deux nous avons
Gardé les moutons.

LIRA.

Et par quel haſard eſt-il devenu ſi grand ſeigneur ?

PIERROT.

Je vais te le dire. Un jour que notre grand roi Timur-Can chaſſoit autour de chez nous, il rencontra le petit Almanzor, qui liſoit l'hiſtoire de Tartarie en faiſant paître ſon troupeau. Il s'amuſa à cauſer avec lui. Il le trouva gentil, bien aviſé, & il le prit en affection. Sur ces entrefaites mourut Kalem, père du jeune berger, que Timur-Can fit auſſi-tôt venir à la cour.

AIR : (*Du cap de bonne-eſpérance*)

Et pour le rendre capable,
Plus d'un maître on employa;
Puis dans l'âge convenable,
A la guerre on l'envoya.

Il falloit le voir combattre!
Il faiſoit le diable à quatre:
Devant lui les ennemis
Fuyoient comme des brebis.

LIRA.

Tètebleu! quel berger!

PIERROT.

AIR: (*Je ne ſuis né, ni roi, ni prince*).

Ce guerrier, à l'art militaire,
Joint les talens du miniſtère;
Puiſqu'au viſiriat parvenu,
Il a ſu ſi bien ſe conduire,
Qu'enfin le voilà devenu
Le factoton de cet empire.

LIRA.

J'admire le caprice de la fortune. Elle vous a traités tous deux bien différemment.

PIERROT.

Oui, ventrebille!

AIR: (*Mon voiſin a pris ſon orge*).

Tu connois ma gentilleſſe.
Jarni! ſi c'étoit à moi
Que ſe fût adreſſé le roi!
Tiens, ma chère maîtreſſe,
Aujourd'hui je pourrois
Te faire viſireſſe.

LIRA, *ſouriant.*

Le roi ne pouvoit donc manquer d'avoir un bon miniſtre.

PIERROT.

Sans doute.

LIRA.

Mais, dis-moi un peu, comment es-tu entré au service d'Almanzor?

PIERROT.

L'année dernière, comme il revenoit de l'armée, il passa dans notre village, avec une troupe de gens de guerre. Il m'apperçut dans la foule, & me dit : *Eh! te voilà, mon pauvre Pierrot! Approche, approche!*

AIR : (*Accordez-moi, belle brunette*).

Je lui tirai ma révérence,
Ensuite je lâchai ces mots:
Ces moutons gaillards & dispos,
Que mène-là votre excellence,
Ne se laisseroient pas, je pense,
Manger la laine sur le dos.

LIRA.

Que dit-il à cela?

PIERROT.

AIR : (*Et puis voilà comment*).

Il rit de ce trait de malice,
Et me dit : *Suis-moi, mon enfant,*
Je te fais chef de mon office.
Je le suivis dans le moment.
Et puis voilà comment
Il me dit,
Il me prit,
A son service;
Et puis voilà comment
Pierrot est ton amant.

LIRA.

Il ne paroît pas que tu ayes grande occupation chez lui.

PIERROT.

Il eſt vrai. Le patron mène une vie aſſez frugale.

LIRA.

AIR : (*Oh, que ſi : oh, que nenni!*)

C'eſt ce que l'on dit auſſi,
Et que ſon ame peu commune
N'adore point la fortune.

PIERROT.

Oh, que ſi !

LIRA.

Que, mépriſant les richeſſes,
Il répand tout en largeſſes.

PIERROT.

Oh, que nenni !

Je l'ai cru de même fort long-tems ; mais à préſent je ſuis bien déſabuſé.

LIRA, *étonnée.*

Que dis-tu ?

PIERROT.

C'eſt un Créſus. Je ſuis sûr qu'il a des millions cachés dans un endroit où j'ai remarqué qu'il alloit tous les matins, & dont il a ſeul la clef.

LIRA.

Quelle certitude en as-tu ?

PIERROT.

C'eſt qu'un de ces jours, Jaquot, le ſecrétaire de ce jeune étranger, nommé Alinguer, qui paroît depuis quelque-tems à la cour, vint déjeûner avec moi.

LIRA.

Fort bien.

PIERROT.

Nous vîmes revenir notre maître, qui ouvrit la porte de l'endroit en queſtion & la referma ſur lui. Nous étions dans un cabinet voiſin, & nous entendîmes qu'il diſoit ces mots :

AIR. (*L'autre jour ma Cloris*).

O précieux tréſor !
Si jamais, dans ſa courſe,
On arrête Almanzor,
Tu ſeras ſa reſſource !
O tréſor, mes amours !
Je t'aimerai toujours !

LIRA.

AIR : (*O reguingué ! ô lonlanla !*)

Oh ! rien n'eſt plus clair que cela !
Je juge à ces paroles-là,
O reguingué ! ô lonlanla !
Que le prudent viſir amaſſe
Des armes contre la diſgrace.

PIERROT.

Il n'en aura pas beſoin, dieu merci ; mais, dans l'incertitude de ſon ſort, ne fait-il pas bien de tirer de l'eau, pendant que la corde eſt au puits ?

LIRA.

Oui, vraiment.

PIERROT.

AIR : (*Adieu paniers, vendanges ſont faites*).

Quand on a rempli ſes pochettes,
Si l'on eſt chaſſé par malheur,
En fuyant on dit de bon cœur :
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

LIRA.

Taiſons-nous, voici Zémine.

SCENE II.

PIERROT, LIRA, ZÉMINE, éplorée.

LIRA, *à Zémine.*

AIR : (*De l'Horoſcope accompli*).

NOUS vous félicitons, madame.

ZÉMINE.

O dieux ! qui l'auroit pu prévoir !
Quel contre-tems pour notre flamme !
Lira, je ſuis au déſeſpoir.

LIRA, *ſurpriſe.*

Qu'eſt-il arrivé, ma princeſſe ?

PIERROT.

Qui peut cauſer votre triſteſſe ?

ZÉMINE.

Hélas ! mes enfans, aujourd'hui,
Mon horoſcope eſt accompli !

LIRA.

Comment donc?

ZÉMINE, *à Lira.*

Tu sais ce qui m'a été prédit?

LIRA.

Oui.

ZÉMINE.

Alinguer, ce jeune inconnu.....

LIRA.

Hé bien?

ZÉMINE.

AIR: (*Dans un bois solitaire & sombre*).

Au grand roi qui règne en Russie,
Le jeune Alinguer doit le jour.
Il m'en a lui-même éclaircie,
En me déclarant son amour.

PIERROT.

Ho ho!

LIRA.

Quoi! c'est un prince!

ZÉMINE.

AIR: (*N'y a pas d'mal à ça*).

Ma crainte est extrême!
Il m'aime, Lira!

LIRA.

Hé bien, qu'il vous aime
Tant qu'il lui plaira.

PIERROT.

N'y a pas d'mal à çà. *bis.*

ZÉMINE.

Il y en a plus que vous ne penſez.

AIR : (*Vaudeville du procès des théâtres*).

Ce prince m'a dit qu'à mon père
Tantôt il me demandera.

LIRA.

Laiſſez-le faire,
Laire, lanlaire,
O gué lonla!

PIERROT.

Laiſſez-le faire,
C'eſt de l'eau claire
Qu'il fera.

ZÉMINE.

Hélas! il eſt fils d'un monarque puiſſant, & Almanzor n'eſt qu'un ſimple ſujet!

PIERROT.

Et des plus ſimples encore.

ZÉMINE.

AIR : (*Pour paſſer doucement la vie*).

Il a le mérite en partage;
Mais le mérite, par malheur,
Ne trouve pas ſon avantage
A lutter contre la grandeur.

LIRA.

AIR : (*L'autre jour deſſous un ormeau*).

J'apperçois là-bas Timur-Can
Qui ſe promène.

PIERROT.

PIERROT.

Il eſt ſeul, allez-vous-en,
Lui découvrir tout franc,
Ce qui fait votre peine.

ZÉMINE, *s'en allant.*

Fût-il plus dur qu'un rocher,
J'eſpère le toucher.

SCENE III.

PIERROT, LIRA.

PIERROT.

VOILA bien du rabat-joie, ma mignonne.

LIRA.

Zémine a raiſon d'être alarmée. Un prince eſt un dangereux concurrent.

PIERROT.

AIR : (*Diable-zot*).

Lira, je commence, ma foi,
A n'avoir plus tant d'eſpérance.
Dans le fond, je crains, comme toi,
D'Alinguer la haute naiſſance :
Elle peut éblouir le roi.
Mais, quoi qu'il arrive, ma chère,
Me promets-tu que de Pierrot
Tu deviendras la ménagère !

LIRA.

Diable-zot !
Ne compte pas là-deſſus, mon enfant.

PIERROT.

AIR : (*Quand il aime, il aime, il aime*).

Eh ! d'où vient ?

LIRA.

J'aime trop ma maîtresse,
Et par-tout je veux suivre son sort.

PIERROT.

Pour Pierrot tu n'as plus de tendresse.

LIRA.

Qu'Almanzor épouse la princesse,
Tu diras : je me plaignois à tort.

PIERROT.

Tiens, voici Jaquot, le secrétaire d'Alinguer.

SCENE IV.

PIERROT, LIRA, JAQUOT.

JAQUOT.

AIR : (*Voulez-vous savoir qui des deux*).

Bon jour, Lira ! bon jour, Pierrot !

PIERROT.

Bon jour, l'ami !

LIRA.

Bon jour, Jaquot !

PIERROT, *à Jaquot.*

On dit qu'Alinguer s'imagine
Que sur nous il va l'emporter,
Qu'il compte d'obtenir Zémine.

JAQUOT.

Il a raison de s'en flatter.

PIERROT.

J'en doute fort.

JAQUOT, *à Lira.*

AIR : (*Vous m'entendez bien*).

Mon maître épousera, je croi,
Dès ce soir la fille du roi;
Et s'il fait cette affaire.....

LIRA.

Hé bien?

JAQUOT.

Je suis son secrétaire.....
Vous m'entendez-bien.

LIRA.

A merveilles.

PIERROT.

AIR : (*Je ferai mon devoir*).

Mais je crois que cet animal,
Veut être mon rival. *bis.*

JAQUOT.

Mon garçon, ton bail va cesser;
Le mien va commencer. *bis.*

PIERROT.

Je n'en crois rien.

JAQUOT.

Tu verras, tu verras.

LIRA.

Ne vous échauffez pas l'un & l'autre inutilement.

PIERROT.

AIR : (*Les pauvres filles gagnent peu*).

Sans crainte de faire un jaloux,
Lira va nous l'apprendre.

JAQUOT, *à Lira.*

Pour votre mari, qui de nous,
Belle, voulez-vous prendre ?

LIRA.

Celui de vous deux,
Dont le maître heureux
Du roi va devenir gendre.

Adieu, messieurs. Je vais rejoindre ma maîtresse.

SCENE V.

PIERROT, JAQUOT.

JAQUOT.

AIR : (*Hé, bon, bon, bon ! Je t'en répond*).

Je puis donc, suivant ce langage,
Déjà me compter en ménage.

PIERROT.

Hé, bon, bon, bon !
Je t'en répond ;
Notre souverain, têtebille !
Nous a trop bien promis sa fille.

JAQUOT.

Hé, zon, zon, zon !
Ha, ha ! voyez donc !

Ces sortes de paroles
Sont frivoles,
Ce n'est qu'une chanson.

PIERROT.

Oh! Almanzor est bien en cour.

JAQUOT.

Prrr! Il y a bien de la comparaison entre lui & le prince Alinguer!

PIERROT.

AIR : (*Commèr', j'ai un bon mari*).

Ne te flatte encor de rien. *bis.*
Entre nous, l'on pourroit bien,
Remercier ton maître.

JAQUOT.

Mon pauvre enfant, c'est le tien
Que l'on enverra paître.

PIERROT.

Enverra paître! Vous êtes malin, M. Jaquot.

JAQUOT, *riant.*

Hé, hé, hé, hé, hé!

PIERROT.

Nous ne sommes pas de grande maison; mais nous sommes riches.

AIR : (*Tes beaux yeux, ma Nicole*).

Tu sais qu'en sa puissance,
Le visir Almanzor,
Selon toute apparence,
Doit avoir des monts d'or.

JAQUOT.

Il fera la culbute
Peut-être dès ce jour :
Ce qui vient de la flûte
S'en retourne au tambour.

PIERROT.

Pas toujours, pas toujours.

JAQUOT.

J'ai parlé à mon maître de ce tréſor-là ; ſais-tu bien ce qu'il m'a dit de ton viſir ?

PIERROT.

Que t'en a-t-il dit ?

JAQUOT.

AIR : (*Il faut que je file, file*).

C'eſt un pourceau qu'on engraiſſe,
Et que l'on égorgera :
C'eſt une éponge qu'on laiſſe
S'emplir tant qu'elle pourra ;
Et qu'enſuite on preſſe, preſſe,
Et qu'enſuite on preſſera.

PIERROT.

Ton maître eſt fertile en comparaiſons. Mais il ignore une choſe.

JAQUOT.

Quoi ?

PIERROT.

AIR : (*Un petit brunet*).

Qu'à ſon bon papa
Notre princeſſe eſt bien chère ;

Qu'elle lui dira,
En l'embraſſant : *Mon cher père,*
Ne me gênez point, hélas !

JAQUOT.

Il ne l'écoutera guère.

PIERROT.

Vous cauſerez mon trépas.

JAQUOT.

Il ne l'écoutera pas.

PIERROT.

Si cela arrive, ton prince ne ſera pas heureux en ménage.

JAQUOT.

Pourquoi?

PIERROT.

AIR : (*Boire à ſon tirelire lir*).

Il ſera ſûrement,
Déteſté de Zémine.

JAQUOT.

Dans le commencement,
Elle fera la mine;
Mais quelque jour
Le tendre amour
Aura ſon tirelire lir,
Aura ſon toure loure lour,
Aura ſon tour.

(*En cet endroit, on voit paroître au fond du théâtre, le roi & le prince Alinguer, qui s'entretiennent. Le roi branle la tête dans l'entretien*).

PIERROT.

Mais j'apperçois Timur-Can qui parle à ton maître.... Oh! ma foi, vous voilà tondus.

AIR : (*Hé, non, non, je n'en veux pas davantage*).

Tiens, vois-tu bien le monarque?
Prends-tu bien garde à son air?
Il fait un geste qui marque
Qu'il éconduit Alinguer.
Oui, par ce muet langage,
Je vois que le roi lui répond,
Hé, non, non, non!
N'en parlons pas davantage!

JAQUOT.

Et moi, je prends cela tout autrement.

AIR : (*Non, non, non! l'amour doit tout charmer*).

Je juge par-là que mon maître,
A dit au roi d'Astracan :
Mais vous me tromperez peut-être :
Non, non, non! lui répond Timur-Can.

PIERROT.

Flattez-vous bien, monsieur Jaquot, bercez-vous de chimères.

JAQUOT.

C'est vous, monsieur Pierrot, qui avez des idées creuses.

PIERROT.

AIR : (*Talalerire*).

Jusqu'au revoir. Je me retire.

JAQUOT.

Tantôt tu seras bien honteux,
De perdre ta charmante Lire!

PIERROT.

Oh! nous verrons qui de nous deux
Aura le plus sujet de dire :
Talaleri, talaleri, talalerire.

(*Ils se retirent chacun de leur côté, se moquant par gestes l'un de l'autre*).

SCENE VI.

LE ROI, LE PRINCE ALINGUER.

ALINGUER.

AIR : (*L'autre nuit j'apperçus en songe*).

SOYEZ sensible à ma prière !

LE ROI.

Mais, prince, vous ne savez pas,
Que Zémine de mes états
N'est point, comme on croit, l'unique héritière.
Bientôt à mes peuples surpris,
L'on me verra montrer un fils.

ALINGUER.

Un fils!

LE ROI.

Oui, j'ai un fils, que des raisons politiques m'ont empêché jusqu'ici de faire paroître.

ALINGUER.

AIR : (*Quand Iris prend plaisir à boire*).

Si mon cœur, dans l'objet que j'aime,
Ne cherchoit que le rang suprême,

Cet avis confondroit mes vœux;
Mais je n'ai pas besoin d'une couronne:
Tout ce que demandent mes feux,
C'est la princesse; je ne veux
Point d'autre dot (*bis*). que sa personne.

LE ROI.

AIR : (*Quand je tiens de ce jus d'octobre*).

Pourquoi ne m'est-il pas possible
De contenter votre désir?
J'y vois un obstacle invincible:
J'ai promis Zémine au visir.

ALINGUER.

AIR : (*Si dans le mal qui me possède*).

Hé bien!

LE ROI.

Ma parole est donnée:
Et qui plus est, dans ce moment,
Zémine annonce à son amant,
Que dans cette même journée,
Ils verront de leurs tendres cœurs
L'hymen couronner les ardeurs.

ALINGUER.

AIR : (*Menuet de M. Grandval*).

Mais vous pourriez vous en dédire.

LE ROI.

Non, prince, je n'en ferai rien.

ALINGUER.

Je suis l'héritier d'un empire.

LE ROI.

Almanzor est l'appui du mien.

ALINGUER.

AIR : (*Le démon malicieux & fin*).

Mais ſon roi ne peut-il autrement
Le payer de ſon attachement?

LE ROI.

Mon viſir toujours pour l'opulence
Fit éclater un généreux mépris;
Il faut donc de ma reconnoiſſance
Qu'abſolument Zémine ſoit le prix.

ALINGUER.

AIR : (*Je le crois bien : je n'en crois rien*).

On vante ſa vertu ſublime,
Et chacun l'honore & l'eſtime.

LE ROI.

Je le crois bien.

ALINGUER.

Cependant, cet homme ſi rare,
N'eſt au fond qu'un infame avare.

LE ROI.

Je n'en crois rien.

ALINGUER.

AIR : (*C'eſt la pure vérité*).

Sachez que votre Almanzor
En ſecret garde un tréſor.

LE ROI.

Ce n'eſt qu'une médiſance.
Abuſé par l'apparence,
Juſqu'ici j'aurois été
Dupe de ma confiance!

ALINGUER.

C'eſt la pure vérité.

LE ROI.

AIR : (*Amis, sans regretter Paris*).

J'en doute. Mais quel homme encor
A pu vous instruire ?

ALINGUER.

Un homme qui droit au trésor
Est prêt à vous conduire.

LE ROI.

Grands dieux ! seroit-ce là le fruit de mes peines!

(*Il tombe dans une profonde rêverie*).

ALINGUER.

AIR : (*Voulez-vous savoir qui des deux*).

Vous pouvez juger par-là
Des desseins perfides qu'il a.
On lui voit faire des largesses
Assez souvent à vos soldats;
Avec ses secrètes richesses
Contre vous que ne peut-il pas?

LE ROI.

AIR : (*De la ceinture*).

Se peut-il que son lâche cœur
Songe à trahir un roi qui l'aime.

ALINGUER.

De ce pas vous pouvez, seigneur,
Vous en éclaircir par vous-même.

LE ROI.

Oui, je vais chez Almanzor. Envoyez-moi là l'homme dont vous m'avez parlé.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

Faites-moi, je vous en conjure,
Mon cher Alinguer, ce plaisir.

ALINGUER.

Je vous l'enverrai, je vous jure,
Dans ce moment chez le visir.

(*Ils s'en vont tous deux chacun de leur côté*).

Le théâtre change, & représente une salle de la maison du visir, où l'on ne voit rien qui ne soit d'une grande simplicité.

SCENE VII.

ZÉMINE, ALMANZOR.

ALMANZOR.

AIR : (*A l'ombre de ce verd boccage*).

EH, quoi? j'obtiens tout ce que j'aime!
Est-il un amant plus heureux!
Vous venez m'apprendre vous-même,
Que le roi va combler mes vœux.
Ah! quel bonheur pour ma tendresse!
Quel sujet de ravissement!
Lisez dans mes yeux, ma princesse,
L'excès de mon contentement.

ZÉMINE.

AIR : (*Lorsque je vois Colinette*).

Que dans l'objet qui m'engage
J'aime des transports si doux!
Almanzor, je les partage
Dans ce moment avec vous!

ALMANZOR.

Ah, qu'un si beau nœud m'enchante!

ZÉMINE.

Apprenez, mon cher visir,
Qu'à votre fidelle amante
Il fait autant de plaisir.

ALMANZOR.

AIR : (*J'ai passé deux jours sans vous voir*).

O dieux! se peut-il que le roi,
Qui fait mon origine,
Ait pu jeter les yeux sur moi!
Qu'il me donne Zémine!

ZÉMINE.

La vertu n'a-t-elle donc pas
Des bergers fait des potentats?

SCENE VIII.

ZÉMINE, ALMANZOR, PIERROT, LIRA.

PIERROT, *tenant Lira par la main.*

De la joie! de la joie! voici le roi.

AIR : (*Voici les dragons qui viennent*).

Il vient finir son ouvrage.
Tous deux, pour le coup,
Vous allez du mariage
Subir le doux esclavage;
(*Prenant les deux mains de Lira*).
Et nous itout,
Et nous itout.

Zémire et Almanzor

Tom. A. Sc. 8.

De la joye ! de la joye ! voici le Roi !.

C. S. Marillier Dir.

Bargnet. Sc.

SCENE IX.

ZÉMINE, ALMANZOR, PIERROT, LIRA, LE ROI, GARDES.

ALMANZOR, *se jetant aux pieds du roi.*

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

SEIGNEUR, permettez-moi de rendre
Grace au meilleur de tous les rois.
Comment a-t-il pu faire choix
D'Almanzor pour ſon gendre?

LE ROI, *en fureur.*

AIR : (*Je ne ſuis pas ſi diable*).

Lève-toi, miſérable!
Tu n'es plus à mes yeux
Qu'un mortel mépriſable,
Qu'un ſujet odieux.
Par ton air hypocrite,
Tu m'as long-tems ſéduit;
Mais de ton faux mérite
Je ſuis inſtruit.

ZÉMINE.

Qu'entends-je!

LIRA.

Ho ho!

PIERROT.

Que dit-il?

ALMANZOR.

AIR : (*Le fameux Diogènes*).

O ciel! qui m'a pu nuire,
Ou plutôt ſu détruire

Dans l'esprit de mon roi !
Qu'ai-je donc fait ? Quel crime
Contre moi vous anime ?

LE ROI.

Qui le sait mieux que toi ?
AIR : (*Malheureuse journée*).
Je viens d'apprendre, traître !
Que, dans ton lâche sein,
Contre ton propre maître
Tu caches un dessein ;
Et que ton ame basse,
Cédant à son penchant,
Secrétement amasse
Nuit & jour de l'argent.

PIERROT, *à part.*

Ouf !

LIRA, *bas à Pierrot.*

Voilà votre mèche découverte.

ALMANZOR.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette*).
Que dites-vous ? Quoi ! d'avarice
On a le front de m'accuser !
Seigneur, si je hais quelque vice,
C'est celui de thésauriser.

LE ROI.

AIR : (*Le seigneur turc a raison*).
Nous saurons dans un moment
Si c'est calomnie,
Ou si l'on t'a justement
Soupçonné d'hypocrisie :

Mais

Mais si l'on trouve un trésor,
Je te déclare, Almanzor,
Que c'est fait de ta vie.

PIERROT, *à part.*

Nous sommes perdus !

ZÉMINE, *au roi.*

Ah! seigneur, pouvez-vous croire Almanzor capable d'un sentiment si bas!

LE ROI.

AIR : (*Faites boire à triple mesure*).

Zémine, gardez le silence.
Il vous importe autant qu'à moi,
Qu'on éclaircisse l'innocence
D'un sujet suspect à son roi.

SCENE X.

LE ROI, ZÉMINE, ALMANZOR, PIERROT, LIRA, JAQUOT.

JAQUOT, *au roi.*

SEIGNEUR, je viens de la part du prince Alinguer, qui m'a dit que....

LE ROI.

AIR : (*Adieu donc, ma Nanon*).

Tu sais donc où doit être
Le trésor?

JAQUOT.

Jaquot va
Vous le faire connoître.

PIERROT, *à part.*

Adieu donc, mon cher maître !

JAQUOT, *montrant la porte du cabinet secret.*

C'est dans cet endroit-là.

PIERROT, *à part.*

Adieu donc, ma Lira !

LE ROI, *à Almanzor.*

Ouvre-nous cette porte.

ALMANZOR.

AIR : (*Bouchez, naïades, vos fontaines*).

O grand roi ! que voulez-vous faire ?
Ne découvrez point ma misère !
Epargnez à votre visir
La honte de....

LE ROI.

Ta résistance
Ne fait qu'irriter mon désir,
Et redoubler ma défiance.

ALMANZOR.

Il faut donc vous contenter.

(*Almanzor ouvre le cabinet, où Jaquot le suit. Le roi se présente à la porte, & regarde dedans*).

LIRA, *à Pierrot, le quittant & allant du côté de Jaquot.*

AIR : (*Adieu, ma chère maîtresse*).

On va trouver la cachette.

ZÉMINE, *à part.*

Seroit-il possible, ô dieux !

PIERROT, *à part, levant les yeux au ciel.*

Pour un moment, grand prophète,
Daigne leur boucher les yeux.

(*Jaquot sort du cabinet. Almanzor le suit, tenant sur son bras un habit de berger, & une houlette à la main*).

JAQUOT.

Serpedié! il n'y a que les quatre murailles.

LE ROI, *étonné.*

Que vois-je!

ALMANZOR, *au roi, lui montrant son habit.*

AIR : (*Vous me quittez! Que je suis malheureux!*)

Seigneur, voilà ce merveilleux trésor,
Qui contre moi faisoit gronder l'envie :
Enfin, voilà tout le bien d'Almanzor;
Encor vient-il de l'auteur de sa vie.

ZÉMINE, *au roi.*

AIR : (*L'autre nuit j'apperçus en songe*).

Vous voyez bien son innocence.

LE ROI, *à Almanzor.*

Mais pourquoi si soigneusement
Gardes-tu cet habillement?

ALMANZOR.

Pour me rappeler ma naissance,
Et pour le reprendre, Seigneur,
Si vous m'ôtez votre faveur.

LE ROI, *l'embrassant.*

AIR : (*Comme un coucou, &c.*)

Je te rends toute ma tendresse.

Tu me ravis ! embraſſe-moi !
De ta race apprends la nobleſſe.
Almanzor eſt le fils d'un roi.

ZÉMINE.

Quelle joie !

JAQUOT.

Diable !

PIERROT.

Le fils d'un roi !

LIRA, *retournant à Pierrot.*

Bon !

LE ROI, *toujours à Almanzor.*

AIR : (*J'entends déjà le bruit des armes.*)
Je ne puis plus long-tems me taire.
Preſſé par le ſang, par l'amour,
Je vais révéler un myſtère,
Qui ſurprendra toute ma cour,
Non, non, Kalem n'eſt point ton père,
C'eſt à moi que tu dois le jour.

(*Ils ſont tous frappés d'un grand étonnement ; mais Zémine & Almanzor prennent un air triſte. Lira retourne à Jaquot. Le roi continue à parler*).

C'eſt par mon ordre que le ſage émir Abénazar, ſous le nom de Kalem, a pris ſoin de ton enfance. Ce zélé courtiſan, par amitié pour moi, ſe déguiſa en villageois, & te fit paſſer pour ſon fils. Je t'ai fait eſſuyer de rudes travaux.

AIR : (*Je ne suis né, ni roi, ni prince*).

Par-là, mon fils, j'avois envie
De t'instruire à fond de la vie,
Pour mieux t'apprendre ton devoir.
Avant que de te reconnoître
Pour héritier, j'ai voulu voir
Si tu mériterois de l'être.

AIR : (*Par hasard sur la fougère*).

Avec quelle indifférence
Tu reçois, dans ce moment,
De ton sort la connoissance!

ALMANZOR.

Excusez un tendre amant!
Je suis frère de Zémine:
Laissez-moi pleurer, seigneur,
Une fatale origine,
Qui s'oppose à mon bonheur.

ZÉMINE, *au roi.*

AIR : (*Les triolets*).

Pourquoi m'avoir permis, seigneur,
De voir un époux dans mon frère?
Vous l'avez rendu mon vainqueur.
Pourquoi m'avoir permis, seigneur,
De brûler pour lui d'une ardeur
Que le sang condamne à se taire!
Pourquoi m'avoir permis, seigneur,
De voir un époux dans mon frère?

LE ROI, *souriant.*

AIR : (*Bannissons d'ici l'humeur noire*)

En vos amours je m'intéresse.
Consolez-vous, mes chers enfans.

Je vais finir votre triſteſſe :
Deux mots vont vous rendre contens.
Zémine n'eſt point ma fille.

ZÉMINE, *tranſportée de joie.*

L'ai-je bien entendu !

ALMANZOR.

L'agréable nouvelle !

PIERROT, *appelant Lira.*

A moi, Lira !

(*Lira repaſſe du côté de Pierrot*).

LE ROI.

Zémine eut pour père Abénazar, dont la femme accoucha d'elle, dans le moment que la reine mit au monde Almanzor.

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts*).

Ces deux enfans, le même jour
Etant nés, j'en fis un échange
Si ſecrétement, que ma cour
N'a jamais ſu ce fait étrange.
Zémine, depuis ce tems-là,
Pour ma fille unique paſſa.

Hé bien, Almanzor, pleurez-vous encore votre naiſſance ?

ALMANZOR.

AIR : (*Je ſuis un précepteur d'amour*).

Le grand nom que je tiens de vous,
Flatte l'amour qui me domine :
Il me devient d'autant plus doux,
Qu'il fait plus d'honneur à Zémine.

ZÉMINE, *à Almanzor.*

AIR : (*Beauté, à qui l'on jure une ardeur éternelle*).

Seigneur, de vos transports je juge par moi-même :
Vous avez hérité de mon noble désir.
Fille de Timur-Can, quel étoit mon plaisir,
D'élever mon berger à la grandeur suprême.
D'élever, &c.

LE ROI, *à Almanzor.*

Prince, j'ai fait avertir les habitans du village où vous avez été élevé. Allons les voir sur le rivage, où ils vont célébrer votre hymen.

(*Le roi, Zémine & Almanzor se retirent*).

SCENE XI.

PIERROT, LIRA, JAQUOT.

JAQUOT, *à Lira.*

AIR : (*La farira dondaine, gué!*)

QUE fera Jaquot ?

LIRA.

Que Jaquot s'en aille :
J'épouse Pierrot.

PIERROT.

Le champ de bataille
J'ai :
La farira dondaine, gué !
La farira dondé !

(*Ils s'en vont tous trois*).

(*Le théâtre change & représente le rivage de la mer*).

SCENE XII & dernière.

LE ROI, ZÉMINE, ALMANZOR, TROUPE DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

(*On danse*).

UN BERGER.

AIR : (*De M. Gillier*).

BERGERS, chantez sur ce rivage
Le nouveau roi que nous donne les cieux;
Avant que de savoir son destin glorieux
Il avoit déjà votre hommage.
Chantez, & que son nom réveille les échos!
Elevé dans nos bois, il aime nos musettes.
Puisse-t-il dans sa cour trouver le doux repos
Qu'il a goûté dans nos retraites!

(*On reprend la danse, qui est encore coupée par l'air suivant*).

UNE BERGÈRE, *à Almanzor.*

AIR : (*de M. Gillier*).

Le sort qui vous prodigue aujourd'hui ses faveurs,
Surprend, comble à la fois votre espoir & le nôtre.
Votre gloire fera les plaisirs de nos cœurs,
Notre amour nous répond du vôtre.

(*L'on reprend la danse, qui finit la pièce*).

FIN.

LES ROUTES DU MONDE.

PIÈCE EN UN ACTE.

PAR MM. LE S**, F**. ET D'OR**.

Représentée à la Foire saint-Laurent en 1730.

ACTEURS.

LE TEMS.
LA SAGESSE.
LA RICHESSE.
LA DÉBAUCHE.
L'AMOUR.
LÉANDRE, amant d'Angélique.
ANGÉLIQUE.
LE TUTEUR d'Angélique.
UN JEUNE HÉRITIER, en pleureuſes.
THÉRESE, jeune enfant.
GUILLOT, jeune payſan.
ARAMINTE, coquette.
LOLOTE, ſa fille.
TROUPE DE PLAISIRS INNOCENS.
TROUPE DE PLAISIRS LIBERTINS.

La ſcène eſt dans les Jardins d'Hébé.

LES ROUTES DU MONDE.

Le théâtre repréſente dans les ailes les jardins d'Hébé, déeſſe de la jeuneſſe ; & dans l'enfoncement trois portiques, qui commencent les trois chemins que prennent les hommes, en ſortant de la jeuneſſe. Le portique du milieu eſt étroit, compoſé de rochers, & couvert de ronces, avec cette inſcription : Le chemin de la Vertu. *Le ſecond à droite, plus large, ainſi que le troiſième, qui eſt à gauche, eſt orné de tous les ſymboles des honneurs & des richeſſes, & a pour titre :* Le chemin de la Fortune. *Le troiſième, intitulé :* Le chemin de la Volupté, *paroît chargé des attributs des Plaiſirs, du Jeu, de l'Amour & de Bacchus.*

SCENE PREMIERE.

LE TEMS, LÉANDRE.

LÉANDRE.

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris*).

O SATURNE ! doyen des dieux !
Des pères le moins tendre !
O Tems ! dites-moi dans quels lieux
Vous conduiſez Léandre ?

LE TEMS.

AIR : (*Contre mon gré je chéris l'eau*).

Je vais vous expliquer cela.
Voyez ces trois portiques-là :
Du monde ils commencent les routes.
On doit (telle est la loi du sort)
Passer sous l'une de ces voûtes,
Quand des jardins d'Hébé l'on sort.

LÉANDRE.

Depuis que je vis dans ces jardins, je n'avois point encore apperçu ces trois portiques.

LE TEMS.

Je le crois bien. Vous ne pouviez les voir sans moi.

AIR : (*Quand le péril est agréable*).

Ici, dans une paix profonde,
Les jeunes sont jour & nuit :
C'est le *Tems* seul qui les conduit
Près des routes du monde.

Mais je ne leur fais pas toujours, comme à vous, l'honneur de me rendre visible.

LÉANDRE, *considérant les portiques.*

Que ces portiques-là se ressemblent peu !

LE TEMS.

Les chemins auxquels ils conduisent, sont encore plus différens.

LÉANDRE, *montrant le portique de la Vertu.*

AIR : (*Je suis la fleur des garçons du village*).

Que ce chemin me paroît effroyable !
Mes yeux en sont épouvantés.

LE TEMS.

Il eſt cependant à la plus adorable
De toutes les divinités.

LÉANDRE.

AIR : (*Philis, en cherchant ſon amant*).

Eh! quelle eſt donc la déité
Par qui peut être fréquenté
Ce paſſage étroit, peu battu,
Par-tout de ronces revêtu?

LE TEMS.

C'eſt la *Vertu*.

LÉANDRE, *étonné*.

La *Vertu!*

LE TEMS.

AIR : (*Sois complaiſant, affable, débonnaire*).

De la *Vertu* la demeure épouvante,
De ſon chemin l'entrée eſt rebutante :
Mais,
La ſortie en eſt brillante :
C'eſt la *Gloire*, & ſon palais.

Le portique placé à droite, & enrichi d'or & de pierreries, mène au temple de la *Fortune*. Par cette porte on voit paſſer,

AIR : (*J'ai fait ſouvent réſonner ma muſette*).

Le peuple altier, dangereux, formidable,
Des conquérans & des agioteurs.
Ces derniers-ci, (le fait eſt incroyable)
Ont avec eux compté quelques auteurs.

LÉANDRE.

AIR : (*Voyelles anciennes*).

Celui-là ne me tente pas.

LE TEMS.

C'eſt pourtant le plus magnifique.

LÉANDRE, *montrant le portique de la Volupté.*

Cet autre a pour moi plus d'appas.
Quel eſt donc ce galant portique?

LE TEMS.

C'eſt celui de la *Volupté.*
Tous les plaiſirs en font l'enſei.... gne.
Des trois c'eſt le plus fréquenté,
Quoique très-ſouvent on s'en plai.... gne.

LÉANDRE.

Je ne vois là que des violons, des verres, des bouteilles, des cartes & des dez.

LE TEMS.

C'eſt ce qui fait qu'on y met la preſſe. Ho ça, nous allons nous ſéparer; mais, avant que je vous quitte, il faut que je vous donne un avis ſalutaire.

LÉANDRE.

Je vous en prie!

LE TEMS.

Ayez grand ſoin de fuir la *Débauche*, qui rôde ſans ceſſe autour de ces portiques.

LÉANDRE.

Oh! la *Débauche* m'a toujours fait horreur: elle ne me ſéduira point.

LE TEMS.

AIR: (*Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe*).

Vous êtes dans l'erreur, Léandre,

Craignez, craignez de vous laiſſer ſurprendre;
Fuyez cette Sirène-là.
Déguiſant ſon effronterie,
Devant vous elle paroîtra
Sous le nom de *Galanterie.*

LÉANDRE.

Je ſuis bien-aiſe de ſavoir cela.

LE TEMS.

Adieu.

LÉANDRE, *le retenant.*

Encore un moment!

AIR : (*Il faut que je file, file*).

Sur un point qui m'embarraſſe
Je voudrois vous conſulter.

LE TEMS, *voulant toujours s'en aller.*

Cela ne ſe peut.

LÉANDRE, *le retenant encore.*

De grace,
Daignez encore m'écouter.

LE TEMS.

C'eſt trop demeurer en place;
Suis-je fait pour y reſter?
Le *Tems* toujours paſſe, paſſe,
Rien ne ſauroit l'arrêter.

(*Il s'échappe des mains de Léandre, & s'enfuit*).

SCENE II.

LÉANDRE, *seul.*

QUEL chemin vais-je prendre ? Me voilà présentement livré à moi-même.... Mais que dis-je, hélas !

AIR : (*Les filles de Nanterre*).

Suis-je donc à moi-même,
Et maître de mes vœux ?
On est à ce qu'on aime
Quand on est amoureux.

Oui, c'est à l'aimable Angélique à disposer de mon sort. Allons la chercher, & prenons ensemble des mesures pour fléchir son tuteur, qui s'oppose à notre hymen.

(*Il fait un mouvement pour se retirer, la* Débauche *l'appelle*).

SCENE III.

LÉANDRE, LA DÉBAUCHE.

LA DÉBAUCHE.

AIR : (*Ho, ho! Tourelouribo!*)

HOLA, mon mignon! Eh! qui vous presse?
Ho, ho!
Tourelouribo!
C'est à moi que l'on s'adresse,
Ho, ho!
Tourelouribo!
Pour conduire la jeunesse,
Ho, ho, ho!
Tourelouribo?

LÉANDRE.

Qui êtes-vous, madame? Je n'ai pas l'honneur de vous connoître.

LA DÉBAUCHE.

Je le vois bien, mon poulet. Mais nous aurons bientôt fait connoissance. Je m'appelle la *Galanterie.*

LÉANDRE, *à part.*

Ha! voilà justement la *Débauche.*

LA DÉBAUCHE.

C'est à moi à défricher les jeunes esprits, qu'une éducation trop sévère a chargés de broussailles pédantesques. Vous ne sauriez croire combien la *Galanterie* perfectionne de gens.

AIR : (*Le bon branle*).

Je radoucis les financiers,
Je mets leur caiſſe en branle :
Je fais briller les officiers :
Des petits-colets minaudiers
Je mets la tête en branle :
Dans la (*) grande allée aux paniers
Je donne le bon branle.

LÉANDRE.

Vous êtes bien en vogue, à ce que je vois.

LA DÉBAUCHE.

Allons, ne perdez pas votre tems à délibérer.

AIR : (*Il faut, quand l'amour nous preſſe*).

Cadet, plein de gentilleſſe,
Chez moi venez faire un tour ;
Car c'eſt un fort joli ſéjour
Pour la jeuneſſe :
C'eſt un beau collége d'amour,
Qui la redreſſe.

LÉANDRE.

AIR : (*Branle de Metz*).

En vain votre réthorique
Cherche à corrompre mon cœur :
Je ſuis votre ſerviteur.
(*Il ſe retire*).

LA DÉBAUCHE.

Il mépriſe ma boutique ;
Mais l'innocent, quelque jour,
M'apportera ſa pratique ;

(*) *La grande allée des Tuileries.*

Mais l'innocent, quelque jour,
Reviendra cuire à mon four.
Mais voilà mes deux voisines.

SCENE IV.

LA DÉBAUCHE, LA SAGESSE, LA RICHESSE.

LA SAGESSE, *montrant son portique.*

AIR : (*C'est dans ces lieux que règne l'innocence*).

C'EST dans ces lieux que règne la *Sagesse.*

LA RICHESSE.

Et c'est ici qu'on trouve la *Richesse.*

LA DÉBAUCHE.

Moi, des *plaisirs*, je suis la belle hôtesse.

LA SAGESSE, *d'un air dédaigneux.*

La bonne marchandise que vous criez-là toutes deux !

AIR : (*Vous, qui vous moquez par vos ris*).

Elle est d'un fort bon acabit.

LA RICHESSE, *montrant la Débauche.*

Nous savons l'une & l'autre
Tout le bien que le monde dit,
Déesse, de la vôtre.

LA DÉBAUCHE.

Mais elle n'est point de débit,
Et nous vendons la nôtre.

SCENE V.

LA SAGESSE, LA RICHESSE, LA DÉBAUCHE, THÉRÈSE, jeune fille.

LA SAGESSE.

AIR : (*Quand je vous ai donné mon cœur*).

QUELLE jeuneſſe vient à nous?

LA DÉBAUCHE.

Qu'elle me paroît niaiſe!

LA RICHESSE, *à Thérèſe.*

Belle, comment vous nommez-vous?

THÉRÈSE.

Je m'appelle Thérèſe.

LA SAGESSE.

Qui venez-vous chercher ici?

THÉRÈSE.

C'eſt la *Sageſſe.*

LA SAGESSE, *ſe montrant.*

La voici.

THÉRÈSE.

AIR : (*Rien n'eſt ſi beau, rien n'eſt ſi bon*).

C'eſt vous, adorable *Sageſſe!*
N'abandonnez pas ma jeuneſſe :
Je vous ſuivrai juſqu'au tombeau.

LA SAGESSE.

Rien n'eſt ſi beau.

LA RICHESSE, *à Thérèse.*

Ah! ſuivez plutôt la *Richeſſe!*
De tous les biens je fais largeſſe;
Vous aurez de l'or à foiſon:
Rien n'eſt ſi bon.

LA DÉBAUCHE, *à Thérèse.*

AIR : (*On dit qu'amour eſt ſi charmant*).

Conſidérez bien mes appas.
Eh, quoi! ne vous plairois-je pas!
A l'envi chacun ſuit les pas
De la *Galanterie.*
Eh, quoi? ne vous plairois-je pas,
Moi qui ſuis ſi jolie?

LA SAGESSE, *à Thérèse.*

AIR : (*Perette, venez tôt!*).

Ne la ſuivez pas!

LA RICHESSE.

Elle prendra, ſans doute,
Ma route.

LA DÉBAUCHE, *prenant Thérèse par le bras.*

Thérèſe, venez tôt:
Vous aurez chez moi ce qu'il vous faut.

THÉRÈSE, *repouſſant la Débauche.*

Laiſſez-moi!

LA DÉBAUCHE.

AIR : (*Ah! Thérèſe, qu'on eſt aiſe!*)

Ah, Thérèſe!
Qu'on eſt aiſe
Dans la route des plaiſirs!
Ah, Thérèſe!
Qu'on eſt aiſe,
Quand on ſuit tous ſes déſirs!

LA RICHESSE.

AIR : (*Non, je ne veux pas rire*).

Je donne les riches habits,
Les bijoux, les meubles de prix.

LA DÉBAUCHE.

Chez moi ſont les jeux & les ris,
Laiſſez-vous y conduire.

THÉRÈSE.

Non, je ne veux pas rire,
Non, non, je ne veux pas rire,
Moi!
Non, non, je ne veux pas rire.

LA SAGESSE, *tendant les bras à Thérèſe.*

AIR : (*Qu'on a de peine, quand on n'a pas*).

C'eſt moi qui donne } *bis.*
Le vrai bonheur. }
Venez mignonne!

THÉRÈSE.

De très-bon cœur.

(*La Sageſſe emmène Thérèſe*).

SCENE VI.

LA DÉBAUCHE, LA RICHESSE.

LA RICHESSE.

LA voilà charmée de nous avoir débauché une petite fille.

LA DÉBAUCHE.

Nous lui en soufflons bien d'autres!... Mais voici un drôle, qui m'a l'air d'être un héritier des plus frais pondus.

SCENE VII.

LA DÉBAUCHE, LA RICHESSE, UN JEUNE HÉRITIER, en grand deuil & en pleureuses.

LA DÉBAUCHE.

AIR : (*A la façon de Barbari*).

IL vient de fermer le cercueil
Tout au moins de sa mère.

L'HÉRITIER.

Mesdames, je porte le deuil
Pour la mort de mon père.

LA DÉBAUCHE.

J'entre dans votre affliction :
La faridondaine, la faridondon.

L'HÉRITIER.

De chagrin mon cœur eſt ſaiſi.

LA DÉBAUCHE.

Biribi !
A la façon de Barbari,
Mon ami.

LA RICHESSE, *à l'Héritier.*

AIR : (*Ha ! vous avez bon air !*)

Dites-moi, les pleureuſes
Vous ſont-elles heureuſes?

L'HÉRITIER.

Oui, très-avantageuſes ;
J'ai bien de cela.
(*Il fait l'action de compter de l'argent*).

LA DÉBAUCHE.

Vous êtes mon affaire :
Que vous ſavez me plaire !
Ha ! vous avez bon air
Sous ce crêpe-là !

LA RICHESSE, *à l'Héritier.*

AIR : (*Pierre Bagnolet*).

Croyez-moi, mettez vous en charge ;
Augmentez vos biens, amaſſez.

LA DÉBAUCHE.

Mettez-vous plutôt au large ;
Ne ménagez point, dépenſez.

LA RICHESSE.

Non, amaſſez.

LA DÉBAUCHE.

Non, dépenſez.

TOUTES DEUX.

De vous { avancer / divertir } je me charge :
Car on n'en a jamais
Vous en aurez toujours } assez.

LA DÉBAUCHE.

Mon fils, ne vous en rapportez qu'à moi.

AIR : (*Sur les terreaux*, ou, *Du haut en bas*).

Un orphelin,
Quoique la critique le fronde,
Un orphelin
Doit me confier son destin.
Oui, c'est moi qui mets dans le monde,
Lorsque chez lui l'argent abonde,
Un orphelin.

LA RICHESSE.

AIR : (*Dansons le nouveau cotillon*).

A présent l'homme ne sait plus
Compter les vertus
Que par les écus.
Comme votre père
Il faut faire :
Toujours courir
Aux Jacobus,
Aux Carolus.
A présent l'homme ne sait plus
Compter les vertus
Que par les écus.

L'HÉRITIER.

AIR : (*Sens-dessus-dessous*).

Mon père étoit un franc taquin. *bis.*

LA DÉBAUCHE.

Qui ménageoit trop ſon fruſquin. *bis.*
Commencez mieux votre carrière,
Sens-deſſus-deſſous,
Sens-devant-derrière :
Laiſſez-moi mettre tout chez vous
Sens-devant-derrière,
Sens-deſſus-deſſous.

L'HÉRITIER.

Tant mieux! tant mieux! j'aime le tapage.

LA RICHESSE, *montrant la Débauche.*

Vous ne connoiſſez point cette pélerine-là.
C'eſt la *Débauche*. Elle vous ruinera.

L'HÉRITIER.

N'importe, je la trouve aimable.
(*à la Débauche*).

AIR : (*Ha! qu'il y va gaiement!*)

Ma reine, partons promptement.
(*Il va au portique de la Volupté*).

LA DÉBAUCHE, *à la Richeſſe.*

Ha! qu'il y va gaiement!
Au ſortir de l'enterrement
De ſon pauvre défunt père,
Ha! qu'il y va, ma commère,
Ha! qu'il y va gaiement!

L'HÉRITIER, *à la Débauche, ſe retournant.*

Venez donc!

LA DÉBAUCHE, *à l'Héritier.*

AIR : (*Que faites-vous, Marguerite*).

Prenez cette route à gauche ;
Je vous rejoins, mon garçon.
(*à la Richesse*).
Ces mineurs à la *Débauche*
Font très-rarement faux-bond.

SCENE VIII.

LA DÉBAUCHE, LA RICHESSE, GUILLOT, jeune paysan.

GUILLOT, *saluant.*

AIR : (*Passez donc, lonlanla*).

SARVITEUR, mes diesses !

LA DÉBAUCHE.

Eh ! bon jour, gros dodu !

LA RICHESSE.

Ici, que cherches-tu ?

GUILLOT.

Le buriau des richesses.
Dites-moi, lonlanla,
Par où faut aller-là ?

LA DÉBAUCHE.

AIR : (*Allons gai !*)

Manant, tu n'es pas sage ;
Forme d'autres désirs :

Tu dois prendre, à ton âge,
Le chemin des plaiſirs.
Allons gai!
D'un air gai, &c.

GUILLOT.

AIR : (*Tout-ci, tout-ça*).

Vous direz ce qu'il vous plaira;
Tout-ci, tout-çà,
Je veux tâter de l'opulence:
Aux plaiſirs tout homme qui va,
Tout-ci, tout-çà,
N'y peut arriver ſans dépenſe;
Pour aller dans ce chemin-là,
Tout-ci, tout-çà,
Guillot n'a pas de çà.

LA RICHESSE.

Il raiſonne fort juſte.

GUILLOT.

Oui, je veux m'enrichir.

LA DÉBAUCHE.

AIR : (*Attendez-moi ſous l'orme*).

Mais la *Richeſſe* exige
Un travail dur & long;
A cent ſoins elle oblige.

LA RICHESSE, *à la Débauche.*

Dans le commerce, bon:
La finance, moins ſouche,
Procure un gain plus prompt:
Un Créſus ſur ſa couche
Croît comme un champignon.

GUILLOT.

C'eſt, morgué, bian dit.

LA RICHESSE, *à Guillot.*

AIR : (*Le coquetier de Pontoiſe*).

Guillot, il faut que je penſe
A ton établiſſement.

LA DÉBAUCHE, *à la Richeſſe.*

Placez-le donc promptement
Près d'un milord de finance :
Il aura bientôt de quoi
Faire nuit & jour bombance :
Il aura bientôt de quoi
Faire du fracas chez moi.

GUILLOT.

AIR : (*Que dieu béniſſe la beſogne*).

Oh ! palſanguienne, je m'attends
A me bailler bian du bon tems !
Mais je voudrois à ma richeſſe
Coudre un petit bout de nobleſſe.

LA DÉBAUCHE.

Tuchou ! comme il y va !

LA RICHESSE.

La choſe eſt faiſable.

GUILLOT.

AIR : (*Nos plaiſirs ſeront peu durables*).

Queu plaiſir ! Queu bonne aventure !
Au mitant de ma parenté,
Qu'eſt juſqu'au cou dans la roture,
Je ſerai ſeul de qualité.

LA RICHESSE.

Quand vous ferez de qualité, monsieur Guillot; il faudra vivre noblement.

GUILLOT.

Pardi! bian entendu.

LA RICHESSE.

AIR : (*Ma pinte & ma mie, ô gué*).

Avoir des meubles pompeux,
Superbe écurie.

LA DÉBAUCHE.

Vins délicats, vins mousseux.
Maîtresse jolie.

GUILLOT.

A rian, je ne manquerons,
Toujours près de nous j'aurons
La pinte & la mie,
O gué!
La pinte & la mie.

LA DÉBAUCHE, *à la Richesse.*

Emmenez-le, ma chère; mais ne tardez pas à me le renvoyer.

LA RICHESSE.

Ne vous mettez pas en peine.

GUILLOT, *à la Débauche.*

AIR : (*Pierrot reviendra tantôt*).

Oh, ne vous embarrassez pas! *bis.*
Cheux vous, bian chargé de ducats,
Guillot,
Guillot, revianra bientôt,
Biantôt, revianra Guillot.

(*Sautant au cou de la Débauche*).

Que je vous embraſſe.

(*La Richeſſe l'emmène*).

LA DÉBAUCHE, *ſeule.*

Guillot ſera un très-bon ſujet..... Mais j'apperçois la coquette Araminte avec ſa fille. Rentrons, & laiſſons-les faire.

SCENE IX.

ARAMINTE, LOLOTE.

Araminte eſt fort parée. Elle a du rouge, des mouches, des fleurs, des diamans. Lolote, ſa fille, eſt en griſette & en linge uni.

ARAMINTE.

AIR : (*Vaudeville du nouveau monde*).

MA fille, vous avez treize ans;
Entrez dans le monde, il eſt tems.
A treize ans la brune & la blonde,
Doivent pratiquer les leçons
De leurs mamans.

LOLOTE.

Mais les garçons
Entrent bien plus tard dans le monde.

ARAMINTE.

Cela eſt vrai, ils n'entrent pas ſitôt que les filles dans la carrière.

LOLOTE.

AIR : (*Les feuillantines*).

D'où vient donc ?

ARAMINTE.

Que sais-je, moi ?
C'est la loi.

LOLOTE.

Je devine bien pourquoi.
C'est que les filles, ma mère,
Ont plus de, ont plus de chemin à faire.

ARAMINTE.

Avant que de sortir des jardins d'Hébé, souvenez-vous, Lolote, de l'éducation régulière que je vous ai donnée. Je ne vous ai fait porter que de simples grisettes.

LOLOTE, *à part.*

J'espère que cela finira.

ARAMINTE.

AIR : (*Je ferai mon devoir*)

Vous n'avez point de diamans,
De fleurs ni de rubans. *bis.*
Je vous les ai défendus tous.

LOLOTE, *à part.*

Vous les gardez pour vous. *bis.*

ARAMINTE.

Je m'apperçois bien que cela n'est guère de votre goût.

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince*).

Votre cœur en secret murmure
De n'avoir point une parure

A faire briller vos appas.
Vous n'avez point de modeſtie.

LOLOTE.

Eh! pourquoi donc n'en ai-je pas?
Sans ceſſe je vous étudie.

ARAMINTE, *en colère.*

AIR : (*Ma raiſon s'en va beau train*).

Vous me répondez, je crois!

LOLOTE.

Je réponds ce que je dois.
N'ai-je pas raiſon,
De trouver fort bon
Ce qu'en vous je contemple?

ARAMINTE.

Oh! ne ſuivez que ma leçon!

LOLOTE.

Je ſuivrai votre exemple,
Lonla,
Je ſuivrai votre exemple.

ARAMINTE, *à part.*

Elle ſera coquette, je le vois bien.

(*Se radouciſſant, & lui montrant du doigt le chemin de la Vertu*).

AIR : (*Le vin a des charmes puiſſans*).

Ho çà, ma chère enfant! vois-tu
Cet étroit & ſombre paſſage?
C'eſt le ſentier de la *Vertu*.
Vas le ſuivre, & fais bonvoyage.

LOLOTE, *regardant le portique de la Vertu.*

AIR : (*Laire la, laire lanlaire*).

L'affreuſe route que voilà!

ARAMINTE.

C'eſt pourtant par ce chemin-là
Que j'allai trouver votre père.

LOLOTE, *à part.*

Laire la,
Laire lanlaire....

ARAMINTE.

AIR : (*Ne m'entendez-vous pas*).

Oh ! l'on ne parvient pas
A la *Vertu* ſans peine !
Sa route eſt toute pleine
Et de hauts & de bas.

LOLOTE, *branlant la tête.*

J'y ferai des faux-pas.

Mais, ma mère, dites-moi, je vous prie, ce que c'eſt que ce portique qui eſt à main gauche.

ARAMINTE.

AIR : (*Le joli, belle meûnière, le joli moulin !*)

C'eſt le ſentier ordinaire
De tout libertin :
Là, le jeu, la bonne-chère,
Sont ſoir & matin.

LOLOTE.

Le joli, gentil, ma mère,
Le joli chemin !

ARAMINTE.

Hé bien, Lolote, puiſque la route de la *Vertu* vous fait peur, entrez du moins dans le monde par celle de la *Fortune*.

LOLOTE.

J'aime mieux suivre le conseil d'une chanson, qui dit :

AIR : (*Je suis un précepteur d'amour*).

Si l'argent fait de vos désirs
L'unique objet, charmante brune,
Marchez sur les pas des plaisirs,
C'est le chemin de la Fortune.

ARAMINTE.

AIR : (*Vous avez bien de la bonté*).

Des plaisirs c'est donc le chemin
Qu'enfin vous voulez prendre?
Consultez-vous jusqu'à demain.

LOLOTE.

Partons, c'est trop attendre.

ARAMINTE.

Puisque le sort en est jeté,
Je vois bien qu'il faut me réduire
A vous conduire.

LOLOTE, *faisant la révérence.*

Ma mère, en vérité,
Vous avez bien de la bonté!

(*Elles entrent toutes deux dans le chemin de la Volupté*).

SCENE X.

ANGÉLIQUE, SON TUTEUR.

LE TUTEUR.

MA nièce, j'ai réfolu de vous établir.

AIR : (*Joconde*).

Je ne ſuis pas de ces tuteurs
Qui ſont les difficiles :
Sempiternels contradicteurs
Du goût de leurs pupiles ;
Toujours butés à leur donner
Gens de peu de cervelle,
Qui ne ſavent point chicaner
Le compte de tutelle.

Pour moi, je vous laiſſerai la liberté de choiſir un époux.

ANGÉLIQUE.

AIR : (*Comme un coucou, &c.*)

Que j'ai de grâces à vous rendre !

LE TUTEUR.

J'en ai trois à vous propoſer.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Si l'un des trois étoit Léandre !

LE TUTEUR.

Qui ne ſont point à refuſer.

Ho dame ! ils ſont triés ſur le volet. Le premier eſt un grand jeune homme de quarante-neuf ans & demi.

ANGÉLIQUE.

Et le second ?

LE TUTEUR.

Il n'eſt pas tout-à-fait ſi jeune. C'eſt un ſexagénaire, mais joyeux, aimant la ſociété, & ſur-tout la bonne chere.

AIR : (*Ha ! vraiment, je m'y connois bien*).

Il eſt d'une humeur agréable,
Paſſe ſouvent la nuit à table.

ANGÉLIQUE.

Sa chère épouſe, aſſurément,
Aura bien du contentement.

LE TUTEUR.

AIR : (*Joconde retourné*).

Ses amis ne ſont raſſemblés
Que ſept fois la ſemaine.

ANGÉLIQUE.

Ses amis ſont bien régalés ;
Mais....

LE TUTEUR.

Cela vous fait peine ?
Hé bien, il s'en corrigera.

ANGÉLIQUE.

Non, il n'eſt pas poſſible ;
Dans la vieilleſſe, ſur cela
L'on eſt incorrigible.

LE TUTEUR, *à part.*

Elle a raiſon.

ANGÉLIQUE.

Paſſons au troiſième.

LE TUTEUR.

Pour le troisième, c'est un.... Mais que vois-je ?

ANGÉLIQUE.

C'est l'*Amour*.

LE TUTEUR.

De quoi s'avise-t-il de venir se mêler à notre conversation ?

SCENE XI.

LE TUTEUR, ANGÉLIQUE, L'AMOUR.

L'AMOUR, *au Tuteur.*

AIR : (*O reguingué ! ô lonlanla !*)

SORTEZ, ennuyeux discoureur ! *bis.*
Est-ce à vous à conduire un cœur ?

LE TUTEUR, *à l'Amour.*

Eh, quoi donc ? un oncle ! un tuteur !

L'AMOUR.

Quand même vous seriez un père,
Quand je parois tout doit se taire.

LE TUTEUR, *à Angélique, l'appelant.*

AIR : (*Belle brune*).

Angélique.

L'AMOUR, *appelant aussi Angélique.*

Angélique !

LE TUTEUR.

Suivez-moi.

L'AMOUR.

Restez ici.

LE TUTEUR.

Fuyez cet enfant inique,
Angélique!

L'AMOUR

Angélique!

LE TUTEUR.

Mais, mais....

L'AMOUR, *au Tuteur.*

AIR : (*Lampons, lampons*).

Ne m'alléguez point ici
De *mais*, de *car*, ni de *si*:
L'amour n'est pas fait, beau sire,
A s'entendre contredire.
Sortez, partez,
Vieux satyre,
Sortez!

(*L'Amour le chasse*).

SCENE XII.

L'AMOUR, ANGÉLIQUE.

L'AMOUR.

AIR : (*Les proverbes*).

De trois époux, votre tuteur sévère,
Vient vainement vous proposer le choix :
Je n'en ai qu'un à vous offrir, ma chère,
Mais celui-là seul en vaut trois.

ANGÉLIQUE.

AIR : (*Vous parlez gaulois*).

Mon tuteur me redit sans cesse,
De n'en pas croire la tendresse.

L'AMOUR.

Il parle gaulois. *bis.*
Et moi, je vous exhorte à prendre
Pour époux le seigneur Léandre :
Je parle françois. *bis.*

ANGÉLIQUE, *joyeusement.*

Léandre !

L'AMOUR.

AIR : (*Si la jeune Annette*).

Mon choix vous enchante ?
Peut-on, entre nous,
Quand je le présente
Refuser un.... lonla,
Leri, leritatour, talalerire,
Refuser un époux ?

ANGÉLIQUE.

Je crains.....

L'AMOUR.

AIR : (*Vous, qui donnez de l'amour*).

Que craignez-vous de l'amour?
Lui cherchez-vous noise,
Petite matoise?
Que craignez-vous de l'amour?
Il vous apprivoise
Depuis plus d'un jour.

ANGÉLIQUE.

Si Léandre survenoit.....

L'AMOUR.

AIR : (*De mon pot, je vous en répond*).

Vous pourriez, s'il étoit là,
L'épouser *sonica*.
Je vais vous le faire paroître.

ANGÉLIQUE.

Non, cet hymen feroit peut-être.....

L'AMOUR.

Cet hymen, je vous en répond,
Seroit bon, mais très-bon.

ANGÉLIQUE.

Vous n'y pensez pas. Ce mariage m'écarteroit du chemin de la *Vertu*.

L'AMOUR.

Bon! Ce sont les mariages faits sans l'aveu de l'Amour qui écartent du chemin de la *Vertu*.

ANGÉLIQUE.

Ah! voici Léandre! Fuyons.

(*Elle veut s'échapper. L'Amour & Léandre la retiennent*).

SCENE XIII.

L'AMOUR, ANGÉLIQUE, LÉANDRE.

LÉANDRE, *à Angélique, la retenant.*

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts*).

Pourquoi résister à l'amour,
Dans le moment de sa victoire?

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous!

LÉANDRE.

Que dans ce jour
Notre bonheur accroît sa gloire.
En dépit de votre tuteur,
L'hymen couronne mon ardeur.

Un oncle, en faveur de notre mariage, me fait don de tout son bien.

ANGÉLIQUE, *transportée de joie.*

Est-il possible?

LÉANDRE.

AIR : (*Que c'étoit un raviſſement*).

Tout : enfin connois mon espoir.

ANGÉLIQUE, *à Léandre.*

A vous je vais donc être unie?

L'AMOUR.

L'*Hymen* & l'*Amour* vont ce soir
Achever la cérémonie.
Demain, vous direz sûrement,
Que c'étoit un raviſſement!

LÉANDRE, *d'un air mécontent.*

Ha! voici la *Débauche!* Que me veut-elle encore?

SCENE XIV.

L'AMOUR, ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LA DÉBAUCHE.

LA DÉBAUCHE, *à Léandre.*

AIR: (*O ricandaine! ô ricandon!*)

Qu'allez-vous faire, mon mignon?
O ricandaine! ô ricandon!
(*à Angélique*).
Et vous auſſi, mon beau tendron?
Vous êtes foux!
Si-tôt que vous ſerez époux,
Vous deviendrez des loups-garoux,
O ricandaine!
Chez moi la joie eſt en tout tems;
Venez, vous ſerez contens:
Car
Je vous divertirai,
O ricandaine!
Je vous divertirai,
O ricandé.

L'AMOUR, *à la Débauche.*

AIR : (*Renonce à ta folle envie*).

Renonce à ta folle envie :
Ton babil eſt à préſent
Impuiſſant.
Ces deux jeunes cœurs, ma mie,
Aiment l'amour innocent ;
C'eſt la vertu, tu, tu, tu, tu, tu, qui les lie :
Tu n'en croqueras que d'une dent.

LA DÉBAUCHE.

AIR : (*Voyelles modernes*).

Ce marmot me plaiſante !
Comme il eſt réſolu, u, u, u !
(*à la cantonnade*).
Plaiſirs, que je régente,
Voyons ſi la *Vertu*, *u*, *u*, *u*,
Remportera la victoire.
Vîte, raſſemblez-vous :
Vengez tous
Notre gloire,
Notre gloi....re !

SCENE XV.

L'AMOUR, ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LA DÉBAUCHE, LES PLAISIRS LIBERTINS.

(*Les* Plaisirs libertins *sortent par les portiques de la* Volupté *& de la* Fortune. *Ils danſent, & s'efforcent d'étaler leurs charmes aux yeux des deux amans. Enſuite ils ſe rangent devant le portique de la* Vertu, *pour en fermer le paſſage*).

L'AMOUR, *à la cantonnade.*

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Vous, *Sageſſe*, & vous qu'elle inſpire,
Accourez, *Plaiſirs Innocens.*
Venez défendre, il en eſt tems,
Ma gloire & votre empire.

SCENE XVI.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, LA SAGESSE, LES PLAISIRS INNOCENS.

(*La* Sageſſe *& les* Plaiſirs Innocens *ſortent par le portique de la* Vertu. *Les* Plaiſirs Libertins *étonnés, leur cèdent le paſſage, & ſe rangent dans les aîles, pendant que les autres forment des danſes.*

LA SAGESSE, *aux deux amans.*

AIR : (*de M. Gillier*).

N'ÉCOUTEZ que l'innocence,
Ne ſuivez que ſes plaiſirs :
Defiez-vous de vos *Déſirs ;*
Que devant la *Raiſon* ils gardent le ſilence.
N'écoutez que l'*Innocence*,
Ne ſuivez que ſes plaiſirs.

LA DÉBAUCHE, *aux deux amans.*

AIR : (*De M. Gillier*).

Ne ſongez qu'à rire & qu'à boire :
Folâtrez ; moquez-vous, dans le ſein du repos,
Des leçons de l'*Honneur*, des faveurs de la *Gloire*,
Et de l'exemple des héros.
Ne ſongez qu'à rire & qu'à boire.

L'AMOUR, *aux deux amans.*

AIR : (*Vaudeville du Roi de Cocagne*).

Gardez-vous d'écouter la *Débauche*,
Qui porte un masque trompeur.
Sur ses pas on prend toujours à gauche,
Et l'on fait le vrai bonheur.
Non, non, jamais il ne fut son partage.
Et lonlanla,
Ce n'est pas là
Qu'on trouve cela!
Craignez la fin du voyage.

(*Les* Plaisirs Libertins *reviennent à la charge, & tâchent d'engager les amans à les suivre ; mais ils sont défendus par les* Plaisirs Innocens, *qui chassent les* Libertins).

SCENE XVII & dernière.

L'AMOUR, LA SAGESSE, LA DÉBAUCHE, LES PLAISIRS INNOCENS, LÉANDRE, ANGÉLIQUE, LOLOTE.

Après la dernière danse des Plaisirs Innocens, *on chante le vaudeville suivant.*

VAUDEVILLE.

AIR : (*de M. Gillier*).

PREMIER COUPLET.

LA SAGESSE.

HEUREUX qui fuit, dès sa jeunesse,
Du *Vice* le sentier battu,
Et qui, formé par la *Vertu*,

Se fait mener par la *Sageſſe!*
Elle ſait payer enfin
De la fatigue du chemin.

Second couplet.

LA DÉBAUCHE.

N'écoutez pas la voix ſévère,
Qui condamne l'amuſement;
Voulez-vous voyager gaiement?
Que le *Plaiſir* ſeul vous éclaire:
Si vous ſuivez ce pélerin,
Vous irez droit au bon chemin.

Troiſième couplet.

LOLOTE.

Autrefois, dit-on, l'art de plaire
Coûtoit bien des ſoins & du tems,
Et l'on mettoit douze ou quinze ans
Pour ſe rendre au port de Cythère:
Mais à préſent on eſt plus fin;
On ſait accourcir le chemin.

Quatrième couplet.

LA SAGESSE.

Vous, qui du dieu de la bouteille,
Suivez aſſidument les pas,
Que vous vous plaindrez des appas
Qui vous amuſent ſous la treille!
Lorſqu'on cherche toujours le vin,
On trouve la *goutte* en chemin.

Cinquième

Cinquième couplet.

LA DÉBAUCHE.

Maris, si vous trouvez vos femmes,
Tête-à-tête avec leurs galans,
N'allez pas faire les méchans,
Et manquer de respect aux dames !
Sans dire mot, d'un air bénin,
Passez, passez votre chemin.

Sixième couplet.

LA SAGESSE.

AUX SPECTATEURS.

Messieurs, nous avons, pour vous plaire,
Employé nos petits talens;
Et, pour vous rendre plus contens,
Nous allons tâcher de mieux faire.
De nos jeux puissions-nous demain
Vous voir reprendre le chemin !

FIN.

L'ESPÉRANCE.

PIÈCE EN UN ACTE.

PAR LE S**, F**, & D'OR**.

Représentée à la Foire Saint-Laurent en 1730.

ACTEURS.

L'ESPÉRANCE.

LA CRAINTE.

PIERROT, ancien amant de Colinette.

UN PROCUREUR FISCAL, vieux mari de Colinette.

UN PROCUREUR au Châtelet.

Une vieille PLAIDEUSE, comteſſe.

UN JOUEUR, Gaſcon.

COLAS, payſan.

JAQUOT, vigneron.

FINETTE, jeune coquette.

TROUPE DE VIGNERONS ET DE VIGNERONNES.

La ſcène eſt ſur un port de mer.

L'ESPÉRANCE.

Le théâtre représente un port de mer.

SCENE PREMIERE.

PIERROT, *seul.*

AIR : (*O vielleux! veux-tu du pain?*)

ENFIN, me voici transporté
Dans ce pays, en fort bonne santé;
Et près du champêtre séjour
De mon aimable Colinette;
Et près du champêtre séjour
Où cette brunette
A reçu le jour!

Mais quelle dame vient à moi? Elle a l'air bien effaré.

SCENE II.

PIERROT, LA CRAINTE.

LA CRAINTE, *tremblant.*

AIR : (*Les Trembleurs*).

POURQUOI prends-tu tant de peine?
Pierrot, ta recherche eſt vaine;
Dans le deſſein qui t'amène
Tu ne réüſſiras pas.
N'attends de ton imprudence,
Et de ta folle conſtance,
Qu'une triſte récompenſe.
Vas, retourne ſur tes pas.

PIERROT.

D'où vient donc?

LA CRAINTE.

AIR : (*Voyelles anciennes*).

C'eſt que le procureur fiſcal
Eſt amoureux de ta mignonne.

PIERROT.

Je le ſais bien.

LA CRAINTE.

Il eſt brutal,
Prends garde qu'il ne te bâtonne.

PIERROT.

Mais, vous, qui voulez de ſes coups
Me faire appréhender l'attein.....te,
Hé, qui, s'il vous plaît, êtes-vous?

LA CRAINTE.

Mon cher enfant, je suis la *Crain.....te.*

PIERROT.

La Crainte! Je ne m'étonne plus si vous tremblez toujours.

LA CRAINTE.

AIR : (*O reguingué ! ô lonlanla !*)

Je suis la mère des *frissons*,
J'ai mis au monde les *soupçons*,
Les *soins jaloux* sont mes garçons,
Et l'*inquiétude* est ma fille.

PIERROT.

O dieux! la vilaine famille!

LA CRAINTE.

Fuis, te dis-je, & au plus vîte.

PIERROT.

Oh! madame la *Crainte*, je vois bien à présent que c'est vous qui vîntes, il y a deux ans, m'alarmer une belle nuit, & me conseiller de quitter Colinette.

LA CRAINTE.

Oui, je t'engageai prudemment de t'en aller à Paris, pour dissiper par ton absence la jalousie que tu causois au procureur fiscal.

PIERROT, *se grattant les épaules.*

Il est vrai qu'elle auroit pu avoir de dangereuses suites pour moi.

LA CRAINTE.

AIR : (*Le vin a des charmes puissans*).

Eloignons-nous d'ici, mon cher;
Je veux éviter l'*Espérance*.
Elle vient sur ce port de mer :
Je ne puis souffrir sa présence.

PIERROT.

Hé, que vient faire ici l'*Espérance* ?

LA CRAINTE.

Amuser, par ses belles promesses, une foule de marchands, que le retour prochain d'une flotte opulente a rassemblés sur ce rivage.

AIR : (*Va-t-en voir s'ils viennent, Jean*).

Les drapiers, d'un air content,
Au port s'entretiennent
Des beaux draps qu'à chaque instant
Chacun d'eux d'Hollande attend :
Va-t-en voir s'ils viennent,
Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent !

PIERROT.

Tant pis.

LA CRAINTE.

Les épiciers y attendent du poivre, du girofle & de la muscade ; mais cela n'épicera que les poissons.

PIERROT.

Tant pis.

LA CRAINTE.

AIR : (*Adieu le reſte*).

Un bâtiment tout plein,
De drogues des plus chères,
Pour les apothicaires,
Viendra, dit-on, demain :
Séné, ſel polichreſte,
Caſſe, rhubarbe & quinquina ;
Et zeſte, & zeſte, & zeſte !
Vous verrez arriver cela,
Comme le reſte.

PIERROT.

Tant mieux.

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris*).

Si cette marchandiſe-là,
Périt dans le voyage,
Pour les malades ce ſera
Un fort heureux naufrage.

LA CRAINTE.

AIR : (*Pierrot, voyant Nannette*).

Mais je vois l'*Eſpérance*,
Qui vous abuſe tous.
La voilà..... qui s'avance :
Pierrot, retirons-nous.
Elle veut vous tromper.

(*Elle s'enfuit*).

PIERROT, *la ſuivant.*

Oh ! par ma foi, je vais m'échapper.

SCENE III.

PIERROT, L'ESPÉRANCE.

L'ESPÉRANCE, *achevant l'air commencé.*

DEMEUREZ-là, Pierrot.
Comment donc, petit sot!
Comment donc, petit sot!
A la *Crainte* faut-il donner la préférence?

PIERROT.

C'est ce que je devrois faire, car vous n'êtes qu'une enjôleuse.

L'ESPÉRANCE.

Pourquoi dis-tu cela?

PIERROT.

C'est que je vois bien que vous avez envie de vous jouer de moi. Et, tout franc, cela n'est pas bien.

L'ESPÉRANCE.

AIR : (*J'avois, Lisette, un billet doux*).

Par cette plainte,
L'ami, je voi
Ce que la *Crainte*
A fait sur toi.

PIERROT.

De ses discours j'étois assez content.

L'ESPÉRANCE.

Quelle folie!

PIERROT.

Mais je sens qu'en vous écoutant,
Je les oublie. *bis.*

L'ESPÉRANCE.

Tu fais bien. Je suis plus de tes amies que tu ne penses. Tu viens chercher ici Colinette.

AIR : (*Dondaine, dondaine*).

Pour rendre ton bonheur parfait, *bis.*
Auprès de cet aimable objet,
Dondaine, dondaine,
C'est moi, mon cher poulet,
Qui te ramène,

PIERROT.

Vous m'y ramenez un peu tard.

L'ESPÉRANCE.

C'est ta faute si tu n'es pas revenu plus tôt dans ton village.

PIERROT.

D'accord.

L'ESPÉRANCE.

Après cela, il vaut mieux tard que jamais. Il est encore tems de te présenter devant Colinette.

PIERROT.

AIR. (*Ma mère, mariez-moi*).

Mais pour moi son tendre cœur
Sent-il encor de l'ardeur?

L'ESPÉRANCE.

Oui, Pierrot, assurément,
Elle t'aime tant!

Elle t'aime tant !
Oui, Pierrot, assurément,
Elle t'aime tendrement.

PIERROT.

Quelle joie !

L'ESPÉRANCE.

Tu la verras bientôt ici. Elle est en chemin pour venir voir la flotte qu'on attend dans ce port.

PIERROT.

Mais le procureur fiscal ne sera-t-il point avec elle ?

L'ESPÉRANCE.

Voilà encore un reste du discours de la *Crainte*. Quoi ? ce vieux bon-homme te fait peur ! Quelle honte !

PIERROT.

Vous me remettez le cœur au ventre.

AIR : (*Sur les terraux*, ou, *Du haut en bas*).

Je suis tout prêt,
Même à lui faire une querelle ;
Je suis tout prêt
A soutenir mon intérêt.

L'ESPÉRANCE.

Vas, cours au-devant de ta belle ;
L'hymen va te joindre avec elle.

PIERROT.

Je suis tout prêt.

SCENE IV.

L'ESPÉRANCE, *seule.*

COMME sur un mot, je fais courir les amans! Ma foi, les autres hommes ne sont pas moins empressés à suivre ma voix. C'est elle qui fait retourner le matelot sur une mer, où il vient de faire naufrage : l'avocat au barreau, où il vient de perdre une cause; & le poëte sur le théâtre, où il vient d'être sifflé. J'engage un joueur à se replonger dans le jeu, dont il s'est toujours mal trouvé; & un mari, qui a été maltraité de sa première femme, à en prendre un seconde. Après tout, est-ce que j'ai tort?

AIR : (*Je ne suis né, ni roi, ni prince*).

Non, non, la flatteuse *Espérance*
Ne doit point à l'humaine engeance
Procurer des plaisirs certains :
Elle fait son unique affaire
De flatter les vœux des humains,
Et non pas de les satisfaire.

Mais, tandis que Pierrot court chercher sa Colinette, (qu'il ne trouvera peut-être pas), je vais, moi, commencer mon audience par ce procureur qui paroît.

SCENE V.

L'ESPÉRANCE, UN PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

AIR : (*Non, jamais vous ne fûtes si belle*).

COMMENT donc ! la divine *Espérance*,
Oubliant aujourd'hui sa grandeur,
Sur ce port vient donner audience
En plein vent, comme un opérateur ?

L'ESPÉRANCE.

Où l'*Espérance* peut-elle donc paroître avec plus de dignité que sur les bords de la mer, qui est son principal empire ? Ne voudriez-vous pas, Monsieur *Agrippa*, qu'on vînt recevoir mes oracles dans l'étroite enceinte d'un temple, & que je restasse clouée sur un autel comme une idole ? Non, non.

AIR : (*Charivari*).

Sur la terre l'on m'encense,
Et sur les mers ;
Le temple de l'*Espérance*,
C'est l'univers ;
Et dans tous les cœurs des mortels
Sont ses autels.

LE PROCUREUR.

Grande déesse, pardonnez-moi la liberté de vous avoir questionnée.

L'ESPÉRANCE.

Ne venez-vous point ici me faire des reproches de la part de vos confrères?

LE PROCUREUR.

AIR : (*De la ceinture*).

Tant s'en faut! A nos procureurs
Vous tenez toujours vos promeſſes,
Lorſque des inſenſés plaideurs
Vous leur promettez les eſpèces.

L'ESPÉRANCE.

Et vous pouvez compter que cela ſera toujours de même.

LE PROCUREUR.

Il eſt vrai que vous nous en donnez quelquefois à garder, quand vous nous faites épouſer nos femmes.

L'ESPÉRANCE.

AIR : (*N'y a pas d'mal à çà*).

Que voulez-vous dire,
Monſieur *Agrippa?*

LE PROCUREUR.

Je vous fais pour rire
Ce reproche-là:
N'y a pas d'mal à çà. *bis.*

L'ESPÉRANCE.

Qui vous amène donc?

LE PROCUREUR.

Les priſonniers de Paris, qui ſe plaignent que vous les abandonnez.

L'ESPÉRANCE.

Ils ont tort. Je les visite tous les jours, & personne ne les console mieux que moi.

LE PROCUREUR.

D'accord; mais vous leur donnez des paroles que vous ne leur tenez point.

AIR : (*Je ferai mon devoir*).

Souvent vous leur dites à tous :
Enfans, consolez-vous. bis.
Votre malheur va prendre fin;
Vous sortirez demain. bis.

L'ESPÉRANCE.

Hé bien, est-ce que je les trompe?

LE PROCUREUR.

Oui, vraiment, car ce demain passe tous les jours.

L'ESPÉRANCE.

Vous êtes dans l'erreur.

AIR : (*Nous autres bons villageois*).

Demain est un jour qui fuit,
Lorsque vous croyez qu'il s'avance :
Au milieu de chaque nuit,
Il perd son nom sans naissance :
Quand on croit se saisir de lui,
On trouve que c'est aujourd'hui.
Jusqu'à ce jour aucun humain
N'a pu voir arriver *demain*.

LE PROCUREUR.

Mais cependant, déesse, quand on donne un avenir

avenir pour demain, on ne le donne pas pour aujourd'hui.

L'ESPÉRANCE.

Allez, allez, vous ne savez ce que vous dites. Je verrai tantôt les prisonniers. Je leur ferai entendre raison.

(*Le procureur se retire*).

SCENE VI.

L'ESPÉRANCE, UNE VIEILLE PLAIDEUSE, Comtesse.

LA PLAIDEUSE.

AIR : (*Sur les bords de la Seine, Hélène*).

Ah! cruelle déesse,
Sans cesse
Vous voulez m'abuser!

L'ESPÉRANCE.

Hé, de quoi, ma comtesse,
Pouvez-vous m'accuser?

LA PLAIDEUSE.

Vous êtes cause de mon malheur. Je n'avois que vingt ans, lorsque mon époux mourut. J'intentai un procès à ses enfans.

AIR : (*Il faut que je file, file*).

Vous me promîtes, parjure!
Gain de cause avec dépens;

De plus, que la procédure
Finiroit dans peu de tems;
Et l'affaire dure, dure,
Depuis près de cinquante ans.

L'ESPÉRANCE.

Allez, vous êtes une ingrate.

LA PLAIDEUSE.

Une Ingrate!

L'ESPÉRANCE.

Oui, une ingrate fieffée. Vous me devez la vie, & vous n'en avez pas de reconnoiſſance. Si je vous avois prédit la longue durée de votre procès, je vous aurois miſe au déſeſpoir.

LA PLAIDEUSE.

Cela ſe peut bien.

L'ESPÉRANCE.

AIR: (*Ton himeur eſt Cathereine*).

Ouvrez donc les yeux, ma bonne;
Convenez de votre tort.
De tous ceux que j'abandonne
Vous ſavez quel eſt le ſort.
L'un pour terminer ſa peine,
Se paſſe une corde au cou;
Et l'autre va dans la Seine
Droit aux filets de ſaint-Clou.

LA PLAIDEUSE.

Vous avez raiſon.

L'ESPÉRANCE.

Il me prend envie de vous abandonner.

LA PLAIDEUSE.

Eh! n'en faites rien; je vous en prie.

L'ESPÉRANCE.

Je suis lasse de vos impatiences.

LA PLAIDEUSE.

Je vous en demande pardon!

L'ESPÉRANCE.

Je veux donc bien encore, par pitié, me mêler de vos affaires.

AIR : (*Que dieu béniſſe la beſogne*).

Mais allons, reprenez vigueur;
Courez chez votre rapporteur :
Recommandez-lui votre affaire....
N'oubliez pas ſon ſecrétaire.

LA PLAIDEUSE.

Vous me ranimez! Je vais ſuivre votre conſeil.... (*Elle fait quelques pas pour s'en aller, & revient*). Mais j'en ai encore un à vous demander.

L'ESPÉRANCE.

Parlez.

LA PLAIDEUSE, *d'un air honteux.*

Dites-moi, de grace, ſi je ferai bien d'épouſer certain jeune homme, qui ſe donne des peines infinies pour mon procès.

L'ESPÉRANCE.

Pourquoi non?

LA PLAIDEUSE.

C'eſt que....

L'ESPÉRANCE.

Je sais ce que vous voulez dire.

AIR : (*Vous m'entendez-bien*).

Vous appréhendez, entre nous,
Que ce drôle, étant votre époux,
N'aille, suivant l'usage....

LA PLAIDEUSE.

Hé bien ?

L'ESPÉRANCE.

Trop respecter votre âge....
Vous m'entendez-bien.

LA PLAIDEUSE.

C'est cela même.

L'ESPÉRANCE.

AIR : (*Talalerire*).

N'ayez point cette inquiétude ;
C'est un garçon trop plein d'honneur
Pour vous payer d'ingratitude,
Quand vous aurez fait son bonheur.
Suivez l'amour qui vous inspire.

LA PLAIDEUSE, *riant*.

Talaleri, talaleri, talalerire.

L'ESPÉRANCE.

AIR : (*Gué, gué, gué lariette*).

Allez, faites-en l'emplette :
Sans doute, il vous aimera,
Larira.

LA PLAIDEUSE.

Oui, mon affaire étant faite,

Pour mari je le prendrai,
Lariré.
(*s'en allant*).
Gué, gué, gué,
Larirette!
Gué, gué, gué,
Lariré.

L'ESPÉRANCE.

Quelle extravagante!

SCENE VII.

L'ESPÉRANCE, UN JOUEUR, Gascon.

L'ESPÉRANCE, *à part.*

Ho, ho! j'apperçois un joueur de profession qui passe. Il semble m'éviter. Cela est surprenant. Sachons pourquoi.

(*Elle appelle*).

Holà, monsieur, un mot. Je crois vous connoître.

LE JOUEUR, *d'un accent Picard.*

AIR. (*Quand je tiens de ce jus d'octobre*).

Per mey, je ne vous connois mie.

L'ESPÉRANCE.

Oh! je vous ai vu quelque part!

LE JOUEUR.

Pét-être à Chaint-Quintin, ma mie:
Je sis gentil-homme Picard.

L'ESPÉRANCE.

Laissez-là votre patois de Picardie, monsieur de Saint-Quentin, né à Toulouse.

LE JOUEUR, *d'un accent gascon.*

Puis donc qué bous mé reconnoissez, jé né peux plus mé contrefaire.

L'ESPÉRANCE.

Comment, monsieur Paroli, vous passiez bien roide! Est-ce que vous ne me remettez point?

LE JOUEUR.

Eh! c'est bous, couquine d'Espérance! C'est bous qui m'avez trahi tant de fois, quand j'étois vanquier au Pharaon!

L'ESPÉRANCE.

AIR: (*Quand le péril est agréable*).

Vous avez fait quelques mécomptes,
Pour avoir trop compté sur moi;
Mais vous vous en êtes, ma foi,
Bien vengé sur les pontes.

LE JOUEUR.

C'en est fait, jé né taille plus.

L'ESPÉRANCE.

Ce n'est pourtant pas un si mauvais métier.

LE JOUEUR.

Il m'est survénu des scrupules.

L'ESPÉRANCE.

Des scrupules!

LE JOUEUR.

AIR : (*Menuet de M. de Grandval*).

Oui, c'eſt par ſcrupule, ma reine,
Qué j'ai quitté lé Pharaon.

L'ESPÉRANCE.

Le ſcrupule eſt-il une graine,
Qui germe dans un cœur Gaſcon?

LE JOUEUR.

Jé mé faiſois un ſcrupule d'être un ſot, en payant dé fois à autre des *ſoixante & le va.*

L'ESPÉRANCE.

Ha! voilà donc votre ſcrupule!

LE JOUEUR.

Oh, *cadédis!* jé né ſuis plus botre dupe! Et jé ne joue à l'hûre qu'il eſt qu'à coup sûr.

AIR : (*Dedans nos bois il y a un hermite*).

Bous avez ſu mé dégoûter, traîtreſſe,
De tous jûx dé haſard :
Jé né beux plus déboir qu'à mon adreſſe
L'or du tiers & du quart.
J'aime bien miûx le *vaſte* & lé *ſpadille*.
Jé joue au *quadrille*,
Moi,
Jé joue au quadrille.

L'ESPÉRANCE.

AIR : (*On dit que vos parens*, ou, *Tarare ponpon*).

Mais le *quadrille* auſſi, monſieur de la Garonne,
Eſt un jeu de haſard.

LE JOUEUR.

Madame, *diſtinguo*;

Pour l'honnête personne,
Oh ! vraiment, *concedo ;*
Mais pour la gent-friponne,
Nego.

L'ESPÉRANCE.

C'eſt-à-dire, que vous vous entendez avec un autre filou, qui vous fait des ſignes pour appeler ſon roi, quand il eſt accompagné des as noirs.

LE JOUEUR.

Hé doncques ? Né fais-je pas bien de m'y prendre ainſi ? J'ai appris à mé paſſer dé bous, & jé bous incague dé m'en plus jamais faire accroire.

L'ESPÉRANCE.

Nous nous raccommoderons.

LE JOUEUR.

Pas que jé penſe. *Adiouſias.* Jé vais faire une répriſe avec dûx gros marchands dé Paris, qui m'attendent comme la flotte.

L'ESPÉRANCE.

Je veux pourtant vous donner un conſeil.

LE JOUEUR.

AIR : (*Une fille ſans un ami*).

Jé n'ai pas véſoin de céla, *bis.*
Dépuis qué bous m'amuſez-là ;
Mé parlant dé bétilles ;
Par la ſandis ! j'aurois déjà
Enlevé trois *caudilles.*

(*Il s'en va*).

SCENE VIII.

L'ESPÉRANCE, *seule.*

Ce misérable ne croit pas m'avoir obligation; cependant c'est l'Espérance qui lui cache les périls du métier.

AIR : (*Guérelin, guin, guin*, ou, *Le gourdin*).

C'est moi, dont le pouvoir trompeur
Le garantit de la peur :
Enfin, c'est moi qui le rassure
Contre la triste aventure,
Qui doit sans doute conclure,
Lure, lure, lure, lure, lure,
Le roman de cet aigrefin :
Guérelin, guin,
Guérelin, guin, guin,
Guérelin, guin, guin, guin, guin.

SCENE IX.

L'ESPÉRANCE, FINETTE, jeune coquette.

L'ESPÉRANCE.

AIR : (*Hé, non, non, non ! je n'en veux pas davantage*).

Eh ! c'eſt vous, belle Finette !
Si j'en crois vos yeux flatteurs,
Vous ſavez déjà, poulette,
Faire valoir vos faveurs.
Venez-vous chercher les nôtres ?

FINETTE.

Moi, chercher vos faveurs ! Oh, non !
Hé, bon, bon, bon,
C'eſt moi qui les donne aux autres.

L'ESPÉRANCE.

Comment, petite ruſée ! vous vous mêlez auſſi de diſtribuer mes faveurs !

FINETTE.

Oui, vraiment. Et j'oſe vous aſſurer que j'entends votre métier preſqu'auſſi-bien que vous.

L'ESPÉRANCE.

Oui-dà ?

FINETTE.

AIR : (*Un berger dans un coin*).

Je ſuis bien vos façons,
Vos leçons,

Je suis bien vos façons,
Et je sais faire usage
De votre air composé.

L'ESPÉRANCE.

Quel prodige à votre âge !

FINETTE.

Le prodige est aisé.

Il ne faut point la baguette des fées pour le faire, on trouve chez soi tout le charme qu'il faut pour cela.

L'ESPÉRANCE.

Je vous admire.

FINETTE.

AIR : (*Quel plaisir d'aimer sans contrainte !*).

Vos rubriques sont agréables,
Et de plus, elles sont profitables :
C'est un trésor au siècle où nous sommes,
Que de bien savoir bercer les hommes.

L'ESPÉRANCE.

La jolie berceuse !

FINETTE.

Tenez, j'ai compris de moi-même, qu'une beauté prudente, qui veut faire réussir des vues utiles, doit en faire naître d'agréables dans l'esprit de ses amans.

L'ESPÉRANCE.

Vous pourriez, à ce que je vois, régenter la coquetterie.

FINETTE.

AIR : (*Vous parlez gaulois*).

Oh ! depuis que je vous imite,
L'on me trouve plus de mérite ;
Tout suit mes appas. *bis.*
Il faut savoir tromper pour plaire ;
Quand j'étois fidelle & sincère,
Je n'étrennois pas. *bis.*

L'ESPÉRANCE.

AIR : (*Mon aimable Javotte*).

Ha ! qu'avec mes maximes,
Vous saurez triompher en tous lieux !
Que de tendres victimes
L'amour promet à vos yeux !

FINETTE.

Je prétends bientôt ranger sous mes loix
Le plus volage François,
Le superbe Ecossois,
Le plus froid Hollandois :
Ho ! que je vais enchaîner de Flamans !
D'Espagnols, d'Anglois, d'Allemans !
Oui, je saurai piquer au vif
Jusqu'à l'ame d'un Juif.

(*Elle s'en va*).

L'ESPÉRANCE

Toutes les nations n'ont qu'à se bien tenir !
Mais gare que....

SCENE X.

L'ESPÉRANCE, COLAS, payſan.

COLAS, *derrière le théâtre, à part.*

AIR : (*Tes beaux yeux, ma Nicole*).

O MAUDITE *Eſpérance!*
On devroit t'étouffer!

L'ESPÉRANCE, *à part, regardant de tous côtés.*

Avec tant d'inſolence
Qui m'oſe apoſtropher?

COLAS, *à part, paroiſſant & ſans voir l'Eſpérance.*

Tu fais la cajoleuſe,
Pour attraper les gens :
T'es cent fois pûs menteuſe
Qu'un arracheux de dents.

L'ESPÉRANCE, *abordant Colas.*

AIR : (*Je ſuis un précepteur d'amour*).

Monſieur Colas parle de moi
D'une fort gentille manière.
Ne pourrois-je ſavoir en quoi
J'ai le malheur de lui déplaire?

COLAS.

Morgué! ne la v'là-t-il pas encore avec ſa voix ſucrée!

L'ESPÉRANCE.

AIR : (*Ton himeur eſt Cathereine*).

L'ami, point de fâcherie!

COLAS.

Je ne vous acoute pus.
De votre flagornerie
Je sommes bian revenus.

L'ESPÉRANCE.

Souffre que je t'entretienne.
Je prétends combler tes vœux.

COLAS.

A d'autres! je fis, morguienne,
Trop las de vos contes bleus.

L'ESPÉRANCE.

Je veux t'enrichir.

COLAS.

Non, vous ne m'emboiseraiz pus. Vous m'aviaiz fait pardre la souvenance des biaux dictons de Mathurin mon père.

AIR : (*Tambonneau eſt bon garçon*).

Il me disit en mourant :
Boute-toi dans la çarvelle
Que la soupe cheoit souvent
Entre la bouche & l'écuelle ;
Et qu'un tian, mon cher Colas,
Vaut mieux que deux tu l'auras.

L'ESPÉRANCE.

Peste! maître Mathurin étoit un homme bien sensé.

COLAS.

Pus que moi ; car il se défioit guiablement de vous, li.

L'ESPÉRANCE.

Que je sache au moins le sujet de tes plaintes.

COLAS, *fièrement.*

Je ne veux pus vous parler.... que.... que....
(*se radouciſſant*) qu'aujourd'hui.

L'ESPÉRANCE.

AIR : (*Pour ſe plaindre de ſon martyre*).

Tu ſais bien, Colas, que je t'aime :
Contre toi que puis-je avoir fait ?
Accuſe-moi, mon cher brunet :
Tu me juſtifieras toi-même.

COLAS.

Ho bian, voici l'enclouure. Vous nous conſeillîtes à Nicole & à moi de boutre vingt ſous à un billet de dix mille francs qu'on crioit dans les rues de Paris. Vous nous aſſurîtes qu'il étoit fort bon : je l'achetîmes, & je boutîmes en écrit, artique par artique, ce que je prétendions faire de ſte ſomme-là.

L'ESPÉRANCE.

Vous êtes un homme d'ordre.

COLAS.

AIR : (*Par bonheur, ou par malheur*).

Je comptions, premiérement,
De nous vêtir proprement.
Je voulois me faire faire
Un habit tout batant neu,
D'un fin droguet d'Angleterre,
Doublé d'un biau drap d'Elbeu.

L'ESPÉRANCE.

Vous avez un grand goût pour les habits.

COLAS.

J'avions itout envie de faire queuque bonne acquisition.

AIR : (*Nous servons, pour vous satisfaire*).

Je devions, à telles enseignes,
(Car j'aimions biaucoup les honneurs)
Acheter trois quartiaiz de veignes,
Dont je voulions être signeurs.

L'ESPÉRANCE.

Vous aviez de grands desseins.

COLAS.

AIR : (*Baise-moi donc, me disoit Blaise*).

Enfin finale, notre femme
Vouloit (*bis*) avoir une bargame,
Et se bailler un grand pagnier.

L'ESPÉRANCE.

Il falloit contenter Nicole.

COLAS.

Hé, voire, falloit donc premier,
Que vous tegniaiz votre parole.

Falloit nous faire payer le billet qu'ous nous aviaiz fait prendre.

L'ESPÉRANCE.

Quel billet?

COLAS.

Quèü billet! Jarnigoi! vous faites semblant de ne pas savoir que c'est un billet de loterie. Vous nous aviaiz promis le gros lot.

AIR:

AIR : (*Nanon dormoit sous la verte fougère*).

J'avons été
Droit cheux le buraliſte,
J'ons feuilleté
De bout en bout la liſte.

L'ESPÉRANCE.

Hé bien, Colas?

COLAS.

Hé bian,
J'ons vu (3 *fois*) que je ne voyions rian.

L'ESPÉRANCE.

Comment, c'eſt-là le ſujet de ton injuſte bouderie?

COLAS.

N'allez-vous pas me faire accroire que j'ons tort.

L'ESPÉRANCE.

Aſſurément, vous avez tort. Tu dis donc que je t'ai promis le gros lot?

COLAS.

Ça n'eſt-il pas vrai?

L'ESPÉRANCE.

AIR : (*J'en avons tant ri, j'en rirons bien encore*).

Colas, la fleur de mes amis,
Je te l'ai promis.

COLAS.

Pargué: c'eſt ce que je vous dis:

L'ESPÉRANCE.

Ecoute-moi, pécore!

Je te l'ai promis,
Et le promets encore.

COLAS.

Tarare!

L'ESPÉRANCE.

Que veux-tu dire avec ton tarare?

COLAS.

Que je ſis un franc nigaud.

L'ESPÉRANCE.

Oui, tu en es un de ne m'avoir pas bien entendue.

COLAS.

Ce ſeroit bian le guiable!

L'ESPÉRANCE.

Tu comptois ſur le gros lot du mois paſſé?

COLAS.

Hé, oui.

AIR: (*Vaudeville du nouveau monde*).

Du mois d'août, vramant, j'attendois
Le gros lot.

L'ESPÉRANCE.

Et moi, j'entendois
Que c'étoit celui de ſeptembre.

COLAS.

Eſt-il bian sûr?

L'ESPÉRANCE.

Oui, cher Colas.

COLAS.

Riſquons encor.... Mais n'allez pas
Me reboutre au mois de décembre.

L'ESPÉRANCE.

Non, mon enfant, plus de remiſes.

COLAS, *lui tendant la main.*

Touchez-là, dieſſe. Je n'ai pus de ranqueune.

AIR : (*Voici la St. Jean d'été*).

Jarni, le jour que j'aurons
Ce lot en partage,
Dans notre minage,
Oh! que je rirons!
Je nous divartirons
Avec noute parentage:
J'aſſemblerons le village,
J'en prierons le voiſinage,
Et du bachique breuvage
A grands coups je boirons;
Et je ſerons, rons, rons, rons, rons,
A grands coups je boirons,
Et je ſerons bian ronds.

(*Il s'en va en ſautant*).

L'ESPÉRANCE, *à part.*

Comme il mord à la grappe!

SCENE XI.

L'ESPÉRANCE, PIERROT.

L'ESPÉRANCE, *à part.*

AIR : (*Des fraises*).

PIERROT revient tout gaillard;
Cela me feroit croire
Que j'aurois à ce pendard
Prédit juste, par hasard.

PIERROT, *accourant.*

Victoire! victoire! victoire!

L'ESPÉRANCE.

Me croiras-tu une autre fois?

PIERROT.

Oui, madame l'*Espérance*, je vous croirai désormais à tort & à travers.

L'ESPÉRANCE.

Tu as donc vu Colinette?

PIERROT.

Comme je vous vois. Je l'ai trouvée encore plus jolie qu'elle n'étoit il y a deux ans.

L'ESPÉRANCE.

AIR : (*Nannette, je voudrois t'apprendre*).

De cette gentille pucelle
Je savois fort bien que le cœur

Brûloit toujours de même ardeur
Pour Pierrot, ſon amant fidelle.
Ne t'a-t-elle pas tendrement
Reproché ton éloignement?

PIERROT.

Elle n'a eu garde; je ne lui ai pas encore parlé.

AIR : (*Ton himeur eſt, Cathereine*).

Elle étoit accompagnée
De ſon procureur fiſcal.
De moi, ſe voyant lorgnée,
Par derrière ce rival,
Elle m'a bien fait comprendre,
Par ſes regards languiſſans,
Que ſon cœur fidelle & tendre
N'oublioit pas les abſens.

L'ESPÉRANCE.

Tu vas la revoir encore. Tiens, la voici qui s'approche avec ſon vieux galant.

SCENE XII.

L'ESPÉRANCE, PIERROT, COLINETTE, LE PROCUREUR FISCAL.

LE PROCUREUR FISCAL.

AIR : (*Je vous avois cru belle*).

GRACIEUSE *Eſpérance*,
J'attends votre ſecours.

L'ESPÉRANCE.

Je ne refuſe point mon aſſiſtance,
Même aux hommes qui ſont ſur leurs vieux jours.

LE PROCUREUR FISCAL.

Je ne ſuis point encore ſi vieux; &, ſans ma toux, je ſerois..... (*Il touſſe*).

L'ESPÉRANCE.

AIR : (*Je ne ſuis né, ni roi, ni prince*).

Vous n'avez qu'une toux légère,
Et votre rhume eſt ſalutaire.
Ce mal, que vous devez chérir,
Peut-être d'un plus grand vous ſauve.
Il ne faut, pour vous en guérir,
Qu'une tablette de guimauve.

PIERROT, *à part.*

Madame l'*Eſpérance* fait dorer la pilule.

LE PROCUREUR FISCAL.

Je viens tout d'un coup aux concluſions de ma requête. Je voudrois bien avoir un héritier.

COLINETTE, *soupirant.*

Ahi!

L'ESPÉRANCE.

Cela se peut faire.

PIERROT.

AIR : (*Ah! Nicolas, fois-moi fidelle*).

Par la mordi! je l'en défie!
Sa femme a plus de soixante ans.

LE PROCUREUR FISCAL, *à Pierrot.*

L'ami, vous parlez-là du tems
Que la défunte étoit en vie.

PIERROT.

Elle est donc morte?

LE PROCUREUR FISCAL.

Assurément.

PIERROT.

Je vous en fais mon compliment.

LE PROCUREUR FISCAL.

Il y a près de deux ans que je l'ai perdue, & il y a dix-huit mois que j'ai épousé Colinette.

PIERROT, *fort étonné.*

Vous avez épousé Colinette?

COLINETTE, *à Pierrot.*

Hélas! oui.

PIERROT, *bas à l'Espérance.*

Voila comme il faut se fier à votre parole!

AIR : (*Nous sommes tous prédestinés*).

Pourquoi donc me promettiez-vous
Que je deviendrois son époux?

L'ESPÉRANCE, *bas à Pierrot.*

Va, Pierrot, calme ton courroux.

PIERROT, *toujours bas.*

O la douce traîtreſſe!

L'ESPÉRANCE, *toujours bas.*

Le rhume de ſon vieux jaloux
Confirme ma promeſſe.

PIERROT.

Je crois que vous avez raiſon. Je ne ſuis plus ſi fâché que je l'étois.

L'ESPÉRANCE, *haut.*

Ho çà, je ſais ce que vous ſouhaitez tous trois. Je vais vous prédire à chacun en particulier ce qui vous arrivera.

AIR : (*Quand je vous ai donné mon cœur*).

(*bas à Pierrot*).

Toi, tu peux te flatter, Pierrot,
D'épouſer Colinette.
(*à Colinette*).
Vous ſerez de votre magot
Dans peu de tems défaite.
(*au Procureur fiſcal*).
Et vous, mon papa procureur,
Je vous promets un ſucceſſeur.
(*Ils s'en vont tous trois*).

SCENE XIII & dernière.

L'ESPÉRANCE, PIERROT, JAQUOT, COLAS, TROUPE DE VIGNERONS ET DE VIGNERONNES.

JAQUOT, *à l'Espérance.*

AIR : (*Lucas se plaint que sa femme*).

SARVITEUR à l'*Espérance.*
Tenez, voilà gros Guillot :
Et stilà, mince de panse,
C'est le neveu de Michaut :
Voici Nicaise :
Quand à moi, je sis Jaquot,
Cousin de Blaise.

L'ESPÉRANCE.

Je suis charmée de toutes ces belles connoissances-là. Que me voulez vous ?

JAQUOT.

Je sons les dépités de notre village. Tous veignerons & veigneronnes, vendangeux & vendangeuses, grapilleux & grapilleuses. Je venons vous remarcier, par avance, de la bonne vendange qu'ous nous avez promise ; & je vous apportons, en çarimonie, toute la fine première grappe de raisin mûr qui ait encore paru dans nos veignes.

(*Il lui présente une grappe de raisin noir*).

L'ESPÉRANCE.

Vraiment, je vous suis fort obligée.

JAQUOT.

AIR : (*du Mai*).

J'allons tretous, par parenthèse,
Danser ici, ne vous déplaise.

L'ESPÉRANCE.

Trémoussez-vous! Hé, allons gay!
Car l'automne,
Qui foisonne,
Vaut bien mieux que le mois de mai.

(*On danse*).

JAQUOT & COLAS.

ENSEMBLE.

AIR : (*de M. Gillier*).

Chantons, chantons l'agriable *Espérance*!
Alle nous promet l'abondance.
Sur sa parole, ami, j'ai fait plus d'un tonniau;
Et j'y crois voir déjà couler le vin nouviau.

JAQUOT.

Buvons, buvons à tasse pleine,
Et sans compter les pots.

COLAS.

Pus de pinte, pus de chopeine,
Pus de mesure que les brocs.

JAQUOT.

Que les troupiaux manquions de paturage;
Que Colin manque sous l'ormiau
A jouer son chalumiau;
Et qu'on fasse coucous les maris du village;
Morgué tout çà ne peut ébranler mon çarviau.

Mais si queuque malheur inſeigne
Viant menacer la veigne,
Ça m'étourdit,
Je pards l'eſprit.

COLAS.

Pour la vendange nouvelle,
Cher Jaquot, ne craignons rian;
Jamais alle ne fut ſi belle,
Et la veigne jamais ne ſe portit ſi bian.
Que notre minagère à ſon gré jure & peſte,
Je boirons ſans relâche & la nuit & le jour;
Et ſi j'avons du tems de reſte,
Je le baillerons à l'amour.

TOUS DEUX.

Dieu du raiſin, ſoutian ta gloire,
Je ſoutiandrai ta loi.
Tu me promets du vin, & moi
Je te promets de le bian boire.

(*On reprend la danſe*).

VAUDEVILLE.

AIR : (*De M. Gillier*).

PREMIER COUPLET.

UNE VIGNERONNE.

Dans le vignoble d'une fille,
Rien n'eſt jamais en sûreté:
Tandis que la raiſon le garde d'un côté,
De l'autre Cupidon grapille.

Second couplet.

JAQUOT.

La récolte n'étoit pas sûre
Du tems des quatre fils Aymon;

Mais au jour d'aujourd'hui, cheux Liſette & Nannon,
Drès quinze ans la vendange eſt mûre.

Troiſième couplet.

UNE VIGNERONNE.

Au village il n'eſt pas étrange
Que le ſecours manque ſouvent:
A Paris, un époux trouve plus d'un galant
Pour l'aider à faire vendange.

Quatrième couplet.

UNE VIGNERONNE.

N'allez pas, jeunes éveillées,
Dans le vignoble d'un barbon:
Que pourroit-on jamais y vendanger de bon?
Ses vignes ſont toujours gelées.

Cinquième couplet.

AU PUBLIC.

PIERROT.

Meſſieurs, qu'à ſon gré le tems change,
Il ne peut troubler nos beaux jours:
C'eſt de vous ſeulement que dépendra toujours
Le ſuccès de notre vendange.

FIN.

LES DÉSESPÉRÉS.

PROLOGUE.

PAR LE S**. ET D'OR**.

Représenté à la Foire saint-Laurent en 1732.

ACTEURS.

M. FRONTIGNAN, cabaretier, PIERROT.
ROQUILLE, } garçons de cabaret.
TIRE-BOUCHON, }
UN DANSEUR Biſcayen, Mlle. Grognet en homme.
UN COMÉDIEN François.
UN COMÉDIEN Italien, ARLEQUIN.
M. DÉLARÉ, acteur de l'opéra.
MEZZETIN, acteur de l'opéra-comique.

DANSEURS.

UN SAVOYARD ET UNE SAVOYARDE.
UN PAYSAN ET UNE PAYSANE.
UN SUISSE & UNE SUISSESSE.
UN SOLDAT ET UNE GRIVOISE DE STRASBOURG.
UN PORTEUR ET UNE PORTEUSE D'EAU AVEC LEURS SEAUX.

LES DÉSESPÉRÉS.

PROLOGUE.

Le théâtre représente dans les ailes deux berceaux effectifs, couverts de pampres mêlés de fleurs, sous lesquels sont les danseurs du ballet à table. Entre les deux berceaux dans l'enfoncement, est peinte en or sur de la volige une grande figure de bacchante sur un piédestal de marbre blanc de la hauteur des berceaux. Elle tient d'une main un verre, & de l'autre une bouteille. Elle est couronnée de lierre, & a un pied en l'air comme une personne qui s'apprête à danser. On lit sur le piédestal en gros caractères noirs :

A LA CONSOLATION.

SCENE PREMIERE.

M. FRONTIGNAN, *seul.*

AIR : (*de M. Gillier*).

MORTELS, qui, succombant à des peines cruelles,
Voulez finir vos tristes jours,
Venez pour triompher de vos douleurs mortelles,
De mes vins tenter le secours.

Ils savent faire des merveilles :
Mes vins sont ennemis des pleurs & des soupirs ;
Vous trouverez dans mes bouteilles
La fin de tous vos déplaisirs.
A qui en veut ce drôle-là ?

SCENE II.

M. FRONTIGNAN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à part, regardant le cabaret.*

Ce cabaret est peut-être celui dont on m'a parlé. Adressons-nous à cet homme-ci pour le savoir.... (*à M. Frontignan*). Monsieur, je suis votre serviteur très-humble.

M. FRONTIGNAN.

Et moi votre très-humble serviteur.

ARLEQUIN.

Enseignez-moi, je vous prie, où demeure un gros cabaretier que je cherche.

M. FRONTIGNAN.

Comment l'appelle-t-on ?

ARLEQUIN.

Il s'appelle.... Attendez.... Il s'appelle..., Monsieur chose....

M. FRONTIGNAN.

Je ne le connois pas.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AIR : (*Réveillez-vous, belle endormie*).

J'ai perdu le nom de cet homme....
Mais oui.... mais non... c'eſt Fourbignan,
A ce que je crois qu'on le nomme.

M. FRONTIGNAN.

Vous voulez dire Frontignan.

ARLEQUIN.

Ha, oui, oui, oui, c'eſt lui que je demande.

M. FRONTIGNAN.

Vous le voyez. Qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

ARLEQUIN.

On m'a dit, M. Frontignan, que vous aviez des vins délicieux.

M. FRONTIGNAN.

On vous a dit vrai.

AIR : (*N'aurai-je jamais un amant?*)

J'ai des vins de chaque canton,
Du pays bourguignon;
J'ai de l'excellent Mâcon,
Des vins de Grave & d'Oléron;
J'ai du Champenois,
De l'Orléanois,
Vins d'Anjou, de Blois,
Avec du Nantois;
J'ai du vin d'Auxerre,
Du Tonnerre
Délicat;
De l'incomparable Auvernat;

Du bon Sancerre,
Et bien d'autres vins
Fins,
Qui chaſſent les chagrins.

ARLEQUIN.

Voilà tout juſte ce qu'il me faut. On dit qu'un homme bien affligé n'en a pas ſi-tôt bu, qu'il devient gai comme un pinſon.

M. FRONTIGNAN.

C'eſt la vérité. Si vous avez du chagrin, je vais vous en délivrer.

ARLEQUIN.

Hélas! oui, j'ai un grandiſſime chagrin, qui m'empêche de dormir le jour & de manger la nuit.

M. FRONTIGNAN.

Pour y remédier, il faut que j'en ſache le ſujet; car la déeſſe de la Conſolation, dont vous voyez la ſtatue dans ma guinguette, a donné à chaque tonneau de mes vins la vertu de chaſſer une ſorte d'affliction.

ARLEQUIN.

En auriez-vous par haſard pour écarter la faim d'un comédien italien?

M. FRONTIGNAN.

Je vous entends.

ARLEQUIN, *chante.*

Chez nous, tout va
Cahin, caha.... *bis.*

M. FRONTIGNAN.

Effectivement, j'entends dire ici tous les jours, que depuis plus d'un an vous ne jetez pas un beau coton.

ARLEQUIN.

Encore sommes-nous menacés de faire plus mal nos affaires dans la suite.

M. FRONTIGNAN.

AIR : (*Baise-moi donc, me disoit Blaise*).

Ma foi, cela n'est pas possible.

ARLEQUIN.

Hélas ! hélas ! dans un état terrible
Depuis long-tems nous nous trouvons ;
Nous ne jouons que rapsodies :
On peut dire que nous vivons
De critique & de parodies.

M. FRONTIGNAN.

C'est vivre de viandes bien creuses.

ARLEQUIN.

Il est vrai. Et cependant, quelque mauvaise que soit cette nourriture, croiriez-vous bien que les comédiens françois en veulent avoir leur part ?

M. FRONTIGNAN.

Oui-dà ?

AIR : (*Voulez-vous savoir qui des deux*).

On dit que leur *Procès des Sens* (*)
Est applaudi de bien des gens.

(*) *Pièce qui venoit de réussir à la comédie françoise.*

ARLEQUIN.

Voilà ce qui me mortifie.

M. FRONTIGNAN.

Cela vous doit alarmer tous,
Et peut bien leur donner envie
De poliſſonner comme vous.

ARLEQUIN.

C'eſt ce que je crains.

M. FRONTIGNAN.

Jarnonbille! s'ils ſe mettent une fois ſur le pied de jouer comme vous des pièces métaphyſiques & ſans action, vous êtes perdus.

ARLEQUIN.

Sans reſſource.

M. FRONTIGNAN.

Dans le fond, vous le mériteriez bien. Vous avez volé ces ſortes de pièces à ce pauvre opéra-comique.

ARLEQUIN.

Cela eſt véritable. J'en fais un aveu public.

M. FRONTIGNAN.

Ho dame! Le bien d'autrui ne nous profite point.

ARLEQUIN.

Qu'allons-nous donc faire? Que vais-je devenir?

M. FRONTIGNAN.

Ne vous mettez pas en peine.

(*A la cantonnade*).

A moi, mes garçons! La Roquille! apportez du vin d'Avalon.

AIR : (*Pour voir un peu comment ça f'ra*).

Çà, çà, je veux vous affranchir
De ce chagrin qui vous accable.
A votre esprit il va s'offrir
Un avenir tout agréable.
(*Il lui donne une bouteille & un verre*).
Il faut tâter de ce vin-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.
(*Arlequin boit un coup*).

M. FRONTIGNAN.

AIR : (*La fariradondaine, gué!*)

Ce vin d'Avalon
S'avale sans peine.

ARLEQUIN.

Que j'en boive donc
Jusqu'à perdre haleine.
(*Il recommence à boire*).

M. FRONTIGNAN.

Bon!
La fariradondaine
Gué!
La fariradondé.
(*Frontignan reprend la bouteille*).

Hé bien! Comment vous trouvez-vous?

ARLEQUIN.

AIR : (*Lampons, lampons*).

Dans mon estomac, ce vin *bis.*
Se bat contre mon chagrin. *bis.*

Pour achever sa victoire,
Ami, laissez-moi tout boire :
Lampons, lampons !
Camarades, lampons.

(*Il reprend la bouteille des mains de Frontignan, & la vide*).

M. FRONTIGNAN.

Oh ! pour le coup, votre chagrin sera bien opiniâtre, s'il ne vous quitte pas.

ARLEQUIN.

Je me sens déjà tout consolé. Je ne crains plus les françois ni même les forains. Le vin me conseille de les contrecarrer tous par la danse.

M. FRONTIGNAN.

C'est le moyen de les couler à fond.

ARLEQUIN, *se mettant à danser.*

Talalerala, lerala, lerala. Nous donnerons tous les jours une nouvelle danse.

M. FRONTIGNAN.

Et après cela une danse nouvelle.

ARLEQUIN.

Nous n'y manquerons pas.

AIR : (*Tourelourirette, ô lironfa !*)

La danseuse (*) dansera,
Tourelourirette, ô lironfa ;
Quand Paris s'en lassera,

(*) *Mademoiselle Rolland, célèbre danseuse.*

Toure, toure, tourelourirette,
Le Vénitien (*) paroîtra,
Toureloutirette, ô lironfa!
(*Il s'en va en danſant ce refrain*).

SCENE III.

M. FRONTIGNAN, *ſeul.*

AIR : (*Commèr', j'ai un bon mari*).

ILS ont beſoin de cela. *bis.*
En prenant ce parti-là,
Ils montrent leur prudence :
Et leur troupe roulera ;
Car toujours va qui danſe.

SCENE IV.

M. FRONTIGNAN, M. DÉLARÉ.

M. FRONTIGNAN, *à part.*

J'APPERÇOIS Monſieur Délaré, baſſe-taille de l'opéra. Que vient-il faire ici? Il a ſans doute quelque chagrin.

M. DÉLARÉ, *dans le lointain.*

AIR : (*Hélas! une chaîne ſi belle*).

Hélas! une pièce ſi belle
Devoit être éternelle!

(*) *Les Italiens firent enſuite paroître un danſeur françois qu'ils donnèrent pour vénitien.*

Hélas! ce poëme enchanté
Auroit toujours été.

M. FRONTIGNAN.

De quelle pièce déplorez-vous le sort, Monsieur Délaré?

M. DÉLARÉ.

AIR : (*Or écoutez, petits & grands*).

C'est celui du pauvre *Jephté* (*),
Si digne d'être regretté.
Hélas! à la mort on le livre,
Quand il ne demande qu'à vivre;
Tout Paris dit, d'un ton plaintif:
Falloit-il l'enterrer tout vif?

M. FRONTIGNAN.

En effet, quelle cruauté!

AIR : (*Sens-dessus-dessous*).

Mais apprenez-nous, mon poulet;
Comment va le nouveau ballet.

M. DÉLARÉ.

Il est déjà sur la litière,
Sens-dessus-dessous,
Sens-devant-derrière;
Et ses *Sens* (**), par malheur, sont tous
Sens-devant-derrière,
Sens-dessus-dessous.

M. FRONTIGNAN.

AIR : (*Vaudeville du nouveau monde*).

Comment donc? A ce que je vois,
Il est bien mal dans son harnois!

(*) *On quitta trop tôt l'opéra de* Jephté, *qui avoit encore un grand succès quand on cessa de le représenter.*

(**) *Le ballet des* Sens.

M. DÉLARÉ.

Il eſt ſourd comme une ſtatue :
Le *goût*, le *toucher*, l'*odorat*
Chez lui ſont en mauvais état ;
Il n'a rien de bon que la *vue* (*).

M. FRONTIGNAN.

AIR : (*J'avois juré de n'aimer de ma vie*).

Quoi! Le *toucher!* certes, cela m'étonne.
C'eſt grand dommage : il avoit la main bonne.

M. DÉLARÉ.

Si vous voyiez ce pauvre ballet, il vous feroit pitié. Il chante ſans ceſſe d'un ton lamentable.

J'ai perdu l'appétit ! O douleur ſans pareille !

M. FRONTIGNAN.

*Fin de l'*AIR : (*Margoton ma mie*).

Il lui faudroit un biſcuit,
Pour le, pour le, pour le remettre ;
Il lui faudroit un biſcuit,
Pour le remettre en appétit.

M. DÉLARÉ.

Je viens vous prier de ſa part de lui envoyer tout ce que vous avez de meilleur dans votre cave, pour le ravigoter.

M. FRONTIGNAN.

Tout ce que j'ai eſt bien à ſon ſervice.

M. DÉLARÉ.

AIR : (*C'eſt l'ouvrage d'un moment*).

Par vos vins, il dit qu'il eſpère

(*) *Il n'y eut que le ſens de la* vue *qui fut trouvé bon.*

Qu'il aura du soulagement;
Mais croyez-vous que promptement
Vous puissiez le tirer d'affaire?

M. FRONTIGNAN.

C'est l'ouvrage d'un moment.
(*Il appelle un de ses garçons*).
Tire-Bouchon, à moi! Apportez une bouteille de ce vin qui réveille les esprits.

M. DÉLARÉ.

Qu'est-ce que c'est donc que ce vin-là?

M. FRONTIGNAN.

AIR: (*Sur le ritantalaleri*).

Peste, c'est un vin fort joli, *bis.*
Du *Lacrima di Napoli*, *bis.*
Dont buvoient Quinaut & Lulli;
Sur le ritantalaleri, sur le ritantaleri.

M. DÉLARÉ.

J'en ai bonne opinion.

M. FRONTIGNAN, *lui donnant une bouteille.*

Emportez cette bouteille.

AIR: (*Allons gai*).

Vous en devez attendre
Des effets très-puissans.

M. DÉLARÉ, *s'en allant.*

Adieu, je vais lui rendre
L'usage de ses sens.
Allons gai,
D'un air gai,
Toujours gai, &c.

SCÈNE V.

M. FRONTIGNAN, UN COMÉDIEN FRANÇOIS, *habillé à la romaine, ayant des guêtres & un havre-sac.*

M. FRONTIGNAN.

AIR : (*Ho, ho, tourelouribo !*)

Ne vois-je pas un auteur tragique?
Ho, ho,
Tourelouribo !
Que sa figure est comique!
Ho, ho,
Tourelouribo !
Il a l'air du roi de pique :
Ho, ho, ho,
Tourelouribo !

LE COMÉDIEN, *gesticulant, & levant les yeux au ciel.*

Ton teron ton teron ton ! Grands dieux ! Justes dieux !

M. FRONTIGNAN.

Où diable allez-vous avec ce havre-sac & ces guêtres ? Seriez-vous un comédien de campagne ?

LE COMÉDIEN.

Non, mon cher. Je suis un comédien françois de la grande troupe de Paris.

M. FRONTIGNAN.

J'en suis surpris. Il me semble que ces messieurs-là ne voyagent pas dans un équipage si modeste.

LE COMÉDIEN, *soupirant.*

Hélas!

M. FRONTIGNAN.

Vous soupirez! vous n'avez pas l'air content.

LE COMÉDIEN, *déclamant.*

Le dessein en est pris, je pars, cher Théramène,
Et quitte pour jamais les rives de la Seine:
Dans le trouble mortel dont je suis agité,
J'ai déjà maintes fois sur ma vie attenté.
Souvent sur le pont-neuf, la nuit dans la rivière,
J'ai voulu me jeter la tête la première;
Et toujours la nature, abhorrant mon dessein,
M'a lâchement sauvé d'une tragique fin.
Ah! puisque je ne puis, par un coup salutaire,
Obliger mon courage à finir ma misère,
Il faut, pour contenter du moins mon désespoir,
M'éloigner de ces lieux, que je ne veux plus voir.

M. FRONTIGNAN, *déclamant aussi.*

Hé, pourquoi donc, seigneur, avez-vous pris en haine
Ce séjour nourricier de la troupe romaine?
Pourquoi vous loigner de cet hôtel charmant,
Où jadis j'ai vu l'or couler abondamment?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse?

LE COMÉDIEN.

Cet heureux tems n'est plus! tout a changé de face,

Depuis que sur ces bords vingt théâtres nouveaux (*)
Semblent, comme à l'envi, nous donner des rivaux!

M. FRONTIGNAN.

Vingt théâtres! dites plutôt trente; car j'en ai vu la liste dans le Mercure galant. Il dit même que les acteurs jouent parfaitement bien.

LE COMÉDIEN.

AIR : (*La Palisse*).

Hélas, à ce mot de *bien*
Mes douleurs se renouvellent!
Le métier n'en vaut plus rien,
Les honnêtes-gens s'en mêlent.

M. FRONTIGNAN.

Ho, ho! c'est donc cela qui vous fait jeter le manche après la coignée?

LE COMÉDIEN.

N'ai-je pas raison?

M. FRONTIGNAN.

Pas tout-à-fait. Ces rivaux ne sont que des oiseaux de passage, qui ne doivent point vous alarmer.

AIR : (*Laissez faire au tems*).

Aisément l'homme se dégoûte
Des mêmes divertissemens;
Vous le verrez bientôt sans doute,
Chercher d'autres amusemens;

(*) *Dans ce tems-là, on représentoit des pièces de théâtres dans plusieurs bonnes maisons.*

Laiſſez faire,
Laire lanlaire,
Laiſſez faire au tems.

LE COMÉDIEN.

Oui, laiſſez faire au tems, il nous ruinera de fond-en-comble! C'eſt bien aſſez, vraiment, que nous ſoyons quatre à nous diſputer la préſence du public.

M. FRONTIGNAN.

J'en conviens. Mais vous ne ſauriez jamais manquer, vous autres, meſſieurs les François. Votre hôtel eſt bâti de bonnes pierres de taille: rien n'eſt plus ſolide que votre établiſſement.

LE COMÉDIEN.

AIR: (*Quand le péril eſt agréable*).

Il eſt fragile comme verre:
Chez nous ſur rien nous ne comptons,
Et dans notre hôtel nous ſentons
Des tremblemens de terre.

M. FRONTIGNAN.

Cela ne vaut rien. Heureuſement, vous avez un fonds de vieilles pièces excellentes, tant ſérieuſes que comiques, qui vous feront rouler tout doucement.

LE COMÉDIEN.

Oui, rouler du haut en bas!

AIR: (*C'eſt le diable*).

A tout morceau vieux admirable,
L'on fait four;

Il faudroit du neuf agréable
Chaque jour.
Si vous donnez du pitoyable,
On bâillera,
On touſſera,
On crachera,
On ſifflera :
C'eſt le diable. *bis.*

M. FRONTIGNAN.

Malepeſte ! le public eſt donc bien difficile à contenter ?

LE COMÉDIEN.

Non.

AIR : (*Ton himeur eſt, Cathereine*).

Donnez-lui du raiſonnable,
D'abord il applaudira.
Il eſt toujours équitable ;
Mais il en demeure-là.
Quoiqu'il eſtime une pièce,
Dès qu'uſée elle ſera,
Il n'y mettra plus la preſſe :
Il eſt fait comme cela.

M. FRONTIGNAN.

Je ne condamne plus vos alarmes; elles ſont bien fondées. Mais je ne veux point vous abandonner à votre déſeſpoir.

AIR : (*L'été je veux faire la guerre*).

Je prétends dans ce moment même,
Avec un doigt.... de mon bon vin,
Changer en une joie extrême

Vos frayeurs & votre chagrin.
Changer en une joie extrê . . . me
Vos frayeurs & votre chagrin.

LE COMÉDIEN.

C'eſt ce qui ne me paroît pas poſſible.

M. FRONTIGNAN.

C'eſt un remède qui ne rate point. Il vint l'autre jour ici trois perſonnes qui étoient dans la dernière affliction : un marchand qui a perdu ſon crédit, un gros commis révoqué, & un chantre qu'on a chaſſé d'un poſte qu'il occupoit.

AIR : (*Bon, bon, bon, que le vin eſt bon*).

Quand chacun de ces malheureux,
M'eut conté d'un air douloureux
Sa pitoyable hiſtoire,
Je leur fis dans mon cabaret
Tâter d'un certain vin clairet
Contraire à l'humeur noire.
Auſſi-tôt je les vis ſauter,
Et ſe mettre tous à chanter :
Hé bon, bon, bon,
Que le vin eſt bon !
Par ma foi, j'en veux boire.

LE COMÉDIEN.

Je me rends à ce prodige. Voyons ſi je ſerai du nombre de ceux qui ont heureuſement éprouvé la vertu de vos vins.

M. FRONTIGNAN, *à la cantonnade.*

Hola ho ! Garçons, apportez-moi la même bouteille dont j'ai fait boire un coup à ce pauvre diable

diable de chapelier, qui vouloit se pendre de douleur d'avoir été coiffé par sa femme. (*Au comédien*). Vous vous sentirez en un instant dans une disposition d'esprit qui vous surprendra.

LE COMÉDIEN.

Tant mieux.

M. FRONTIGNAN *prend des mains de son garçon la bouteille, & verse du vin dans un verre, qu'il présente au comédien, en lui disant :*

Prends ce verre, Cinna.

LE COMÉDIEN.

(*Après avoir bu, il tend son verre pour qu'on le lui remplisse encore, & dit :*)

Ce spécifique n'est pas mauvais.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette*).

Versez-m'en, que je recommence;
Il agira plus promptement.
(*Il boit encore*).
O vin! j'admire ta puissance:
Je sens déjà du changement.
(*Il prend un air gai*).

M. FRONTIGNAN.

Courage!

LE COMÉDIEN, *l'embrassant.*

Ah! mon ami! que je vous embrasse! Quelle obligation ne vous ai-je pas!

M. FRONTIGNAN.

Vous avez perdu l'envie de quitter Paris, n'eſt-ce pas?

LE COMÉDIEN, *déclamant.*

Oui, grace à votre vin. Un eſpoir plein de charmes,
Dans cet heureux moment, diſſipe mes alarmes,
Et de mes noirs chagrins arrête enfin le cours.
Je vois *Catilina* (*) qui vient à mon ſecours;
Et *Guſtave-Vaſa* (**), volant à ma défenſe,
De ſes vers vigoureux me prête l'aſſiſtance.
Ce n'eſt pas tout. Je vois avec ces grands morceaux
Quelques productions de comiques cerveaux;
Et ſur-tout, ces écrits attendus au Parnaſſe,
Les nouveaux *Glorieux* (***) que promet la préface.
(*Il s'en va*).

(*) *Tragédie depuis ſi long-tems promiſe, & que le public déſeſpère de voir.*

(**) *Bonne tragédie.*

(***) *Voyez la préface de la comédie du* Glorieux,

SCENE VI.

M. FRONTIGNAN, *seul.*

IL s'en va fort satisfait. Il compte beaucoup sur des nouveautés. Il n'a pas tort. Ces messieurs en ont besoin.

AIR : (*Menuet de Grandval*).

Pour soutenir la comédie,
Il leur faut des nouveautés ; mais
Dieu préserve leur compagnie
De nouveaux *Sermens indiscrets* (*).

SCENE VII.

M. FRONTIGNAN, MEZZETIN.

M. FRONTIGNAN.

AIR : (*L'autre nuit j'apperçus en songe*).

AMI, quelle bonne nouvelle?

MEZZETIN.

Vous me voyez désespéré.
Mon cœur sans cesse est déchiré
Par la peine la plus cruelle.

(*) *Comédie qui fut mal reçue du public.*

M. FRONTIGNAN.

Cher Mezzetin, peut-on savoir
Ce qui vous met au désespoir ?

MEZZETIN.

Hélas ! nous allons ouvrir le théâtre de l'opéra-comique.

M. FRONTIGNAN.

Hé bien ?

MEZZETIN.

C'est ce qui me désole.

M. FRONTIGNAN.

Je vois ce qui vous intrigue.

AIR : (*A la façon de Barbari*).

Vous avez de mauvais acteurs ?

MEZZETIN.

Ils sont très-supportables.

M. FRONTIGNAN.

Vous n'avez pas de bons auteurs ?

MEZZETIN.

On les trouve passables.

M. FRONTIGNAN.

Et, que diable craignez-vous donc,
La faridondaine, la faridondon ?

MEZZETIN.

J'appréhende d'être applaudi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami !

M. FRONTIGNAN.

D'où vient ?

MEZZETIN.

Il y a de grandes cabales contre la nouvelle entrepriſe (*).

AIR : (*Je vais toujours le même train*).

Nous craignons tous les ſectateurs
Des anciens entrepreneurs,
Et vingt petits rimeurs.
Item, tous les comédiens,
Les françois, les italiens,
Avec leurs partiſans,
Tous les mauvais plaiſans;
Enfin, certains eſprits mal-faits,
Qui veulent trouver tout mauvais.

M. FRONTIGNAN.

En voilà bien.

MEZZETIN.

Puis-je ne pas trembler?

M. FRONTIGNAN.

Non, ſerpedié! vous avez beſoin du plus efficace de mes vins pour calmer votre inquiétude, & ſurmonter votre crainte.

MEZZETIN.

Je ne ſais pas même s'il aura la vertu de produire un ſi grand effet.

M. FRONTIGNAN.

AIR : (*Voyelles modernes*).

Çà, garçons, qu'on m'apporte
Du meilleur Bretigni, i, i, i!

(*) *L'opéra-comique avoit changé d'entrepreneur.*

Je prétends qu'il emporte
Votre juſte ſouci, i, i, i.

MEZZETIN.

Pour en perdre la mémoire,
A longs traits aujourd'hui,
Biribi,
J'en veux boire,
J'en veux boire.
(*Il prend la bouteille, & la vide*).

M. FRONTIGNAN.

Hé bien! comment vous ſentez-vous? Mais quoi, vous ſecouez l'oreille!

MEZZETIN.

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris*).

Mon cher, vous avez beau vanter
Sa force ſans égale,
Hélas! il ne ſauroit m'ôter
La peur de la cabale!

M. FRONTIGNAN.

Cette frayeur eſt donc bien grande?

SCENE VIII.

M. FRONTIGNAN, MEZZETIN, UN DANSEUR BISCAYEN.

LE DANSEUR, *à Mezzetin.*

MONSU, je bois à boſtre havillement, que bous êtes un memvre de l'opéra-comique.

MEZZETIN.

A votre ſervice.

LE DANSEUR.

Je bous prends au mot. Faites-moi receboir à boſtre eſpétacle.

M. FRONTIGNAN.

Qui êtes-vous?

LE DANSEUR.

AIR : (*De la mode*).

En moi bous boyez paroître
Un von danſeur Viſcayen,
Tout auſſi léger peut-être
Qu'un petit Bénitien,
Et ſi bous boulez m'en croire,
Prenez-moi pendant cette foire,
Bous bous en trouberez vien.

MEZZETIN.

Oui-dà.

M. FRONTIGNAN, *à Mezzetin.*

Je vous le conſeille.

MEZZETIN.

AIR : (*Je passe la nuit & le jour*).

Oh! très-volontiers, mon mignon,
Mais voulez-vous, par complaisance,
Nous montrer un échantillon
De votre biscayenne danse?

LE DANSEUR.

Il ne faut pas trop m'en presser,
Je suis toujours prêt à danser,
Prêt à danser,
Prêt à danser,
Je suis toujours prêt à danser.

Je bais prier une de ces veautés, qui sont sous ces verceaux, de figurer avec moi. Cela mettra les autres en train.

(*Il va prendre une de ces danseuses, & se met à danser avec elle*).

MEZZETIN, *quand le danseur a dansé.*

A merveilles.

M. FRONTIGNAN, *bas à Mezzetin.*

Cela est bon.

AIR : (*Du pouvoir*).

A votre comique opéra
Prenez ce garçon-là : *bis.*
Aux italiens avec lui
Vous ferez paroli. *bis.*

MEZZETIN.

C'est ce que je pense. Nous afficherons *le Danseur Biscayen.*

M. FRONTIGNAN.

Vous devez être tranquille à préſent.

MEZZETIN, *s'en allant.*

Ah, mon ami! j'ai toujours peur de cette maudite cabale.

M. FRONTIGNAN.

Ouais! voilà une peur bien opiniâtre.

SCENE IX & dernière.

M. FRONTIGNAN, *ſeul.*

(*Au public*).

MESSIEURS, nous implorons votre protection contre les mal-intentionnés.

AIR : (*O reguingué*).

Si quelqu'un de ces peſtes-là *bis.*
Vient ſiffler de notre opéra
Les *reguingués*, les *lonlanla*,
Et cauſer ici du ſcandale,
Meſſieurs, criez : *paix la cabale!*

(*Les danſeurs ſortent des berceaux, & forment des danſes qui finiſſent le prologue*).

FIN.

SOPHIE
ET
SIGISMOND.

PIÈCE EN UN ACTE.

PAR LE S**. & D'OR**.

Repréſentée à la Foire ſaint-Laurent en 1732.

ACTEURS.

LE ROI DE HONGRIE.
LE PRINCE SIGISMOND, ſon fils.
FRÉDÉRIC, vieux ſeigneur hongrois.
DIANE, ſa fille aînée.
SOPHIE, ſa cadette, amante de Sigiſmond.
SPINETTE, MARCELLE, } ſuivantes des filles de Frédéric.
MÉLISSE, fauſſe princeſſe de Bohême.
ROSETTE, ANGÉLIQUE, } ſes ſuivantes.
PIERROT, valet de Frédéric.
ARLEQUIN, ami de Pierrot.
SCARAMOUCHE, courrier de Méliſſe.
FRONTIN, eſpion de Frédéric.

TROUPE DE BOHÉMIENS ET DE BOHÉMIENNES DANSANS.

UN BOHÉMIEN CHANTANT.
UNE BOHÉMIENNE CHANTANTE.

La ſcène eſt à Belgrade, capitale de la Hongrie.

SOPHIE
ET
SIGISMOND.

Le théâtre représente un jardin.

SCENE PREMIERE.

DIANE, SOPHIE.

Sophie entre la première, & tient une lettre, qu'elle lit à la clarté d'une lanterne sourde. Diane vient tout doucement derrière, & lui arrache la lettre.

SOPHIE, *poussant un cri.*

AH!

DIANE.

AIR: (*Non, vous ne m'aimez plus, Nannette*).

Que je la lise, je vous prie!

SOPHIE.

Non, non, non, ne la lisez pas!

DIANE.

Votre réſiſtance, Sophie,
Ne ſert qu'à redoubler l'envie
Que vous auriez en pareil cas.
Que je la liſe, je vous prie!

SOPHIE.

Non, non, non, ne la liſez pas.

DIANE.

Comment donc? Vous avez des ſecrets pour moi?

SOPHIE.

Sans doute.

DIANE.

Ne ſuis-je pas votre ſœur aînée?

SOPHIE.

C'eſt à cauſe de cela que je me cache de vous. Je vous regarde comme une mère.

DIANE.

Vous avez tort. Que vous ne me parliez pas de cent petites choſes qui n'intéreſſent point l'honneur, je vous le pardonne.

SOPHIE.

Quelle indulgence!

DIANE.

AIR : (*Confiteor*).

Mais vous pouvez par un amant,
Dont l'amoureuſe ardeur vous flatte
Etre embarquée imprudemment
Dans une affaire délicate,
Où des conſeils, pleins de raiſon,
Ne ſeroient pas hors de ſaiſon.

SOPHIE.

Je vous remercie. Je n'ai pas beſoin de conſeils dans cette occaſion.

DIANE.

Mais encore, que venez-vous faire au milieu de la nuit dans ce jardin?

AIR : (*Menuet de Grandval*).

Je vous croyois plus circonſpecte.

SOPHIE.

Je crains peu qu'on ſuive mes pas.
Il n'eſt jamais d'heure ſuſpecte
Quand la perſonne ne l'eſt pas.

DIANE.

Avouez-moi la vérité, ma chère Sophie : c'eſt l'amour qui vous amène ici.

SOPHIE.

Hé, mais, Diane....

AIR : (*Pour faire honneur à la noce*).

Je n'oſerois vous le dire.

DIANE.

Bon. C'eſt déjà me l'avoir dit.
Nommez-moi l'amant qui languit
Diſcrétement ſous votre empire.

SOPHIE.

Je n'oſerois vous le dire,

DIANE.

Eh, c'eſt déjà me l'avoir dit.

SOPHIE.

Vous allez blâmer mon choix.

DIANE.

Pourquoi donc? Auriez-vous jeté les yeux sur un homme d'une condition assez basse pour mériter mes reproches?

SOPHIE.

Au contraire, vous trouverez peut-être mes vues trop élevées!

DIANE.

A la bonne heure. Il vaut mieux pécher de ce côté-là que de l'autre.

SOPHIE.

Si je vous nommois, par exemple, le comte de Palfi, que diriez-vous?

DIANE.

Que c'est un seigneur digne de votre sang.

SOPHIE.

AIR : (*J'ai fait souvent résonner ma musette*).

Ma sœur, je vais à coup sûr vous surprendre,
En vous citant encore un plus grand nom.

DIANE.

Vous plaisantez.

SOPHIE.

Je veux bien vous l'apprendre :
J'ai pour amant le prince Sigismond.

DIANE.

Que dites-vous, insensée?

SOPHIE, *tirant de sa poche un portrait.*

Vous connoissez les traits de ce prince.

DIANE,

DIANE, *regardant le portrait.*

Oui, c'eſt Sigiſmond lui même. Ah! malheureuſe que vous êtes, vous me faites trembler!

SOPHIE.

D'où vient?

DIANE.

Sigiſmond eſt l'héritier de la Hongrie.

SOPHIE.

Mon père eſt un vaillant guerrier.

DIANE.

Oui, mais c'eſt un ſimple gentilhomme.

SOPHIE.

AIR : (*Pour le mariage, bon*).

Votre crainte doit finir,
Que rien ne vous inquiéte:
Le dieu d'amour ſait unir
Le ſceptre avec la houlette.

DIANE.

Pour le badinage,
Bon;
Pour le mariage,
Non.

SOPHIE.

Je ſuis tranquille là-deſſus.

DIANE.

AIR : (*Comme un coucou que l'amour preſſe*).

Il veut vous choiſir pour maîtreſſe,
C'eſt-là le but de ſon amour.

SOPHIE.

En moi vous verrez une alteſſe,
Demain avant la fin du jour.

DIANE.

Quelle chimère! Ne ſavez-vous pas que le roi notre ſouverain attend la princeſſe Eléonore, fille de Charles, roi de Bohême, pour la marier à Sigiſmond?

SOPHIE.

C'eſt ce que je n'appréhende pas. Liſez, liſez la lettre que ce prince m'écrit.

DIANE, *lit la lettre.*

En vain pour épouſe le roi
Veut me donner Eléonore,
Dès cette nuit vous recevrez ma foi,
Divine beauté que j'adore.
Quand la princeſſe arrivera,
En ſecret le dieu d'hyménée
Du prince Sigiſmond aura
A votre ſort uni la deſtinée.

SOPHIE.

Hé bien, Diane, cela vous raſſure-t-il?

DIANE.

N'en doutez pas. Je ſuis charmée de votre bonheur.

SOPHIE.

Et moi de votre approbation.

DIANE.

Vous ne deviez pas m'en faire un myſtère.

SOPHIE.

J'ai souvent été tentée de vous le découvrir; mais, vous le dirai-je, ma chère Diane, j'ai craint d'exciter votre envie.

DIANE.

Mon envie!

SOPHIE.

Entre sœurs cela est si naturel.

DIANE.

Vous m'outragez.

AIR : (*Dans un couvent bienheureux*).

Pourquoi d'un œil envieux
Verrois-je une sœur que j'aime
Elevée au rang suprême?
De Diane jugez mieux.
J'en dois plutôt être vaine,
Puisque cet excès d'honneur
Ne peut tomber sur la reine,
Sans rejaillir sur sa sœur.

SOPHIE.

Vous allez voir dans un moment l'original de ce portrait.

DIANE.

Y a-t-il long-tems que ce prince vous aime?

SOPHIE.

Depuis six mois; mais je ne le sais que depuis quinze jours, qu'il me l'assure par ses lettres.

DIANE.

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts*).

De qui l'amoureux Sigiſmond
A-t-il emprunté l'entremiſe?

SOPHIE.

D'un valet de notre maiſon;
Pierrot conduit cette entrepriſe;
Et le prince ici cette nuit
Par Pierrot doit être introduit.

DIANE.

N'y a-t-il que Pierrot qui ſache votre ſecret?

SOPHIE.

Pardonnez-moi ; notre ſuivante Spinette ne l'ignore pas.

DIANE.

Cela étant, il ne falloit pas faire tant de façon pour me l'apprendre..... Mais enfin vous allez devenir princeſſe. Hé, par où Sigiſmond doit-il entrer dans notre jardin?

SOPHIE.

Par une petite porte dont Pierrot a fait faire une clef.

DIANE.

Fort bien. A ce que je vois, vous avez arrangé vos affaires à merveilles.

SOPHIE.

Pas mal.

DIANE.

Et ce que vous ne devez pas compter pour rien, c'eſt l'éloignement de mon père.

AIR : (*Je me ris de qui fait le brave*).

Profitez-bien de ſon abſence,
Qui favoriſe vos déſirs :
A ſon retour ſa vigilance
Pourra déranger vos plaiſirs.
Profitez, &c.

SOPHIE.

Plût au ciel qu'il ne revînt pas ſi-tôt.... Mais attendez, ma ſœur, il me ſemble que j'entends du bruit.

DIANE.

Vos oreilles vous trompent.

SOPHIE.

AIR : (*Du jardinet*).

Quelle émotion ſubite!
Je ſens un trouble ſecret, &,
&, &, &, &, &, &, &.

DIANE.

C'eſt votre amant, ma petite,
Qui fait ſur vous cet effet, &,
&, &, &, &, &, &, &.

SOPHIE.

Sans doute, c'eſt ſa préſence;
Le cœur me dit qu'il s'avance
Vers ce joli, joliet,
Le cœur me dit qu'il s'avance
Vers ce joli jardinet.

DIANE.

Je vais m'écarter un peu. Dites-lui franchement que vous m'avez tout avoué.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette*).

Puiſqu'il vient ſans cérémonie
Vous offrir cette nuit ſa foi,
Demandez-lui du moins, Sophie,
Qu'il vous la donne devant moi.

SOPHIE.

Je n'ai garde d'y manquer..... Mais rendez-moi la lettre & le portrait.

DIANE.

N'en ſoyez point en peine. Ils ſont en bonnes mains.

(*Elle met le portrait & la lettre dans ſa manche, & ſe retire*).

SCENE II.

SOPHIE, *ſeule.*

AIR : (*La charmante Aliſon*).

J'AURAI dans un moment
Un plaiſir charmant.
Viens, cher amant!
Fais-moi ſerment
De m'aimer conſtamment.
Viens diſſiper la peur
Qu'on fait à mon ardeur.
Dis-moi qu'en vain le roi,
Malgré toi,
Veut diſpoſer de ta foi,

Que tu ſauras bien
Conſerver le lien
De ton cœur & du mien;
Qu'enfin tu veux
Combler nos vœux
Par un hymen heureux.

SCENE III.

SOPHIE, SIGISMOND, PIERROT.

PIERROT.

AIR : (*Vaudeville du nouveau monde*).

O nuit, auſſi noire qu'un four,
Pour nous, plus belle que le jour!
Rembrunis bien cette retraite,
Pour dérober à tous les yeux
Le mariage glorieux
Que nous venons faire en cachette.

SIGISMOND.

AIR : (*Pour un doux baiſer, aimable bergère*)

C'eſt le dieu d'amour, c'eſt lui qui m'amène.
Puiſſe cette nuit, de concert avec nous,
Durer encor plus que celle d'Alcmène,
Pour favoriſer un entretien ſi doux.
(*Abordant Sophie*).
Mais je crois la voir.... Oui, c'eſt ma reine.
(*Il ſe met à genoux*).
Enfin, Sigiſmond ſe voit à vos genoux.

SOPHIE, *le relevant.*

Ah! prince!

SIGISMOND.

Je viens vous rassurer sur le bruit de mon mariage avec la princesse Eléonore.

AIR : (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).

Quand de mon cœur, madame, on lui fit la promesse,
On lui promit un bien dont vous étiez maîtresse,
Un cœur qu'on ne pouvoit justement proposer,
Et dont vous étiez seule en droit de disposer.

PIERROT, *sur le ton du dernier vers.*

Et qu'à d'autres que vous on prétend refuser.

AIR : (*Oh, que si : oh, que nenni!*)

Il sera votre mari.

SOPHIE.

Mais le roi, qui de tout est maître,
Ne le voudra pas peut être?

SIGISMOND.

Oh, que si!

SOPHIE.

Il voudra qu'à la princesse
L'on immole ma tendresse.

PIERROT.

Oh, que nenni!

SIGISMOND.

Nous pouvons détourner ce malheur en nous donnant cette nuit réciproquement notre foi.

AIR : (*N'est-ce ainsi qu'on prend les belles?*)

Lorsque de nos cœurs fidelles
Le dieu de l'hymen aura

Joint les ardeurs mutuelles,
Le roi les approuvera.

PIERROT, *à part.*

C'eſt ainſi qu'on prend les belles,
O lonlanla,
O gué lonla.

SIGISMOND.

AIR : (*Viens, charmante Annette*).

Je ſaurai, ma chère,
Attendrir mon père,
Soutenir mon choix,
Et conſerver vos droits.
Qu'à ma foi, Sophie,
Votre cœur ſe fie;
Cédez à mes feux,
Daignez me rendre heureux.

PIERROT.

*Fin de l'*AIR : (*Vous ne devez plus attendre*).

Cédez, cédez, il eſt tems de vous rendre,
Cédez, rendez-vous
Aux tranſports d'un époux.

SOPHIE.

Permettez, ſeigneur, que je vous faſſe une prière.

SIGISMOND.

Ah! commandez.

SOPHIE.

Ma ſœur eſt à deux pas d'ici. Elle ne ſera pas de trop dans notre entretien.

SIGISMOND.

AIR : (*L'autre nuit j'apperçus en ſonge*).

Vous avez donc fait confidence.....

SOPHIE.

A ma ſœur, prince, j'ai tout dit.
A mon bonheur elle applaudit.
De grace, ſouffrez ſa préſence.

SIGISMOND.

Oui, qu'elle ſoit d ns ce moment
Témoin de notre engagement.

SOPHIE, *vers la cantonnade.*

Venez, Diane, venez, le prince vous appelle.

PIERROT, *à part.*

Ma mère étoit bien obligeante,
Et ma ſœur l'étoit encor plus.

SCENE IV.

SOPHIE, SIGISMOND, PIERROT, DIANE.

DIANE.

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux*).

EST-IL bien poſſible, ſeigneur,
Que vous borniez votre bonheur
A faire celui de Sophie,
Lorſque l'on vous offre une main
Qui joint au ſceptre de Hongrie
Celui d'un autre ſouverain?

SIGISMOND.

Hé, croyez-vous donc que les couronnes

soient des choses si dignes de l'attachement d'un cœur tendre & délicat?

PIERROT.

Fi donc!

SIGISMOND.

Non, Diane, non, les grandeurs & les richesses ne sont que des biens frivoles. Il ne faut que remonter à leur origine pour les mépriser.

PIERROT.

Cela est pardi vrai!

AIR: (*O reguingué*).

La soie est l'ouvrage d'un ver,
La pourpre est un poisson de mer,
L'or vient d'un lieu sec & désert,
Le diamant d'une rocaille,
La perle d'une huître à l'écaille.

SIGISMOND.

L'esprit, la beauté, la vertu, sont des dons célestes qui peuvent seuls me charmer.

PIERROT.

On ne doit aimer que cela.

SOPHIE.

Mais, prince, en me rassurant contre les grandeurs, vous m'alarmerez sur le mérite personnel.

AIR: (*J'entends déjà le bruit des armes.*)

On dit la princesse si belle,
Que son éclatante beauté
Peut de l'amant le plus fidelle
Ebranler la fidélité.

PIERROT.

Ne craignez rien, mademoiſelle;
Je réponds de ſa fermeté.

SIGISMOND.

AIR : (*Si dans le mal qui me poſsède*).

Quand la princeſſe de Bohême
M'offriroit avec ſes états
Des trois déeſſes les appas,
Vous me verriez toujours le même;
Mon cœur à vos loix aſſervi
Ne vous ſera jamais ravi.

(*Il s'approche d'elle, & lui prend la main*).

PIERROT.

J'en ſuis la caution.

AIR : (*Vive Michel Noſtradamus*).

Çà, faiſons donc les épouſailles,
Dans ce jardin à petit bruit.

DIANE.

Monſieur Pierrot, pour cette nuit,
C'eſt bien aſſez des accordailles.

SIGISMOND, *à Sophie.*

Je jure d'être votre époux.

SOPHIE.

Je ne ſerai jamais qu'à vous.

SCENE V.

SOPHIE, SIGISMOND, DIANE, PIERROT, SPINETTE, FRONTIN, derrière Spinette, épiant.

SPINETTE, *dans le lointain.*

AIR : (*Ahi, ahi, ahi, Jeannette!*)

MAUDIT ſoit le contretems
Qui trouble notre partie!

DIANE.

O ciel! qu'eſt-ce que j'entends!

SOPHIE.

Qu'as-tu, Spinette, ma mie?

SPINETTE.

Ahi, ahi, ahi!
Ahi, ahi, ahi, Sophie!
Sophie, ahi, ahi, ahi!

DIANE.

Qu'y a-t-il?

SPINETTE.

Le ſeigneur Frédéric votre père....

SOPHIE.

Hé bien?

SPINETTE.

Il vient d'arriver de ſa maiſon de campagne.

PIERROT.

Ouf!

DIANE.

La fâcheuse nouvelle!

SOPHIE.

Qu'allons-nous faire?

SIGISMOND.

AIR : (*Du pouvoir*).

Allez, allez, ne craignez rien,
Je vous défendrai bien.

(*Ici Frontin se retire*).

SPINETTE, *à Sigismond.*

D'un père, fuyez le courroux.

DIANE.

Prince, retirez-vous. *bis.*

PIERROT.

Oui, aussi-bien le jour va paroître.

SOPHIE.

Mon père est si défiant, & d'une humeur si violente....

PIERROT.

AIR : (*Tique, taque, tiquetin*).

Ho! c'est un vrai gendarme!
S'il vient dans ce jardin,
Tiquetin,
Il fera du vacarme,
Sa Flamberge à la main:
Tique, taque, tiquetin!
Ha, ha, ha! faites retraite!
Délogez vîte sans trompette;
Fuyez ce mutin. *bis.*

(*Pierrot conduit le prince hors du jardin, & rentre pour écouter dans un coin, & voir ce qui va se passer*).

SCENE VI.

DIANE, SOPHIE, SPINETTE.

DIANE.

AIR : (*Les filles de Nanterre*).

Nous voilà hors d'affaire,
N'ayons plus de souci!
Vienne à présent mon père.

SPINETTE.

Par ma foi, le voici!

(*Frédéric paroît dans le lointain avec Frontin, qui porte une lanterne*).

SOPHIE.

AIR : (*Talalerire*).

C'est Frédéric!

DIANE.

Oui, c'est lui-même,
Ma sœur, courons le recevoir.

SPINETTE.

Vantez-lui bien la joie extrême
Que vous avez de le revoir.

DIANE.

Nous savons ce qu'il lui faut dire.
Talaleri, talaleri, talalerire.

SCENE VII.

DIANE, SOPHIE, SPINETTE, FRÉDÉRIC, FRONTIN.

FRONTIN, *bas à Frédéric.*

Oui, seigneur, j'ai entendu la voix d'un homme.

DIANE, *courant au devant de Frédéric.*

Ah! mon père!

SOPHIE.

Quelle agréable surprise!

SPINETTE.

Mon cher maître!

SOPHIE.

AIR : (*Ha! qui vous a, qui vous a, qui vous a*).

Que ce retour nous est doux!

DIANE.

Que nous en sommes contentes!

SPINETTE.

Quand vous êtes loin de nous,
Nous sommes toutes dolentes.

FRÉDÉRIC.

Ah! taisez-vous, taisez-vous, taisez-vous,
Vous êtes trois impertinentes.

SOPHIE.

Que dites-vous, mon père?

DIANE.

DIANE.

Pourquoi ces injures ?

FRÉDÉRIC.

AIR : (*Un sot qui veut faire l'habile*).

D'une conduite qui m'offense,
Dans ce moment, je prétends être instruit.
Parlez. Quel homme en mon absence,
Dans ma maison, par vous est introduit ?
Nommez-le moi.

SPINETTE.

Ah ! quelle calomnie !

DIANE.

Nous chérissons la vie
Bien moins que l'honneur.

SPINETTE.

Hélas ! d'un homme, seigneur,
L'ombre nous fait peur.

FRÉDÉRIC, *à Spinette.*

La bonne pièce ! Je veux savoir la vérité.

AIR : (*Quand on parle de Lucifer*).

Mais ne me la déguisez pas !
Un juste courroux m'enflamme ;
Si vous voulez fuir le trépas,
Il faut découvrir votre ame ;
Ou bien, dans le sein, sans pitié, mon bras
Va vous enfoncer cette lame.
(*Il tire son épée*).

TOUTES TROIS, *poussant un cri.*

Ah !

SCENE VIII.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, PIERROT, *arrêtant le bras de Frédéric, qui tient celui de Diane.*

PIERROT.

ARRÊTEZ, seigneur! que voulez-vous faire?

FRÉDÉRIC, *à Pierrot.*

Retire-toi.

(*Diane voulant se débarrasser des mains de son père, laisse tomber le portrait & la lettre de Sigismond, qu'elle avoit dans sa manche. Frédéric les ramasse*).

Qu'est-ce que c'est que cela? Voyons.... (*Regardant le portrait*). O dieux! voilà les traits du prince Sigismond.... Lisons ce billet.... (*Il lit bas la lettre*).

(*Pendant qu'il lit, Diane & Spinette intriguées, causent ensemble, & Pierrot dit bas à cette dernière le couplet suivant*).

PIERROT, *à Spinette.*

AIR: (*Tourelourirette*).

Ma chère Spinette,
L'on nous a vendus:
Notre affaire est faite,

Nous voilà, tourelourirette,
Nous voilà, lanladerirette,
Nous voilà perdus!

FRÉDÉRIC, *à Diane.*

Ah! Diane, dans quel précipice allons-nous tomber?

(*Il remet son épée dans le fourreau*).

PIERROT, *à part.*

Bon! il prend bien la chose.

FRÉDÉRIC.

AIR: (*Quand Iris prend plaisir à boire*).

La pitié calme ma colère.
Ma fille, écoutez votre père:
Sigismond n'est qu'un imposteur.
Vous auriez dû fiérement l'éconduire.
Pour vous il n'a point dans le cœur
D'un mari la pudique ardeur,
Il ne vouloit (*bis*) que vous séduire.

PIERROT, *bas à Diane.*

Ne le tirez point d'erreur.

DIANE, *à son père.*

Non, seigneur, je ne puis croire le prince si perfide.

SPINETTE.

Ni moi non plus.

PIERROT.

Pour moi je ne m'y fierois pas.

FRÉDÉRIC, *à Diane.*

Pierrot est un garçon sensé.

AIR : (*Bouchez, naïades, vos fontaines*).

Hélas! que vous êtes crédule!
Perdez un eſpoir ridicule.
L'hymen du prince eſt arrêté
Avec une grande princeſſe.
C'eſt votre ſeule vanité
Qui vous répond de ſa promeſſe.

PIERROT.

AIR : (*Si l'on menoit à la guerre*).

En fait d'amour les alteſſes
N'ont pas le cœur paladin;
Le plus ſouvent leurs promeſſes
S'en vont en eau de boudin.

FRÉDÉRIC.

Il penſe juſte.

DIANE.

Le prince cependant proteſte bien de n'être jamais à Éléonore.

FRÉDÉRIC.

Bon!

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Elle épouſera ce parjure,
Je vous le dis; vous le verrez.
Et vous, ma fille, vous n'aurez
Sigiſmond qu'en peinture.

PIERROT, *à Diane.*

Voilà ce qui vous arrivera.

FRÉDÉRIC.

Allez vous repoſer, & me laiſſez ſonger au parti que je dois prendre dans une affaire ſi délicate.

PIERROT, *à part.*

Et moi, je cours avertir le prince de ce *qui-proquo.*

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, *seul, après avoir rêvé.*

AIR : (*Depuis que j'ai vu Nannette*).

HÉLAS! ce prince peut-être
Aime fort innocemment!
Informons le roi mon maître
De ce fol entêtement.
Je connois trop la distance
Qu'entre nous le ciel a mis,
Pour concevoir l'espérance
D'avoir pour gendre son fils.

(*Frédéric sort. Le théâtre change à vue, & représente une salle du palais*).

SCENE X.

LE ROI, *seul.*

AIR : (*Du Cap de bonne-espérance*).

Je sens un désir extrême
De voir paroître à ma cour
La princesse de Bohême,
Que j'attends de jour en jour.
Elle est unique héritière
Des états du roi son père :
Sigismond sera, je crois,
Fort satisfait de mon choix.

SCENE XI.

LE ROI, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

AIR : (*Quand je tiens de ce jus d'octobre*).

Pour une affaire d'importance,
Frédéric vient vous demander,
Seigneur, un moment d'audience ;
Daignerez-vous me l'accorder ?

LE ROI.

De quoi s'agit-il ?

FRÉDÉRIC.

AIR : (*Le vin a des charmes puissans*).

Seigneur, vous ne l'ignorez pas,

Je ne suis point resté tranquille
Quand on attaquoit vos états....

LE ROI.

Point de circonstance inutile.

FRÉDÉRIC.

J'ai deux filles qui ne sont point encore mariées.

LE ROI.

Je vous entends. Vous voulez les pourvoir. Le bien vous manque. Je vous aiderai à les établir.

FRÉDÉRIC.

Vous me faites trop de grâce; mais ce n'est point cela qui m'amène. C'est votre seul intérêt. Le prince Sigismond aime Diane, ma fille aînée, & veut l'épouser secrètement.

LE ROI.

Que m'apprenez-vous?

FRÉDÉRIC.

Cette lettre, qui m'est tombée entre les mains, va vous en convaincre.

LE ROI, *après avoir lu la lettre.*

Frédéric, je suis charmé de votre zèle.

AIR: (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).

Je veux, pour prévenir ce secret hyménée,
De Diane aujourd'hui fixer la destinée,
L'enlever à mon fils, lui donner pour mari,
Le prince d'Assemberg, mon plus cher favori.

FRÉDÉRIC.

Ah! seigneur, que ne vous dois-je point!

LE ROI.

Ce n'est pas tout. Je me charge aussi du soin de marier votre cadette.

FRÉDÉRIC.

Quel excès de bonté!

LE ROI.

Pour vous, en attendant que vous rempliſſiez près de moi un poste considérable, je vous ordonne de partir dès ce moment pour aller au-devant d'Éléonore.

FRÉDÉRIC.

Je vais vous obéir.

SCENE XII.

LE ROI, SIGISMOND.

LE ROI.

AIR : (*De la besogne*).

PRINCE, je viens dans cet instant
De rendre Frédéric content :
Je viens de faire un mariage,
Que vous approuverez, je gage.

SIGISMOND.

Quel est donc ce mariage, seigneur ?

LE ROI.

D'Assemberg va épouser Diane.

SIGISMOND.

Diane!

LE ROI.

Oui, Diane, la fille aînée de Frédéric.

SIGISMOND.

Je la connois. Elle eſt charmante. D'Aſſemberg eſt bien heureux!

LE ROI.

Son ſort vous paroît donc digne d'envie?

SIGISMOND.

Aſſurément.

LE ROI.

Je le crois auſſi.

AIR: (*J'ai paſſé deux jours ſans vous voir*).

Je ſuis bien sûr que ces époux
D'une union parfaite
Vont goûter les fruits les plus doux.

SIGISMOND.

Pour moi, je le ſouhaite.

LE ROI.

Vous le ſouhaitez?

SIGISMOND.

Oui, vraiment.

LE ROI.

Vous parlez peu ſincérement.

SIGISMOND.

Pardonnez-moi.

LE ROI.

Vous diſſimulez en vain. Frédéric m'a tout conté.

AIR : (*Faites boire à triple mesure*).

J'ai fait un choix qui vous honore ;
Songez à changer de vainqueur.
C'est la princesse Éléonore
Qui doit posséder votre cœur.

SIGISMOND.

Mais, seigneur, la princesse de Bohême avoit été promise au prince de Russie, qui l'aimoit, & en étoit aimé.

LE ROI.

Je le sais.

SIGISMOND.

AIR : (*Les proverbes*).

Un cœur rempli d'une image chérie
A d'autres vœux mal-aisément répond.

LE ROI.

Elle oubliera le prince de Russie,
Quand elle aura vu Sigismond.

SCENE XIII.

SIGISMOND, *seul.*

CETTE conquête me touche peu.... Cependant je suis bien heureux que Frédéric ait pris le change.

AIR : (*Ne m'entendez-vous pas*).

Si Diane n'eût pas
Dissimulé, Sophie
M'alloit être ravie,
Et ce malheur, hélas!
Eût causé mon trépas.

SCENE XIV.

SIGISMOND, ARLEQUIN, botté & un fouet à la main.

ARLEQUIN.

HOÉ, hoé, hoé!

SIGISMOND, *à part.*

Seroit-ce là un courrier d'Éléonore?

ARLEQUIN, *faisant claquer son fouet.*

Hoé, hoé, hoé!

SIGISMOND.

Holà, courrier! D'où venez-vous?

ARLEQUIN.

Je viens... Je viens... Vous êtes bien curieux.

SIGISMOND.

Sais-tu, l'ami, que tu parles à Sigiſmond?

ARLEQUIN.

Vous êtes le prince Sigiſmond?

SIGISMOND.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh! c'eſt vous que je cherche!

SIGISMOND.

Qui es-tu?

ARLEQUIN.

AIR : (*La mirtanplain*).

Je ſuis courrier de Pierrot.

SIGISMOND.

Que viens-tu me dire?

ARLEQUIN.

D'un ingénieux complot,
La mirtanplain, lantirelarigot,
Je viens vous inſtruire. *bis.*

SIGISMOND.

Parle.

ARLEQUIN.

Frédéric vient de partir pour aller au-devant de la princeſſe. Pendant qu'il eſt abſent, Sophie, qu'on ne connoît point à la cour, a réſolu de ſe rendre ici, & nous prétendons la faire paſſer pour la princeſſe Eléonore.

SIGISMOND, *étonné.*

Quel projet!

ARLEQUIN.

Pierrot, Spinette & dix autres domeſtiques, tant mâles que femelles, déguiſés en bohémiens, compoſeront ſa ſuite. J'ai pris les devants pour venir vous en avertir; & vous voyez en moi le courrier qui doit annoncer au roi la prochaine arrivée de la princeſſe..... (*Il fait claquer ſon fouet*). Hoé, hoé, hoé!

SIGISMOND.

Il y a là-dedans bien des difficultés.

ARLEQUIN.

Nous les avons prévues & levées.

SIGISMOND.

Mais....

ARLEQUIN.

AIR : (*Je vous le donne*).

Cet artifice
Doit avoir un heureux ſuccès. } *bis.*

SIGISMOND.

Mais, ſuppoſons qu'il réuſſiſſe,
Le roi n'excuſera jamais
Cet artifice.

ARLEQUIN.

AIR : (*Marche du prince d'Orange*).

Je demeure avec vous d'accord
Qu'il fera le diable d'abord.
Comme tout père,
Dans ſa colère,

Comme tout père,
Il grondera,
Piaillera,
Pestera,
Jurera,
Frappera;
Puis son courroux s'appaisera.

SIGISMOND.

AIR : (*Ma pinte & ma mie*).

Je sens qu'à vous seconder
L'amour me convie :
Il s'agit de posséder
Ma chère Sophie.

ARLEQUIN.

Ho ! vous en viendrez à bout;
Prince, il faut hasarder tout
Pour avoir sa mie,
O gué,
Pour avoir sa mie.

SIGISMOND.

Paix, le roi vient. Songe à bien jouer ton rôle.

ARLEQUIN.

Allez, allez, je ne suis pas manchot.

SCENE XV.

SIGISMOND, ARLEQUIN, LE ROI.

ARLEQUIN.

Hoé, hoé, hoé!

SIGISMOND.

Seigneur, la princeſſe Éléonore ſera ici dans un inſtant. Voici un courrier qu'elle vous envoie pour vous en avertir.

LE ROI.

AIR : (*Adieu, ma chère maîtreſſe*).

Quelle agréable nouvelle!

ARLEQUIN.

Il faut voir cette beauté!

LE ROI.

Eh! comment ſe porte-t-elle?

ARLEQUIN.

Elle crève de ſanté.

LE ROI, *ſouriant.*

Ha, ha, ha!

SIGISMOND, *bas au roi.*

Le courrier de la princeſſe n'eſt pas à jeun.

ARLEQUIN.

Dans l'impatience de vous embraſſer, elle a laiſſé ſon gros bagage en chemin, & elle arrive accompagnée ſeulement de Pierrot & de...

SIGISMOND, *le poussant.*

L'étourdi!

LE ROI.

Qu'est-ce que c'est que Pierrot?

SIGISMOND, *bas au roi.*

Les vapeurs du vin.

ARLEQUIN.

Pierrot.... C'est le.... C'est sa dame d'honneur.

LE ROI.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Ah! la brave femme que ste madame Pierrot!

AIR: (*Amis, sans regretter Paris*).

Son entretien est tout charmant:
C'est une réjouie,
Qui divertit infiniment
La princesse Sophie.

SIGISMOND, *le poussant encore.*

Peste soit du butor!

LE ROI.

Qu'appelez-vous la princesse Sophie?

SIGISMOND, *bas au roi.*

Fumées bachiques.

ARLEQUIN, *à part.*

Ahi! (*haut au roi*) Je ne vous dis pas la princesse Sophie, je vous dis la princesse & Sophie, qui est la suivante favorite d'Eléonore.

LE

LE ROI.

Ha, bon! paroît-elle un peu consolée d'avoir quitté le roi son père?

ARLEQUIN.

Je vous en réponds.

AIR: (*Gué, gué, gué, lariette*).

Cette royale brunette
Ne l'a pas fort regretté,
Lariré.
Pendant notre longue traite,
La belle à toujours chanté:
Lariré,
Flon, flon, flon, larirette,
Gué, gué, gué,
Lariré.

LE ROI.

Prince, préparez-vous à la bien recevoir.

SIGISMOND.

Je n'épargnerai rien pour vous contenter là-dessus.

ARLEQUIN.

Tenez, la voici qui s'avance.

SCENE XVI.

LE ROI, SIGISMOND, ARLEQUIN, SOPHIE, PIERROT, en dame du palais, SPINETTE, MARCELLE, TROUPE DE BOHÉMIENS ET DE BOHÉMIENNES.

LE ROI, *à Sophie.*

AIR : (*Venez, belle divinité*).

Venez, adorable beauté !
Mon fils languit dans votre attente!
Venez, ô princesse charmante,
Faire sa félicité.

SIGISMOND, *à Sophie.*

Déjà, belle Éléonore,
Je sens que mon cœur vous adore.

LE ROI, *à Sophie.*

Vous l'avez d'abord enchanté.

SOPHIE.

AIR : (*De la ceinture*).

Sigismond, cet aveu m'est doux;
Ce tendre sentiment me flatte.

SIGISMOND.

Avec moi le partagez-vous?

SOPHIE.

Pouvez-vous trouver une ingrate?

ARLEQUIN, *au roi.*

Nous vous amenons la fleur de la cour de Bohême.

PIERROT.

AIR : (*Perette étant dessus l'herbette*).

De ma maîtresse appétissante
La bonne grace vous enchante,
Elle vous ravit tous les sens.
Ho, jarni! que je suis contente,
De vous voir tous deux si contens!

LE ROI.

Nous ne pouvons l'être davantage.

PIERROT, *à Sigismond.*

AIR : (*Ah! mon cher amant*).

Voyez ses beaux traits,
Son œil assassin, sa bouche vermeille,
Avec ce teint frais.
Ses agrémens sont ses moindres attraits.
Une aimable humeur,
Beaucoup ded ou ceur,
Un fond de candeur,
Et d'autres qualités la rendent sans pareille.
Cet objet charmant,
Nécessairement
Devoit, pour époux,
Avoir un vivant comme vous.

LE ROI.

Voilà une gouvernante bien gaillarde!

ARLEQUIN.

Je vous l'avois bien dit, seigneur, madame Pierrot n'est pas une femme comme une autre.

PIERROT.

AIR : (*Turlurette, turluron*).

C'eſt moi qui dès la bavette,
Ai pris ſoin de ce tendron ;
Moi, dont la vertu parfaite
N'a jamais fait le plongeon,
Fait le plongeon,
Turlurette,
Fait le plongeon,
Turluron.

LE ROI, *à Sophie.*

Mais, qu'eſt devenu Frédéric, que j'ai envoyé au-devant de vous?

SOPHIE.

Nous n'avons vu perſonne.

PIERROT.

Il aura ſuivi le grand chemin, dont nous nous ſommes détournés pour arriver plus tôt ici.

ARLEQUIN, *bas à Pierrot.*

Benè, benè.

LE ROI, *à Pierrot.*

Vous avez des lettres à me rendre.

PIERROT, *intrigué.*

Oui, ſeigneur, les voici....

(*Il ſe fouille par-tout*).

AIR : (*Tuton, tuton, tutaine*).

Mais j'avois pourtant le paquet. *bis.*
Je ne ſais ce que j'en ai fait,
Et ma recherche eſt vaine.

(*A Arlequin*).

Tutu,
Arlequin, l'as-tu?

ARLEQUIN.

Et tonton,
Hé, non, parbleu, non.

PIERROT.

Où diable eſt-il donc?
Tutaine, tuton, tutaine.
(*Le prince paroît inquiet, & peſte*).

ARLEQUIN.

Ho! je ſais où il eſt. Vous l'avez laiſſé dans votre gros bagage.

PIERROT.

Ah! oui, oui, je m'en ſouviens.

(*Au roi*).

AIR : (*Je ſuis un précepteur d'amour*).

Seigneur, vous voudrez bien, je crois,
Me pardonner ma négligence.
(*Montrant Sophie*).
Songez qu'un ſi joli minois
Porte ſa lettre de créance.

SCENE XVII.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, SCARAMOUCHE.

SCARAMOUCHE.

ALEGRIA, alegria!

LE ROI.

Qui eſt cet homme-là?

SCARAMOUCHE.

Io ſon' corriero della principeſſa Eléonora.

LE ROI.

Comment donc?

SCARAMOUCHE.

Je viens vous dire, *ſignor*, qu'elle eſt arrivée. Elle marche ſur mes pas.

(*Il ſe retire*).

SIGISMOND, *à part.*

Juſtes dieux!

SOPHIE, *à part.*

O ciel!

ARLEQUIN, *à part.*

Hoïmé!

SPINETTE, *à part.*

Je ſuis morte.

PIERROT, *à part.*

Je ſuis enterré.

ARLEQUIN, *s'en allant.*

Sauvons-nous avant l'éclairciſſement.

LE ROI, *les regardant tous.*

AIR : (*Menuet d'Héſione*).

Une autre princeſſe s'avance ;
Vous en paroiſſez étonnés.
Parlez, que faut-il que je penſe
De vous voir ainſi conſternés ?

SCENE XVIII.

LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE, FRÉDÉRIC, MÉLISSE, ROSETTE, ANGÉLIQUE, deux ſuivantes de MÉLISSE.

FRÉDÉRIC, *tenant par la main Méliſſe.*

SEIGNEUR, j'ai exécuté vos ordres. Voici la princeſſe que je vous amène.

ROSETTE, *préſentant la dépêche du roi de Bohême.*

AIR : (*Je ne ſuis né, ni roi, ni prince*).

Permettez-moi de vous remettre,
Grand roi, la reſpectable lettre
De notre puiſſant ſouverain.

LE ROI.

Je reconnois ſon écriture.
(*A Sophie & à ſa ſuite*).
Ah, traîtres ! l'on me met en main
Des preuves de votre impoſture.

FRÉDÉRIC, *à part, appercevant Sophie.*

Que vois-je! Sophie en ces lieux! Pierrot déguisé en femme!

AIR : (*Pour passer doucement la vie*).

Ma vue est peut-être abusée.

(*Il passe du côté de Sophie*).

LE ROI, *au prince.*

Sigismond, vous ne dites mot:
Cette princesse supposée
Est-elle avec vous de complot?

SIGISMOND.

Oui, je vous l'avoue.

LE ROI.

AIR : (*Le fameux Diogène*).

O prince téméraire!
Quoi, vous avez pu faire
Ce coup audacieux?

SIGISMOND.

Je n'ai, de cette ruse,
A donner pour excuse
Que l'ardeur de mes feux.

FRÉDÉRIC, *à Sophie.*

Comment? C'est toi, malheureuse!

LE ROI, *à Frédéric.*

Que dites-vous, Frédéric? Vous la connoissez?

FRÉDÉRIC.

Hélas! c'est ma fille.

LE ROI.

Quoi, Diane?

FRÉDÉRIC.

Non, c'est Sophie, sa cadette; Diane m'a trompé en prenant sur elle la faute de sa coupable sœur.

AIR : *Une faveur, Lisette*).

O ciel! quelle insolence!
Vouloir tromper son roi!
Ce forfait qui m'offense
Va retomber sur moi.

LE ROI,

Eh, quoi! faut-il encore
Que, par cet attentat,
Aux yeux d'Éléonore
Mon fils paroisse ingrat!

MÉLISSE, *au roi.*

Non, seigneur, la princesse Éléonore n'est pas témoin de ce qui se passe dans ces lieux.

LE ROI.

Expliquez-vous.

ROSETTE.

AIR : (*De la besogne*).

Eléonore en ce moment
S'enfuit avec son cher amant.
(*Montrant Mélisse*).
Et celle qui la représente
N'est comme moi qu'une suivante.

LE ROI.

Qu'entends-je!

ROSETTE.

Cet amant est le prince de Russie, à qui ma

maîtresse avoit été promise. Il est venu, bien accompagné, nous arrêter sur la route. Il a enlevé Éléonore, qui a chargé Mélisse de venir ici sous son nom, pour donner le tems au prince de gagner ses états, avant qu'on puisse être informé en Bohême de cet enlèvement.

LE ROI.

AIR : (*Quand le péril est agréable*).

Ah! que venez-vous de me dire!

ROSETTE.

Vous voyez notre bonne foi.

MÉLISSE.

Je viens de remplir mon emploi;
Seigneur, je me retire.
(*Elle s'en va avec sa suite*).

SCENE XIX.

LE ROI, SIGISMOND, SOPHIE, FRÉDÉRIC, PIERROT, SPINETTE, MARCELLE.

FRÉDÉRIC, *au roi.*

SEIGNEUR, il faut châtier sévérement ces coupables, & commencer par ce fripon de Pierrot, qui sans doute a conduit tout ceci.

PIERROT.

Voyez donc le grand mal, d'avoir voulu faire sa fille princesse!

LE ROI.

Non, non, commençons par les deux amans.

SIGISMOND, *à genoux.*

AIR : (*Les triolets*).

Sur moi laiſſez tomber vos coups;
Mais ne prenez qu'une victime:
J'ai mérité votre courroux,
Sur moi laiſſez tomber vos coups.

SOPHIE.

De me punir, contentez-vous;
Moi ſeule j'ai commis le crime.

SIGISMOND.

Sur moi laiſſez tomber vos coups.

SOPHIE.

Ne prenez que moi pour victime.

FRÉDÉRIC, *au roi.*

AIR : (*Je ne ſuis pas ſi diable*).

De ma fille Sophie
Laiſſez-moi diſpoſer;
Pareille effronterie
Ne ſe peut excuſer:
Laiſſez à ma colère
Le ſoin de la punir;
Dans un cachot, ſon père
Veut la tenir.

PIERROT.

La pauvre enfant!

LE ROI.

AIR : (*Banniſſons d'ici l'humeur noire*).

Je lui garde un autre ſupplice,
Ou plutôt, en père très-bon,

Je consens que l'hymen l'unisse
Avec le prince Sigismond.

(*Sophie & Sigismond lui baisent chacun une main avec transport*).

PIERROT.

Vivat! Nous voilà hors d'intrigue.

SPINETTE.

Je respire!

FRÉDÉRIC, *au roi.*

Seigneur, vous avez trop de clémence.

PIERROT, *à Frédéric.*

AIR : (*De quoi vous plaignez-vous?*).

De quoi vous plaignez-vous,
Mon maître, ne vous déplaise?
De quoi vous plaignez-vous?
N'ayez plus de courroux.
Vous devez être bien-aise,
Le roi nous pardonne à tous;
Puisque le roi s'appaise,
De quoi vous plaignez-vous?

(*Aux danseurs*).

Allons, mes amis, Bohémiens & Bohémiennes, qui avez partagé nos frayeurs, livrez-vous à la joie.

AIR : (*Toque mon tambourinet*).

Pour notre maîtresse
Formez un ballet,
Et chantez sans cesse
Son bonheur parfait;
Toque le tambourin, toque,
Toque le tambourinet!

SCENE XX & dernière.

DIVERTISSEMENT.

TROUPE DE BOHÉMIENS ET DE BOHÉMIENNES DANSANS ET CHANTANS.

(*Ils forment des danses, qui sont coupées par les deux airs suivans*).

UN BOHÉMIEN.

AIR : (*De M. Gillier*).

PREMIER COUPLET.

L'HYMEN, de ses nœuds charmans,
N'eût pas uni nos amans
Sans une supercherie.
Un peu de tromperie
Plaît aux amours;
Un peu de tricherie
Souvent est dans la vie
D'un grand secours.

Second couplet.

UNE BOHÉMIENNE.

Lorsqu'un obstacle fâcheux
Vient s'opposer à nos vœux,
Il faut payer de génie;
L'on doit à l'industrie

Avoir recours :
Un peu de tricherie
Souvent eſt dans la vie
D'un grand ſecours.

FIN.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION, PROLOGUE,

POUR PRÉCÉDER LA PIÈCE SUIVANTE.

PAR LE S**.

Représenté à la Foire saint-Laurent en 1734.

ACTEURS.

APOLLON.

THALIE.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

L'IMPRESSION.

TROUPE D'AUTEURS ET DE COMÉDIENS, SUIVANS DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

TROUPE D'ÉPICIERS ET DE BEURRIERES, SUIVANS DE L'IMPRESSION.

La ſcène eſt au Parnaſſe.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION, PROLOGUE.

Le théâtre repréſente le Parnaſſe.

SCENE PREMIERE.

LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION, L'IMPRESSION.

(*Elles entrent toutes deux à l'imitation des maîtres à danſer & à chanter de l'opéra des* Fêtes Vénitiennes).

TOUTES DEUX, *enſemble.*

AH! c'eſt vous qui l'emportez ſur moi.

L'IMPRESSION.

Oui, madame la Première Repréſentation : laiſſons-là l'ironie, s'il vous plaît. C'eſt moi qui l'emporte ſur vous.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Rayez cela de vos papiers, madame l'Impression. Je ne vois pas que la déesse de l'imprimerie soit une divinité plus relevée que moi, qui préside à la première représentation des pièces dramatiques.

L'IMPRESSION.

AIR : (*Refrain. Eh! ne vous estimez pas tant*).

Eh! ne vous, zeste, zeste, zeste,
Eh! ne vous estimez pas tant.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Ne vous estimez pas tant vous-même.

AIR : (*Ah! que la paresseuse automne*).

Apollon a su par Thalie
Que nous nous disputons le pas;
Dans un moment ce dieu, ma mie,
Va mettre fin à nos débats.

L'IMPRESSION.

J'attends avec impatience
Son équitable jugement,
Qui confondra votre espérance.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Ou plutôt votre entêtement.

L'IMPRESSION.

Vous prenez plaisir à vous flatter.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

AIR : (*Tourelouribo*).

C'est que mon erreur m'est agréable.

L'IMPRESSION.

Ho, ho!
Tourelouribo!

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Apollon, ma toute aimable,
Ho, ho!
Tourelouribo!
Vous ſera peu favorable.

ENSEMBLE.

Ho, ho!
Tourelouribo!

L'IMPRESSION.

Votre orgueil vous aveugle ſur le peu d'importance de votre petite divinité.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Votre vanité vous cache la baſſeſſe de la vôtre.

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts*).

Je crois qu'on me préférera
A la déeſſe des brochures,
Des almanachs, & *cætera*.

L'IMPRESSION.

Point d'invectives, point d'injures,
Tenons-nous-en au jugement
Qui ſe rendra dans un moment.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Très-volontiers. Je vous coulerai à fond. Comptez là-deſſus.

SCENE II.

LA Ire. REPRÉSENTATION, L'IMPRESSION, THALIE.

THALIE.

AIR : (*La jeune abbeſſe de ce lieu*).

Ne vous impatientez pas,
Meſdames ; vous allez apprendre
Qui de vous doit avoir le pas :
Apollon ici vient ſe rendre.
Sur ce point, ce dieu doit décider,
Et toutes deux vous accorder.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

C'eſt ce que nous ſouhaitons avec ardeur.

THALIE.

AIR : (*Attendez-moi ſous l'orme*).

Bientôt ſur cette affaire
Vous aurez le cœur net.

L'IMPRESSION.

Notre juge eſt ſévère,
Et c'eſt ce qui m'en plaît.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Sans avoir la ſcience
De percer l'avenir,
Je prévois la ſentence
Qui doit intervenir.

L'IMPRESSION.

Vous avez bien de la pénétration!

THALIE.

Il ne tiendra pas à votre juge que vous ne soyez contente l'une & l'autre ; car il vous aime, & veut que vous viviez ensemble en bonne intelligence.

AIR : (*Belle chanoinesse*).

Pour moi je souhaite
Dans ce jour heureux
Qu'Apollon comble vos vœux,
Que ce dieu vous mette
D'accord toutes deux.

Je le vois qui s'avance. Préparez-vous à soutenir vos intérêts.

SCENE III.

THALIE, L'IMPRESSION, LA Ire. REPRÉSENTATION, APOLLON.

AIR : (*Si dans le mal qui me possède*).

GRAND juge, consul du Permesse !
Vous savez notre différend.
De grâce, réglez notre rang
Par un arrêt plein de sagesse ;
Par un arrêt définitif,
Tel que vous en rendez à l'*If* (*).

(*) *C'est un endroit du Luxembourg, où plusieurs beaux-esprits s'assemblent pour critiquer tous les ouvrages nouveaux.*

LA Ire. REPRÉSENTATION & L'IMPRESSION, *ensemble.*

AIR : (*Réveillez-vous*).

O, blond Phœbus, daignez m'entendre....

APOLLON.

AIR : (*Petite brunette aux yeux doux*).

L'une après l'autre parlez-moi,
J'aime une paisible audience.
(*A la première Représentation*).
Vous, déité, dites pourquoi
Vous prétendez la préférence?

LA Ire. REPRÉSENTATION.

C'est que je suis plus puissante que la déesse de l'Impression.

L'IMPRESSION.

Comment nous prouverez-vous cela?

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Rien de plus facile. *Primò.*

AIR : (*Pour passer doucement la vie*).

De notoriété publique
Les spectacles me sont soumis;
J'exerce un pouvoir despotique
Sur cinq théâtres à Paris.

L'IMPRESSION.

Et moi, j'y ai plus de cinquante imprimeries, où l'on imprime des ouvrages en vers & des ouvrages en prose.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Et souvent des ouvrages qui ne sont ni prose

ni vers. Fi donc ! il n'y a point de comparaiſon à faire entre vous & moi.

AIR : (*Vaudeville du nouveau monde*).

Les grands auteurs & les petits
Sont tous à ma vue interdits ;
Les plus remplis de confiance
Sont troublés, ſont ſaiſis d'effroi,
Et s'éloignent ſouvent de moi,
N'oſant ſoutenir ma préſence.

APOLLON.

Il eſt vrai qu'ils ont raiſon de vous craindre.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Aſſurément.

AIR : (*Les triolets*).

Quand je ſiffle ou quand j'applaudis,
Je fais le deſtin d'une pièce ;
J'en baiſſe ou j'en hauſſe le prix,
Quand je ſiffle ou quand j'applaudis.
Le public ſur ce que j'en dis
La fuit ou bien y met la preſſe :
Quand je ſiffle ou quand j'applaudis,
Je fais le deſtin d'une pièce.

THALIE.

Effectivement, ce que vous en dites fait quelquefois trop d'impreſſion ſur le public.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

AIR : (*Quand le péril eſt agréable*).

Quand il me plaît, la pièce brille,
Je la fais aller juſqu'aux cieux.

L'IMPRESSION.

Vous jetez de la poudre aux yeux,
Et moi je les dessille.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince*).

Si je veux qu'elle réussisse,
Et que la salle retentisse
Du bruit des applaudissemens,
J'ébranle tout l'hôtel comique
Par de furieux battemens,
Et je fais taire la critique.

L'IMPRESSION.

Pas pour long-tems.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

S'il me prend envie de faire tomber la pièce,

AIR : (*A la façon de Barbari*).

J'ai vingts petits auteurs jaloux
De tout nouvel ouvrage,
Et grand nombre de jeunes foux
Fort amis du tapage;
Nous faisons un grand carillon,
La faridondaine, la faridondon,
Nous applaudissons à l'envi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

L'IMPRESSION, *d'un ton railleur.*

Le beau pouvoir!

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Plus beau que le vôtre.

AIR : (*Je vais toujours le même train*).

Quand je ſuis de mauvaiſe humeur,
Je bats des mains d'un air moqueur,
J'approuve tout d'un ton railleur,
J'inſpire la terreur.
Je répands ſur tout ma fureur :
Quelle rumeur ! quelle clameur !
Je ſiffle avec l'auteur
Juſqu'au meilleur acteur ;
Je n'épargne pas le ſouffleur,
Je ſiffle même le moucheur.

APOLLON.

AIR : (*Quand je vous ai donné mon cœur*).

Mais ſouvent vous recevez donc
Avec impoliteſſe
Un ouvrage plein de raiſon ?
Une fort bonne pièce,
Vous la ſifflez injuſtement ?

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Cela m'arrive rarement.

Depuis l'*Avare*, le *Miſantrope* & le *Grondeur* (*), je n'ai guère maltraité de bonnes pièces. Demandez plutôt à l'Impreſſion.

(*A l'Impreſſion*).

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux*).

Quand un auteur que j'ai ſiffié
S'en va chez vous tout eſſouflé

(*) *Ces trois pièces ne réuſſirent point à leur première repréſentation.*

Mettre ſa pièce ſous la preſſe,
Avouez-nous de bonne foi
Que cet auteur n'eſt pas, déeſſe,
Plus content de vous que de moi.

L'IMPRESSION.

J'en conviens.

THALIE.

AIR : (*Çà n'va guère*).

Il eſt donc vrai, ma chère,
Que de ces pièces-là, a, a, a,
La vente d'ordinaire
Se fait cahin, caha, a, a, a,

L'IMPRESSION.

Hélas!
Çà n'va guère!
Hélas!
Çà n'va pas.

Mais vous devez avouer auſſi, madame la Première Repréſentation, que je vous prends ſouvent en défaut.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Qu'appelez-vous en défaut?

L'IMPRESSION.

AIR : (*Bouchez, Naïades, vos fontaines*).

Nous avons vu plus d'un ouvrage,
Honoré de votre ſuffrage,
Briller au faubourg Saint-Germain

Pendant ſix ſemaines entières,
Puis ſortir de mon magaſin (*)
Pour aller droit chez les beurrières.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Oh! j'en demeure d'accord. Hé, que m'importe?

L'IMPRESSION.

AIR : (*Comm' vlà qu'eſt fait!*)

Lorſqu'on lit une tragédie,
Après l'avoir avec fureur
Pendant près de deux mois ſuivie,
On voit bien alors ſon erreur :
Que de mauvais vers! quelle fable!
Dit le lecteur mal ſatisfait.
Quelle conduite pitoyable!
Il s'écrie à chaque feuillet :
Comm'vlà qu'eſt fait!
Comm'vlà qu'eſt fait!

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Hé bien, que prétendez-vous conclure de-là? J'exerce le pouvoir que Jupiter m'a donné ſur les ſpectacles.

AIR : (*Les proverbes*).

Ne tirez donc aucune conſéquence,
Et gardez-vous de me reprocher rien ;
Car j'aime autant employer ma puiſſance
A faire le mal que le bien.

THALIE.

Tant pis. Je doute fort que Jupiter approuve cette conduite.

AIR : (*Le fameux Diogène*).

Vous abuſez, mignonne,
Du pouvoir qu'il vous donne.

APOLLON.

Oui, Thalie a raiſon,
Vous bleſſez votre gloire.
Si vous m'en voulez croire,
N'applaudiſſez qu'au bon.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Quoi ! vous voulez que je me borne à n'approuver que de bonnes choſes ? Que je renonce au plaiſir de troubler l'eſprit des ſpectateurs, & de les empêcher de ſe ſervir de leur raiſon ?

THALIE.

Sans doute : vous en ſerez plus eſtimable.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

AIR : (*J'ai fait ſouvent réſonner ma muſette*).
C'eſt demander que je vous ſacrifie
De tous mes droits, déeſſe, le plus doux.

THALIE.

Par Apollon, ainſi que par Thalie,
Ce ſacrifice eſt attendu de vous.

APOLLON

AIR : (*Que de bourgeois viennent à l'aventure*).
Loin de ſiffler un excellent ouvrage,
Pour l'appuyer, mettez tout en uſage ;
Mais,
Refuſez votre ſuffrage
A tout ouvrage mauvais.

THALIE.

Oui ; car votre approbation prévient en faveur d'une pièce mépriſable.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

AIR : (*J'entends déjà le bruit des armes*).

Hé bien, je veux, par déférence
Pour Thalie & pour Apollon,
Ne me ſervir de ma puiſſance
Que pour favoriſer le bon,
Et que pour fronder d'importance
Les pièces vides de raiſon.

THALIE.

Hé, c'eſt ce que nous vous demandons ! Quand il paroîtra, par exemple, ſur la ſcène françoiſe une comédie ſans intrigue, ſans nœud, & ſans dénouement.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Crac. Autant de ſifflé.

THALIE.

N'épargnez pas non plus celles où l'on fait pleurer aulieu de faire rire. Auſſi-bien tout le Parnaſſe en eſt ſcandaliſé.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Point de quartier pour ces poëmes-là.

AIR : (*Ah ! que Colin l'autre jour me fit rire*).

Et ſi je vois de la métaphyſique,
Je m'écrierai d'une voix ironique :
La belle pièce que voilà !
Ha, ha, ha, ha, ha, ha, ha,
Ha, ha, ha, ha, ha !

APOLLON.

AIR : (*Je ne ſuis né ni roi, ni prince*).

Ne traitez pas mieux, je vous prie,

Celles où l'on perſonnifie
Juſqu'aux êtres inanimés.
Tous ces ouvrages équivoques,
Quoique d'épigrammes ſemés,
Doivent paſſer pour des breloques.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Je ne les ſouffrirai plus ſur le théâtre françois. Il faut laiſſer cela à ces pauvres diables d'italiens & de forains pour vivoter.

THALIE, *à la Première Repréſentation.*

Si vous faites ce que vous dites, vous aurez le pas ſur l'Impreſſion.

APOLLON.

Sans difficulté.

L'IMPRESSION.

Je n'en murmurerai point.

AIR : (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).

Oui, vous l'emporterez ſur moi de haute lutte,
Et vous terminerez enfin notre diſpute,
Si de vos jugemens les ſpectateurs charmés,
Dans leurs préventions par moi ſont confirmés.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Nous ſerons déſormais toujours d'accord. Nous y avons grand intérêt.

APOLLON.

Oui, vraiment. Vous ne pouvez être trop étroitement unies.

LA Ire. REPRÉSENTATION, *présentant la main à l'Impression.*

Cela étant, touchez-là, madame l'Impression. Je me sens déjà de l'amitié pour vous. Que je vous embrasse!

(*Elles s'embrassent*).

AIR : (*Oui-dà, ma commère, oui*).

Voulez-vous m'aimer aussi?

L'IMPRESSION.

Oui-dà, ma commère, oui.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Il y va de notre gloire.

L'IMPRESSION.

Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

(*à l'Impression*).

Appelons nos suivans. Qu'ils viennent se réjouir ici par des danses de notre sincère union.

THALIE.

Hé, qui sont-ils, vos suivans?

LA Ire. REPRÉSENTATION.

Les comédiens & les auteurs dramatiques.

APOLLON, *à l'Impression.*

Et les vôtres?

L'IMPRESSION.

Les épiciers & les beurrières.

LA Ire. REPRÉSENTATION.

AIR : (*Dindandon*).

Accourez, hiſtrions romains,
Italiens, & vous forains!
Venez tous,
Auteurs tragiques, comiques,
Vîte aſſemblez-vous!

L'IMPRESSION.

Et vous, mes pratiques,
Venez célébrer des nœuds ſi doux.

SCENE IV & dernière.

APOLLON, THALIE, LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION, L'IMPRESSION, TROUPE D'AUTEURS ET DE COMÉDIENS, TROUPE D'ÉPICIERS ET DE BEURRIÈRES.

(*Deux comédiens, deux auteurs, deux épiciers & deux beurrières forment des danſes, qui ſont coupées par les deux couplets ſuivans*).

PREMIER COUPLET.

AIR : (*de M. Gillier*).

UN ÉPICIER.

AUTEURS, trop fiers de vos ouvrages,
Qui vous flattez que votre nom
Paſſera juſqu'aux derniers âges,
Je ris de votre illuſion.
Sortez de cette erreur extrême :
Préſumez moins de vos écrits :
Craignez qu'avant votre mort même
Vous ne tombiez dans le mépris.

Second

Second couplet.

AIR : (*de M. Gillier*).

UNE BEURRIÈRE.

Pour nous, cent auteurs à Paris
Sans ceſſe enfantent des écrits
Sur toute ſorte de matières.
Poëtes, orateurs, apprenez vos deſtins :
Vous paſſerez un jour preſque tous par les mains
Des épiciers & des beurrières.

FIN.

LES MARIAGES DE CANADA.

PIÈCE EN UN ACTE.

PAR LE S**.

Représentée à la Foire ſaint-Laurent en 1734.

ACTEURS.

DAMIS, amant de LUCILE.
CLITANDRE.
LE CHEVALIER.
MADAME BOURDON, directrice.
LUCILE, amante de DAMIS.
CLARISSE, maîtresse du CHEVALIER.
COLOMBINE.
MEZZETIN, époux de COLOMBINE.
BONIFACE, portier de madame BOURDON.
UN NOTAIRE.

La scène est à Quebec.

LES MARIAGES DE CANADA.

Le théâtre repréſente la ville de Quebec. On voit dans le fond un grand hôtel, dont la mer bat les murs, & les maiſons dans les aîles.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MEZZETIN.

MEZZETIN.

AIR : (*Voulez-vous ſavoir qui des deux*).

MALGRÉ tous les périls divers
Que l'on peut courir ſur les mers,
Par une divine aſſiſtance,
De tout accident préſervés,
Enfin dans la nouvelle France,
Nous voici tous deux arrivés.

DAMIS.

AIR : (*Du cap de bonne-espérance*)

Tu sais bien ce qui m'amène
A Quebec, cher Mezzetin :
De mon amoureuse peine
Je viens ici chercher la fin.
Mais, hélas ! sur ce rivage,
Triste fruit de mon voyage,
Je crains de trouver un sort
Plus malheureux que la mort !

MEZZETIN.

Je suis votre valet. Il n'y a point de plus grand malheur que celui de mourir.

DAMIS.

Si tu étois dans la situation violente où je me vois....

MEZZETIN.

AIR : (*Nos plaisirs seront peu durables*).

Devenez, monsieur, plus tranquille.
Dans ces lieux vous allez revoir
Aujourd'hui l'aimable Lucile ;
Flattez-vous de ce doux espoir.

DAMIS.

Quand Lucile seroit à Quebec, qui m'assurera qu'on ne l'a point encore mariée ?

MEZZETIN.

C'est ce que nous saurons bientôt. Adressons-nous à quelque domestique de cette grande maison, où sont logées les personnes que l'on envoie de France en Canada.

DAMIS.

J'en vois un à la porte.

MEZZETIN.

Il faut lui parler.

SCENE II.

DAMIS, MEZZETIN, BONIFACE.

MEZZETIN, *à Boniface.*

AIR : (*Faites boire à triple mesure*).

N'ÊTES-VOUS point par aventure
De cet hôtel un officier?
A votre grassette encolure
Je vous en crois le cuisinier.

BONIFACE, *sur le ton du dernier vers.*

Non, je n'en suis que le portier.
Mon nom est Boniface.

DAMIS.

N'est-ce pas chez vous que demeurent les personnes qui arrivent de Paris?

BONIFACE.

Oui.

AIR : (*Un jour dans un plein repos*).

Toute fille de Paris,
Ou laide, ou jolie,
Qu'on amène en ce pays
Pour la colonie,
On la fait loger céans :

Et puis, sans perdre de tems,
On vous la,
Talera, lera,
Lera tala, talera lala,
On vous la marie.

MEZZETIN.

Au premier venu sans doute?

BONIFACE.

Non pas, s'il vous plaît. C'est à celui que veut lui donner madame Bourdon, la directrice de cet hôtel.

DAMIS.

AIR : (*Amis, sans regretter Paris*).

Si cette madame Bourdon
Fait d'heureux mariages,
Je crois qu'elle fait, pour un bon,
Mille mauvais ménages.

BONIFACE.

Oh, que non! Diable! c'est une femme d'un grand discernement.

AIR : (*C'est à boire qu'il nous faut*).

A la laide, à la gentille,
Elle trouve leur ballot :
Qu'elle envisage une fille,
Ho!
La bonne dame aussi-tôt
Sait le drille, drille, drille,
Sait le drille qu'il lui faut.

DAMIS.

Elle est donc bien pénétrante, cette madame Bourdon?

BONIFACE.

Cela n'eſt pas concevable.

AIR : (*Comme un coucou que l'amour preſſe*).

En regardant une mignonne,
Elle ſait s'il faut lui donner
Un épouſeur qui la bâtonne,
Ou qui s'en laiſſe bâtonner.

MEZZETIN.

Quelle connoiſſeuſe!

DAMIS.

Mais, monſieur Boniface,

AIR : (*Pour paſſer doucement la vie*).

Parmi ces filles malheureuſes
Que l'on envoie en Canada,
On en peut voir de vertueuſes.

BONIFACE.

J'en ai vu peu de celles-là.

MEZZETIN.

Il y en a pourtant. A telles enſeignes que nous venons ici en réclamer une, & une fille de Paris encore.

DAMIS.

AIR : (*O reguingué*).

C'eſt une fille qui n'a pas
Moins de ſageſſe que d'appas.

BONIFACE.

D'où vient qu'elle eſt dans ces climats?

MEZZETIN.

La pauvre fille! Son voyage
D'une belle-mère eſt l'ouvrage.

BONIFACE.

Les méchantes femmes que les belles-mères! Il y en a qui ſont capables de tout. Comment appelez-vous votre innocente pariſienne?

DAMIS.

Lucile.

AIR : (*J'entends déjà le bruit des armes.*)

De cette dame infortunée,
Le déplorable ſort eſt tel,
Que j'ai grand peur que l'hyménée
N'ait, dans ce redoutable hôtel,
Déjà lié ſa deſtinée
Au ſort d'un indigne mortel.

BONIFACE.

Et c'eſt apparemment ce que vous ſouhaitez de ſavoir?

DAMIS.

Oui, monſieur Boniface. Je vous prie de vous en informer.

AIR : (*Pour faire honneur à la noce.*)

Tirez-moi d'inquiétude;
Que je vous doive mon repos!
Vous ſavez que de tous les maux
Le plus grand eſt l'incertitude.
Tirez-moi d'inquiétude;
Que je vous doive mon repos!

BONIFACE, *froidement.*

Volontiers.

MEZZETIN.

Faites ce plaiſir, de grâce, à monſieur Damis.

BONIFACE.

Oui-dà, je ferai ce que je pourrai pour le contenter.

DAMIS, *lui préſentant une bourſe.*

Ne rejetez point ma prière.

BONIFACE.

Je ne rejette rien.

AIR : (*Le vin a des charmes puiſſans*).

Monſieur, je trouve en vérité
Vos manières trop engageantes;
J'aurois grand tort de mon côté
De n'en avoir pas d'obligeantes.

Je vais tout-à-l'heure découvrir ce qu'eſt devenue votre Lucile; & il y aura bien du malheur, ſi je n'y puis réuſſir.

DAMIS.

Vous me rendez la vie.

BONIFACE.

AIR : (*Vive Michel Noſtradamus*).

Je vous en promets des nouvelles:
Comptez ſur ce que je vous dis.
J'en vais demander au commis
Qui tient régiſtre de nos belles.
Attendez un moment ici,
De tout vous ſerez éclairci.

(*Boniface s'en va*).

SCENE III.

DAMIS, MEZZETIN.

DAMIS, *déclamant.*

DANS quel état cruel Boniface me laisse !
Que je crains son retour !

MEZZETIN, *déclamant à son exemple.*

Seigneur, point de foiblesse ;
Il vous faut préparer à tout événement.
AIR : (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).
Je veux qu'en pareil cas un amant s'évertue.
Si Boniface dit que Lucile est pourvue,
Aulieu d'en concevoir une sotte douleur,
Il faut en philosophe apprendre ce malheur.

SCENE IV.

DAMIS, MEZZETIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *chantant & dansant.*

TON telon ton ton,
Tontaine la tontaine ;
Ton telon ton ton,
Tontaine la tonton.

DAMIS, *à part.*

Ho, ho ! quel homme est-ce que j'apperçois ?

LE CHEVALIER, *à part.*

Qui ſont ces gens? Il me ſemble que je les connois.

MEZZETIN.

AIR : (*Attendez-moi ſous l'orme*).

Ah! que vois-je paroître!
Quel eſt cet homme-là?
Je crois le reconnoître;
Oui, ma foi, le voilà.
C'eſt ce fils de libraire,
Qui, quoique roturier,
Prendd'un air mouſquetaire
Le nom de chevalier.

DAMIS.

Juſtement, je me le remets. C'eſt un original.

MEZZETIN.

Qui n'eſt pas ſans copie.

LE CHEVALIER, *après avoir enviſagé Damis & ſon valet.*

Je ne me trompe point. C'eſt Damis... C'eſt Mezzetin.

(*Ils s'embraſſent*).

MEZZETIN.

AIR : (*O turlutaine!*).

Bon jour mon beau capitaine!
De vous revoir je ſuis ravi:
Si loin des bords de la Seine,
O turlutaine!
Le chevalier Moreri,
Turlutu tantaleri!

LE CHEVALIER.

Par quel hasard vous trouvez-vous à Quebec? pour moi, si j'en ai fait le voyage,

AIR : (*Belle brune*).

C'est mon père, *bis.*
Qui, dans sa mauvaise humeur,
Malgré moi, me l'a fait faire.

MEZZETIN.

Le bon père!
Le bon père!

LE CHEVALIER.

Oui; mais je me suis vengé de sa tyrannie.... (*Il rit de toute sa force*).

DAMIS.

Comment cela?

LE CHEVALIER.

La veille de mon départ de Paris, je me glissai la nuit dans sa bibliothèque, où je fis un désordre effroyable.

AIR : (*Sens-dessus-dessous*).

Les plus célèbres écrivains, *bis.*
Ma foi, passèrent par mes mains. *bis.*

MEZZETIN.

Je vois bien de quelle manière,
Sens-dessus-dessous,
Sens-devant-derrière,
Vous mîtes les volumes tous
Sens-devant-derrière,
Sens-dessus-dessous.

LE CHEVALIER.

Ho! vous n'y êtes pas. J'ôtai de chaque tome vingt ou trente feuilles, sans respect pour aucun auteur ancien ou moderne, profane ou sacré. Je couvris le plancher de leurs dépouilles.

DAMIS.

Quelle vengeance !

MEZZETIN.

Malepeste !

LE CHEVALIER.

AIR : (*Les Trembleurs*).

Sans façon, je fis main-basse,
Sur Denis d'Halicarnasse,
Sur Plutarque, sur le Tasse ;
Je les mis tous en lambeaux.

DAMIS.

Qu'avez-vous fait? quel ravage!

MEZZETIN.

Ah! quel horrible carnage!

LE CHEVALIER.

Je mutilai dans ma rage
Cent auteurs vieux & nouveaux.

MEZZETIN.

Ventrebleu!

LE CHEVALIER.

AIR : (*J'ai fait souvent résonner ma musette*).

Je déchirai Cléopâtre & Clélie.
Je n'épargnai pas même le Sethos;
Et dans l'excès de ma juste furie
Du grand Cyrus je troublai le repos.

MEZZETIN.

Quel dommage !

DAMIS.

AIR : (*De la besogne*).

Ceux dont vous n'avez seulement
Oté que l'avertissement,
Ils n'ont reçu, je vous assure,
Qu'une très-légère blessure.

MEZZETIN.

Non, ma foi, ils en sont quitte à bon marché.

LE CHEVALIER.

AIR : (*Le fameux Diogène*).

Orateurs & poëtes,
Voyageurs, interprètes,
Savans commentateurs,
Tous les dictionnaires,
Et même les grammaires,
Ont senti mes fureurs.

MEZZETIN.

Quel enragé!

LE CHEVALIER.

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince*).

Ravi d'avoir dans ma colère
Joué ce beau tour à mon père,
Avant l'aurore je partis.
Ainsi mes mains autoricides
En une nuit de son logis
Firent un hôtel d'invalides.
(*Il se remet à rire*).

Je ne puis m'empêcher de rire quand je songe aux

aux grimaces que mon père a dû faire après mon départ, en considérant les blessés.

MEZZETIN.

Et en calculant ce qu'il lui en coûtera pour leur guérison.

DAMIS.

Mais, chevalier; pourquoi votre père vous a-t-il éloigné de lui si désagréablement?

LE CHEVALIER.

AIR : (*Quitte ta houlette*).

J'aimois une fille
Fort sage & fort gentille,
J'aimois une fille
Du fauxbourg Saint-Germain.
J'étois fidelle
A cette belle,
J'allois chez elle
Soir & matin,
Je voulois l'épouser enfin.

DAMIS.

AIR : (*Que je regrette mon amant*).

Mais cette personne avoit donc
Une humeur bien réjouissante?

LE CHEVALIER.

Et de l'esprit comme un démon.
Avec cette folle amusante,
Un jour me sembloit un moment.

MEZZETIN.

C'étoit donc un ravissement?

LE CHEVALIER.

Je me proposois d'en faire ma femme ; mais...

DAMIS.

Mais le papa n'y voulut pas consentir apparemment ?

LE CHEVALIER.

Il fit plus. Le cruel me défendit de fréquenter Clarice. C'est le nom de ma princesse.

MEZZETIN.

Vous ne laissâtes pas de continuer à la voir, malgré sa défense ?

LE CHEVALIER.

Belle demande !

DAMIS.

Votre père perdit patience ?

LE CHEVALIER.

Vous y voilà. Et pour me séparer de Clarice, il m'a brusquement envoyé dans ce pays-ci.

MEZZETIN.

Il y a des pères bien malins.

LE CHEVALIER.

Tout ce que je crains, c'est que Clarice est une orpheline sans bien & sans appui.

AIR : (*Ahi, ahi, ahi, Jeannette !*)

Mon père la gâtera
Dans l'esprit de la police.
Il est bien homme à cela ;
Car je connois sa malice.

MEZZETIN.

Ahi, ahi, ahi, Clarice!
Clarice, ahi, ahi, ahi!

LE CHEVALIER.

A cela près, je me console d'être hors de Paris. Je suis bien-aise de voir le monde. Les voyages font bien les jeunes gens.

MEZZETIN.

Et particuliérement les parisiens.

DAMIS.

Chevalier, je vous conseille de faire tous vos efforts pour oublier Clarice.

LE CHEVALIER.

C'est mon dessein.

MEZZETIN.

Vous en viendrez à bout.

LE CHEVALIER.

Je n'en désespère pas.

MEZZETIN.

Je vous en réponds.

AIR : (*Voyelles modernes*).

Les enfans de famille
Sont envoyés ici, i, i, i,
Pour oublier les filles.
L'eau de Mississipi, i, i, i,
En fait perdre la mémoire :
C'est un fleuve d'oubli.

LE CHEVALIER.

Biribi,
J'en veux boire!
J'en veux boire!

Pour bannir plus facilement Clarice de mon souvenir, je me suis déterminé à prendre pour femme une fille que madame Bourdon me destine.

DAMIS.

C'est fort bien fait.

LE CHEVALIER.

Je ne l'ai pas vue; mais c'est un joli sujet, à ce que m'a dit la directrice.

AIR : (*Changement pique l'appétit*).

C'est une fille appétissante,
Qui danse, qui saute & qui chante
D'une manière qui ravit.

MEZZETIN.

Changement pique l'appétit.

LE CHEVALIER.

Jusqu'au revoir, messieurs.

AIR : (*Quand le péril est agréable*).

Je vais prier la directrice
De vouloir hâter cet hymen.
Je crois qu'un tendron de sa main
Vaudra bien ma Clarice.

DAMIS.

Je n'en doute nullement.

LE CHEVALIER.

Je me sens par avance de l'amour pour ce tendron.

(*Il s'en va en dansant & en chantant*).

*Fin de l'*AIR : *Turlurette, turluron*).

Pour ce tendron,
Turelurette,
Pour ce tendron,
Tureluron.

SCENE V.

DAMIS, MEZZETIN.

DAMIS.

AIR : (*Baise-moi donc, me disoit Blaise*).

Si nous jugeons sur l'étiquette,
Je crois (*bis*) Clarice une coquette,
Qui devroit être dans ces lieux.

MEZZETIN.

Oui, vraiment, ce beau domicile
A Clarice conviendroit mieux
Mille fois qu'à votre Lucile.

SCENE VI.

DAMIS, MEZZETIN, BONIFACE.

DAMIS.

AH! voici M. Boniface.

AIR : (*Adieu paniers, vendanges ſont faites*).

Hé bien, dites-nous ſi vous êtes
Du ſort de Lucile éclairci.

BONIFACE.

Vous arrivez trop tard ici :
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

MEZZETIN.

Ouf!

DAMIS.

O ciel!

BONIFACE.

AIR. (*L'autre nuit j'apperçus en ſonge*).

Voici ce que je viens d'apprendre :
Lucile, m'a dit le commis,
Eſt venue ici de Paris
Avec un appelé Clitandre.
Ils diſent qu'ils ſont ſous les loix
Du dieu d'hymen depuis ſix mois.

DAMIS, *étonné.*

Mezzetin!

MEZ ETIN, *étonné.*

Monsieur!

DAMIS.

Lucile mariée depuis six mois! Il n'y a pas d'apparence à cela.

MEZZETIN.

Avec un homme que nous ne connoissons point! Il y a de l'impossibilité là-dedans.

DAMIS.

AIR : (*Vaudeville du nouveau monde*).

Cette Lucile n'est donc pas
Celle dont nous suivons les pas.

MEZZETIN.

Ce ne sauroit être la nôtre.

DAMIS.

Ma Lucile a trop de candeur,
Pour avoir trompé mon ardeur.

MEZZETIN.

Encore une fois, c'est une autre.

DAMIS.

J'en suis persuadé. Cependant je serois curieux de voir cette Lucile qui se dit femme de Clitandre.

BONIFACE.

Je l'ai vue un moment. Le commis me l'a montrée comme elle passoit avec son mari.

DAMIS.

AIR : (*Tes beaux yeux, ma Nicole*).

Puiſque vous l'avez vue,
Dépeignez-nous là donc.

BONIFACE.

Elle eſt grande, menue,
Et droite comme un jonc :
Elle eſt toute charmante,
Elle a les traits mignons,
Une gorge naiſſante,
Deux yeux des plus fripons.

MEZZETIN, *à Damis.*

Monſieur, voilà une Lucile qui reſſemble diablement à la vôtre.

DAMIS.

D'accord ; mais je ſuis sûr que ce n'eſt pas elle.

MEZZETIN.

Je le crois comme vous ; mais....

AIR : (*Le cabaret eſt mon réduit*).

Pour un moment dépouillons-nous
De tout préjugé l'un & l'autre.
Peut-être, que ſavez-vous,
Cette Lucile eſt la nôtre.
Cette Lucile eſt...
Cette Lucile eſt...
Cette Lucile eſt la nôtre.

DAMIS.

Je gagerois bien que non. Monſieur Boniface, procurez-moi le plaiſir de voir un inſtant cette dame.

BONIFACE.

Ne vous éloignez pas d'ici. Je contenterai votre curiosité, si-tôt que j'en trouverai l'occasion. (*Damis & Mezzetin s'en vont*).

SCENE VII.

BONIFACE.

EST-CE qu'il y auroit effectivement ici une autre Lucile que celle qui se dit femme de Clitandre. Je ne le crois pas.

AIR : (*Pendant que nous sommes*),
Il n'en est aucune
Dans cette maison;
Ou s'il s'en trouve quelqu'une,
Elle a donc changé de nom.

Mais voici celle que j'ai vue. Courons en avertir Damis.

SCENE VIII.

LUCILE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

AIR : (*On n'aime point dans nos forêts*).

En nous disant unis tous deux
Par les liens du mariage,
Nous évitons le sort affreux,
Qui fait l'infaillible partage
Des françois par force amenés
Dans ces climats infortunés.

LUCILE.

AIR : (*L'autre jour dessous un ormeau*).

Nous avons tous deux le bonheur,
Par cette fable,
D'avoir paré la rigueur,
L'éternelle douleur,
Le désespoir, l'horreur
D'un hymen effroyable;
D'accord; mais je suis, hélas!
Dans un autre embarras!

CLITANDRE.

Dans quel embarras?

LUCILE, *d'un air embarrassé.*

Je crains....

CLITANDRE.

Hé quoi?

AIR : (*Ton himeur eſt, Cathereine*).

Que votre bouche s'explique.

LUCILE.

Vous, paſſant pour mon époux,
Il faudra, par politique,
Que je demeure avec vous.
J'en frémis, lorſque j'y penſe.

CLITANDRE.

Votre crainte, en vérité,
Lucile, fait une offenſe
A ma généroſité.

Je ſuis honnête homme. Ne craignez pas que j'abuſe jamais de la ſituation fâcheuſe où vous êtes réduite.

AIR : (*Le démon malicieux & fin*).

Vous avez de quoi tout enflammer,
On ne peut vous voir ſans vous aimer;
Mais ſoyez cependant ſans alarmes.
Malgré les dons que vous ont fait les cieux,
Mon reſpect ſans ceſſe ſur vos charmes
S'efforcera de me fermer les yeux.

LUCILE.

AIR : (*Oh, que ſi : oh, que nenni!*)

En vain vous parlez ainſi,
De troubler mon repos, Clitandre,
Vous ne pourrez vous défendre.

CLITANDRE.

Ho, que ſi!

LUCILE.

C'eſt promettre, téméraire,
Plus que vous ne ſauriez faire.

CLITANDRE.

Ho, que nenni!

AIR : (*Quand je tiens de ce jus d'octobre*).

D'une amitié pure & parfaite,
Goûtant avec vous la douceur,
Je vivrai dans notre retraite
Comme un bon frère avec sa sœur.

LUCILE.

AIR : (*Je le crois bien, je n'en crois rien*).

Près d'une fille de mon âge,
Qu'un garçon soit quelque-tems sage,
Je le crois bien;
Mais qu'il puisse avoir la constance
De garder toujours le silence,
Je n'en crois rien.

SCENE IX.

LUCILE, CLITANDRE, DAMIS, MEZZETIN, BONIFACE.

BONIFACE, *montrant Lucile à Damis.*

TENEZ, regardez. Est-ce là votre Lucile?

DAMIS.

AIR : (*Menuet de Grandval*).

Oui, juste ciel! c'est elle-même!

LUCILE, *appercevant Damis.*

Ah! quel objet s'offre à mes yeux!
Damis, ma surprise est extrême!
Damis, vous êtes dans ces lieux!

DAMIS.

AIR : (*Je me ris de qui fait le brave*).

Ah! Lucile, ingrate, traîtreſſe,
Vous avez donc trompé mes feux!
Quand vous écoutiez ma tendreſſe,
Quoi? j'avois un rival heureux!
Ah! Lucile, ingrate, traîtreſſe,
Vous avez donc trompé mes feux!

LUCILE.

AIR : (*Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre?*).

Vous me condamnez ſans m'entendre.

DAMIS.

L'hymen vous tient ſous ſes loix
Depuis ſix mois avec Clitandre.

LUCILE.

Non, non, non, je vous garde ma foi.

DAMIS.

Seroit-il poſſible?

LUCILE.

AIR : (*Du pouvoir*).

Clitandre n'eſt point mon époux,
Damis, détrompez-vous. *bis.*

DAMIS.

Comment, je ſerois dans l'erreur!
O grands dieux, quel bonheur! *bis.*

LUCILE.

Je ſuis venue ici de Paris avec Clitandre, qui comme moi a été injuſtement envoyé en Canada. Nous nous ſommes fait une mutuelle confidence de nos affaires; & nous avons jugé à

propos de nous dire mariés ensemble. Sans ce mensonge favorable,

AIR. (*Qu'on apporte bouteille*).

Pour vous, j'étois perdue;
Et madame Bourdon
Peut-être m'eût déjà pourvue
De quelque époux de sa façon.

Mais le ciel m'a du moins sauvée de ce malheur.

DAMIS.

Jugez de ma joie par la vôtre.

AIR : (*Vous brillez seule en ces retraites*).

Je suis venu dans ces retraites
Plus que jamais épris de vos appas.
Damis ne se plaît qu'où vous êtes,
Et par-tout il suivra vos pas.

Si-tôt que j'ai su l'injustice de vos parens, à votre égard, j'ai vendu à Paris tous mes effets, pour venir vous épouser en Canada, & passer mes jours avec vous dans une agréable habitation que je suis en état d'acheter.

AIR : (*Viens, charmante Annette*).

C'est dans cet asyle,
Ma chère Lucile,
Que mille plaisirs
Combleront vos désirs.

LUCILE.

Que cette promesse
Flatte ma tendresse!
A ce lieu charmant
Rendons-nous promptement.

CLITANDRE.

AIR : (*Ma raiſon s'en va beau train*).

De votre époux il faut donc
Que j'abandonne le nom !

DAMIS, *à Clitandre.*

Oui, je ſuis jaloux
De ce nom ſi doux ;
Cédez-le moi, Clitandre.

CLITANDRE.

Damis, il n'appartient qu'à vous :
C'eſt à vous de le prendre,
Lonla,
C'eſt à vous de le prendre.

Voilà Lucile hors d'affaire ; mais je ne le ſuis pas encore, moi. Quand madame Bourdon ſaura que je ne ſuis point marié, elle voudra que je le ſois. Heureuſement, je connois le ſecrétaire du gouverneur. Je vais le trouver. Je crois qu'il voudra bien entrer dans mes intérêts.

LUCILE.

N'en doutez pas ; & il aura du moins le crédit de vous préſerver du malheur de recevoir une belle des mains de la directrice.

DAMIS.

Oh, qu'oui !

CLITANDRE.

AIR : (*Vaudeville des fêtes du cours*).

J'aime mieux ſur mon ame
Reſter toujours garçon,

Que d'avoir une femme
Marquée à ſon poinçon.
Si jamais je faiſois un pareil mariage,
J'aurois peu d'agrément,
Vraiment;
On n'en a même pas,
Hélas!
Dans le meilleur ménage.
(*Il s'en va*).

SCENE X.

LUCILE, DAMIS, MEZZETIN.

LUCILE.

AIR: (*Quand on a prononcé ce malheureux oui*).

POUR nous, qui ſouhaitons que l'hymen nous uniſſe,
Allons ſans différer chercher la directrice.

DAMIS.

Contons-lui nos amours, & la preſſons tous deux
D'achever dès ce jour le bonheur de nos feux.
(*Lucile & Damis ſortent*).

SCÈNE

SCENE XI.

MEZZETIN, *seul, rêvant.*

Les voilà qui vont se marier. Le ciel en soit loué! Je meurs d'envie d'en faire autant... Mais doucement, monsieur Mezzetin, vous oubliez que vous avez une femme à Paris.

AIR : (*Perette étant dessus l'herbette*).

Ah! morbleu, cela me chagrine!
Je suis l'époux de Colombine;
Mais personne ici ne le sait.
D'ailleurs d'un garçon j'ai la mine.
Sur ma foi, risquons le paquet.

Pourquoi non? Je ne reverrai jamais mon épouse, trop de mers nous séparent. Rien ne doit m'arrêter. Au reste,

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince*).

Je crois que cette bonne dame
Mérite un mari poligame.
Ma foi, de notre éloignement,
Je jurerois que la volage,
De son côté dans ce moment,
Fait à peu-près le même usage.

(*Il sort*).

(*Le fond du théâtre s'ouvre, & représente une salle en forme de temple. On voit comme dans une chaire de régent un notaire bizarrement vêtu, qui écrit sur un régistre, & madame Bourdon habillée d'une manière modeste*).

SCENE XII.

MADAME BOURDON, LUCILE, DAMIS, LE NOTAIRE.

MADAME BOURDON, *à Damis.*

AIR : (*Ma pinte & ma mie, ô gué*).

Pour Lucile, enfin, monsieur,
L'amour vous enflamme.

DAMIS.

Pour elle une vive ardeur
Dévore mon ame.
Daignez faire mon bonheur.

MADAME BOURDON.

Vous voulez donc de bon cœur
La prendre pour femme,
O gué,
La prendre pour femme?

DAMIS.

AIR : (*Allons gai*).

C'est ma plus chère envie.

MADAME BOURDON, *à Damis.*

Votre main...

DAMIS, *la donnant.*

La voilà.

MADAME BOURDON, *à Lucile.*

Et la vôtre, ma mie,

LUCILE, *la donnant.*

La voici.

MADAME BOURDON *la mettant dans celle de Damis.*

Touchez là.
Allons gai,
D'un air gai, &c.

AIR : (*Ah, que j'étois insensée!*)

Allez, votre affaire est faite;
Enfans, vous pouvez sortir
De cet hôtel, & partir
Tous deux pour votre retraite.
Vous êtes, tendres époux,
Unis des nœuds les plus doux.

DAMIS.

AIR : (*Bergères de Maintenon*).

Madame, adieu, je vais avec Lucile
Dans un séjour agréable & tranquille.

MADAME BOURDON.

Mais, aimez-vous toujours dans votre asile.

AIR : (*Ce sont les amours qui font les beaux jours*).

D'un amour sincère
Sans cesse enflammés,
Soyez animés
Du soin de vous plaire.
Ce sont les amours
Qui font les beaux jours.

(*Damis & Lucile saluent madame Bourdon, & se retirent*).

SCENE XIII.

MADAME BOURDON, MEZZETIN.

MADAME BOURDON.

AIR : (*Dondaine, dondaine*).

Mais, que me veut dire ce gros garçon? *bis.*

MEZZETIN, *saluant madame Bourdon.*

Salut à madame Bourdon,
Dondaine, dondaine.

MADAME BOURDON.

Apprends-moi sans façon
Ce qui t'amène.

MEZZETIN.

AIR : (*Voyelles anciennes*).

Pendant que vous êtes en train
D'apparier, ma bonne dame,
Je veux aussi de votre main
Avoir, s'il vous plaît, une femme.
Faites moi cette grâce-là;
Je me sens une forte envi, iiiiiie
De demeurer en Canada,
Pour renforcer la coloni, iiiiiie.

MADAME BOURDON.

Oui-dà, mon ami, il faut te satisfaire, puisque tu es de si bonne volonté. Mais quel talent as tu pour subsister ici; car tu n'es pas riche apparemment?

MEZZETIN.

AIR : (*Je suis la fleur des garçons du village*).

J'ai pour tout bien deux bons bras en partage ;
Je bêcherai, je piocherai :
Pour faire aller rondement mon ménage,
Jour & nuit je travaillerai.

MADAME BOURDON.

Cela suffira.

AIR : (*Je n'en veux pas davantage*).

Avoir le cœur à l'ouvrage,
C'est tout ce qu'il faut ici.

MEZZETIN.

J'entends bien le jardinage,
Et le labourage aussi.
Pour vivre en ce lieu sauvage
Faut-il que j'en sache plus long ?

MADAME BOURDON.

Hé, non, non, non,
Il n'en faut pas davantage.

Comment vous appelez-vous ?

MEZZETIN.

Mezzetin.

MADAME BOURDON, *au Notaire.*

Ecrivez ce nom, monsieur Griffon.

MEZZETIN, *à madame Bourdon.*

AIR : (*Je ne suis né ni roi, ni prince*).

Oui ; mais donnez-moi, je vous prie,
Pour ragoûter ma seigneurie,
Quelque minois qui soit mignon,

Une fille de riche taille ;
En un mot, madame Bourdon,
Diſtinguez-moi de la canaille.

MADAME BOURDON.

Cela eſt juſte. Tu me parois mériter cette diſtinction.

AIR : (*Commèr', j'ai un bon mari*).

Je vais à mon magaſin *bis.*
Moi-même chercher du fin,
Une fille de miſe :
Je vais t'amener enfin,
De bonne marchandiſe.

(*Elle rentre*).

SCENE XIV.

MEZZETIN, *ſeul.*

AIR : (*Amis, ſans regretter Paris*).

QUE cette madame Bourdon
A l'humeur obligeante !
De ſa main j'attends un trognon
D'une beauté charmante.

Cela m'eſt hoc.

AIR : (*Allons voir, allons voir, allons voir*).

Je vais voir, je vais voir, je vais voir,
Dans un moment ma future ;
Je vais voir, je vais voir, je vais voir,
Qu'ell'mine elle peut avoir.

Ah ! la voici.

*Fin de l'*AIR : (*J'entends le moulin taqueter*).

Ah ! déjà je ſens, tique, tique, tique,
Oui, je ſens mon cœur taqueter.

SCENE XV.

MEZZETIN, MADAME BOURDON, COLOMBINE, *voilée.*

MADAME BOURDON.

AIR : (*Vous avez bien de la bonté*).

TIENS, je t'amène, mon poulet,
Une aimable poulette.

MEZZETIN.

De prime abord ſon air me plaît.
La drôleſſe eſt bien faite.

MADAME BOURDON.

Tu ſerois par trop dégoûté
Si tu ne trouvois cette fille
Toute gentille.

MEZZETIN.

Madame, en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

MADAME BOURDON.

Je vous crois tous deux bien aſſortis.

MEZZETIN.

Ah ! pour cela oui.

AIR : (*Un certain je ne ſais qu'eſt-ce*).

Par la jarni ! plus je la vois,
Plus elle m'intéreſſe !

Je frémis déjà de tendreſſe ;
A ſa vue, en dépit de moi,
Je ſens un certain je ne ſais qu'eſt-ce,
Je ſens un certain je ne ſais quoi.

MADAME BOURDON.

Çà, donnez-vous la main... Découvrez-vous, mademoiſelle, vous êtes mariée.

(Colombine ôte ſon voile).

MEZZETIN, *reconnoiſſant ſa femme.*

Hoimé !

MADAME BOURDON.

AIR : (*Diablezot*).

Vois-tu ce petit air mutin.

MEZZETIN.

Ha ! ventrebleu, c'eſt Colombine !

MADAME BOURDON.

Mais, qu'as-tu donc, cher Mezzetin,
Tu me parois faire la mine.
Rends grace au ciel de ton deſtin.
Cette fille a de quoi te plaire,
Il vient de t'échoir un bon lot,
Te voilà bien en ménagère.

MEZZETIN.

Diablezot !

MADAME BOURDON.

Mais, qu'avez-vous donc tous deux ? Vous changez de viſage l'un & l'autre.

COLOMBINE.

AIR : (*Menuet de Grandval*).

Ah : c'eſt donc toi, vilain ivrogne !

MADAME BOURDON.

Le compliment paroît doux.

MEZZETIN.

C'eſt vous, madame la carogne!

MADAME BOURDON.

Ce ſont ſans doute deux époux.

COLOMBINE.

AIR : (*Des fraiſes*).

Qui croyoit en Canada
Trouver ce miſérable!

MEZZETIN, *la menaçant.*

Sans madame que voilà....

COLOMBINE.

Je voudrois ce coquin-là
Au diable, au diable, au diable.

MEZZETIN.

Je le crois. Je juge de vous par moi-même.

MADAME BOURDON.

AIR : (*Quand Iris prend plaiſir à boire*).

Laiſſez-là ces paroles vives,
Ces fureurs & ces invectives;
Parlez-vous d'un air plus poli.
(*à Colombine*).
Même deſſein vous tenoit en cervelle,
Vous vouliez un nouveau mari,
Et le drôle vouloit auſſi
Prendre aujourd'hui (*bis*) femme nouvelle.

Vous n'avez rien à vous reprocher. Croyez-moi, mes amis, faites de néceſſité vertu. Réconciliez-vous de bonne-foi.

MEZZETIN.

J'y consens.

MADAME BOURDON, *à Colombine.*

Et vous?

COLOMBINE, *d'un air froid.*

Je ne m'y oppose pas; mais....

MEZZETIN, *d'un air brusque.*

Quoi, mais?... Il n'y a rien encore de fait.

COLOMBINE, *à madame Bourdon.*

AIR : (*Hé, mariez-vous donc?*).

Vous voulez que je me remette
Avec cette tête mal faite,
Pleine de souris & de rats?

MEZZETIN.

Ne vous remettez pas.

COLOMBINE.

Malgré toute ma répugnance,
Je veux par complaisance,
Me raccommoder tout de bon.

MEZZETIN.

Raccommodons-nous donc?

MADAME BOURDON.

Embrassez-vous tous deux sans rancune.

MEZZETIN.

Soit. Je ne veux plus me ressouvenir du passé.

COLOMBINE.

Ni moi non plus.

MEZZETIN, *à Colombine.*

AIR : (*J'entends déjà le bruit des armes*).

Faisons la paix, ma Colombine.

COLOMBINE.

Tu viens d'appaiſer mon courroux.

MEZZETIN.

Tu rallume mes feux, coquine.

COLOMBINE.

Je reviens à toi, cher époux;
Puiſque la fortune s'obſtine
A nous rejoindre malgré nous.

SCENE XVI.

MADAME BOURDON, MEZZETIN, COLOMBINE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AIR : (*Pierr' Bagnolet*).

Vous m'avez promis une femme,
Sans délai livrez-la moi donc.
Vous m'avez aſſuré, madame,
Que c'eſt un objet tout mignon,
Un beau tendron,
Un blond chignon.
Vous m'avez promis une femme,
Sans délai livrez-la-moi donc.

MADAME BOURDON.

AIR : (*Je ſuis un précepteur d'amour*).

A ſervir votre empreſſement,

Chevalier, je suis toute prête;
Vous allez voir dans un moment
L'objet dont je vous ai fait fête.
Attendez ici. Je suis à vous dans un instant.
(*Elle rentre*).

SCENE XVII.

LE CHEVALIER, MEZZETIN, COLOMBINE.

MEZZETIN.

AIR : (*Talalerire*).

Elle va remplir votre attente;
C'est sur quoi vous devez compter.

LE CHEVALIER.

D'avoir une épouse charmante
Je crois que je puis me flatter.

MEZZETIN.

En la voyant, vous allez dire:
Talaleri, talaleri, talalerire.

LE CHEVALIER.

J'ai un pressentiment que je vais voir une belle personne.

MEZZETIN.

J'en suis persuadé. Oh, madame Bourdon sert bien les jolis hommes..... (*Lui montrant Colombine....*) Par exemple....

AIR : (*J'ai bien la plus sobre femme*).

Cette belle est mon partage.

LE CHEVALIER.

Tu dois en être content.
Oui, ventrebleu! ce visage
Me paroît tout ragoûtant.
Avec femme si jolie,
Un garçon de ton humeur,
Va faire à la colonie,
J'en suis sûr, beaucoup d'honneur.

SCENE XVIII.

LE CHEVALIER, MEZZETIN, COLOMBINE, MADAME BOURDON, CLARICE, *voilée.*

MEZZETIN.

Vous ferez aussi-bien partagé que moi.

LE CHEVALIER.

Je le souhaite.

MEZZETIN, *lui montrant Clarice.*

Je vous en réponds. Tenez, regardez.

AIR : (*Ah! vous avez bon aire*).

Voyez cette pouponne!

LE CHEVALIER.

La gentille personne!
Tudieu, qu'elle est mignonne!
Quelle grâce elle a!
(*A Clarice*).
Plus on vous considère,

Plus vous plaisez, ma chère.
Ah! vous avez bon aire!

CLARICE.

Vous m'aimez déjà.

LE CHEVALIER.

AIR : (*Ma belle diguedon*).

Vous avez un port de reine,
Belle diguedi, diguedon, dondaine.
Je rends grâce à madame Bourdon,
Ma belle diguedi, ma belle diguedon,
Du tendron qu'elle m'amène,
Belle diguedi, diguedon, dondaine.

MADAME BOURDON.

AIR : (*Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment*).

Vous applaudissez, chevalier, à mon choix;
Vos yeux sont satisfaits, je le vois.

LE CHEVALIER, *considérant Clarice.*

Quelle vive allure!
L'aimable figure,
Parbleu, je m'enflamme à la voir seulement,
Et je me sens tout je ne sais comment.

MADAME BOURDON.

AIR : (*Le cabaret est mon réduit*).

Déjà vous en êtes épris?

LE CHEVALIER.

Oui, déjà je lui rends les armes.

MADAME BOURDON.

Vraiment, ce sera bien pis,
Quand vous verrez tous ses charmes,
Quand vous verrez tous (3 *fois*) ses charmes.

LE CHEVALIER.

Vous irritez l'envie que j'ai de les voir.

MADAME BOURDON.

Je vais vous contenter.

(*Elle prend les mains de Clarice & du Chevalier, en disant à la dame*).

AIR : (*La mirtanplain*).

Pour époux ce Jouvenceau
A vous se présente ;
Je vous joins d'un nœud si beau.

CLARICE, *ôtant son voile.*

La mirtanplain, lantirelarigot.
J'en suis bien contente.

LE CHEVALIER.

AIR : (*N'y a pas d'mal à ça*).

Ma chère Clarice,
Hé quoi, vous voilà.
Ciel ! quelle injustice !
Vous en Canada !

MEZZETIN.

N'y a pas d'mal à ça,
N'y a pas d'mal à ça.

LE CHEVALIER.

AIR : (*Ah ! qui vous a, qui vous a, qui vous a*).

Vous, Clarice, dans ces lieux ;
Hélas ! ce triste voyage
De mon père furieux
Ne seroit-il point l'ouvrage ?
Ah ! qui vous a, qui vous a, qui vous a,
Qui vous a donc fait cet outrage ?

CLARICE.

Oui, c'eſt le papa Moréri, dont vous n'avez pas moins que moi ſujet de vous plaindre.

AIR : (*Tu croyois, en aimant Colette*).

Mais le dieu puiſſant de Cythère,
L'appui des amans malheureux,
Pour nous venger de votre père,
Nous a rejoints ici tous deux.

LE CHEVALIER.

Mon père eſt aſſez puni.

AIR : (*Je vous avois cru belle*).

Pardonnez-lui, Clarice,
Son injuſte rigueur.
Perdons le ſouvenir de ſa malice,
Puiſqu'elle fait enfin notre bonheur.

Ne nous occupons ici que de notre tendreſſe.

CLARICE.

Ne ſongeons qu'à nous aimer.

AIR : (*Ah! Philis, je vous aimerai tant*).

C'eſt un emploi fort amuſant,
Cher époux, je vous aimerai tant.

LE CHEVALIER.

Et moi, je vous paierai comptant :
Je vous vois, je vous ai, je vous aimerai tant.

ENSEMBLE.

Cher époux, } je vous vois, je vous aime,
Clarice, }
Ah! je vous ai, je vous aimerai tant.

MADAME

MADAME BOURDON.

Ho-çà, mes amis, apprenez votre deſtination. Il vous eſt ordonné de vous établir ſur les bords du fleuve ſaint-Laurent, avec ceux qui ont été mariés dans cette maiſon depuis trois jours. Partez tous enſemble. Vous trouverez près du rivage le vaiſſeau qui doit vous porter au canton où vous ferez votre demeure.

AIR : (*Tout le long de la rivière*).

Vîte qu'on s'aſſemble.
Adieu, mes enfans;
Allez tous enſemble
Joyeux & contens
Tout le long de la rivière,
Laire
Lonlanla,
Tout le long de la rivière,
Ah! qu'il fait bon là!

SCÈNE XIX & dernière.

MEZZETIN, COLOMBINE, LE CHEVALIER, CLARICE, TROUPE D'HOMMES ET DE FEMMES MARIÉS.

(*On danse, & la danse est coupée par ces deux couplets*).

MEZZETIN.

AIR : (*De M. Gillier*).

ELOIGNONS-NOUS gaiement du port;
S'affliger est une foiblesse :
Mes amis, allons sans tristesse
Où nous appelle notre sort.
Par toute la terre habitable,
Lorsque l'on a l'esprit joyeux,
On est toujours moins misérable,
Si l'on ne sauroit être heureux.

COLOMBINE.

AIR : (*de M. Gillier*).

N'appréhendons pas des hurons
Les farouches visages;
Ou nous les apprivoiserons
Par nos plus doux usages;
Ou, plus heureux, nous deviendrons
Peut-être aussi sauvages.

(*On reprend la danse, & on chante le vaudeville*).

VAUDEVILLE.

AIR : (*De M. Gillier*).

PREMIER COUPLET.

MEZZETIN.

Dans un déſert, où la nature
Ne fourniroit pour nourriture
Que de l'eau claire & du pain,
Un amant avec ſa maîtreſſe
Oublieroit le genre-humain :
Contentement paſſe richeſſe.

Second couplet.

COLOMBINE.

Nous aurons dans notre chaumière
Une liberté toute entière;
Dans nos bois le long du jour,
Ne reſpirant que la tendreſſe,
Nous pourrons faire l'amour:
Contentement paſſe richeſſe.

Troiſième couplet.

UN ÉPOUX.

Là, ſoutenant avec conſtance
Une ſupportable indigence,
Suivis des ris & des jeux,
Nous nous divertirons ſans ceſſe;
Eſt-il des jours plus heureux?
Contentement paſſe richeſſe.

Quatrième couplet.

UN AUTRE ÉPOUX.

Dans une honorable famille
J'ai vu marier une fille
A certain riche barbon.

L'épouſe eût péri de triſteſſe,
Sans le ſecours d'un gaſcon:
Contentement paſſe richeſſe.

Cinquième couplet.

UNE FEMME.

Certaine fille, dans l'attente
D'hériter, vivoit chez ſa tante;
La tante étoit un dragon.
La nièce a de cette diableſſe
Abandonné la maiſon:
Contentement paſſe richeſſe.

Sixième couplet.

AUX SPECTATEURS.

MEZZETIN.

L'auteur, Meſſieurs, voudroit vous plaire,
Senſible à la gloire, il préfère
Votre eſtime à votre argent.
Pour lui quel ſujet d'alégreſſe,
Si le public ſort content!
Contentement paſſe richeſſe.

FIN.

2ff.4.k + 500 ff. + 2 planches. 4°. sc.
PR

1543-971 v. 15